This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

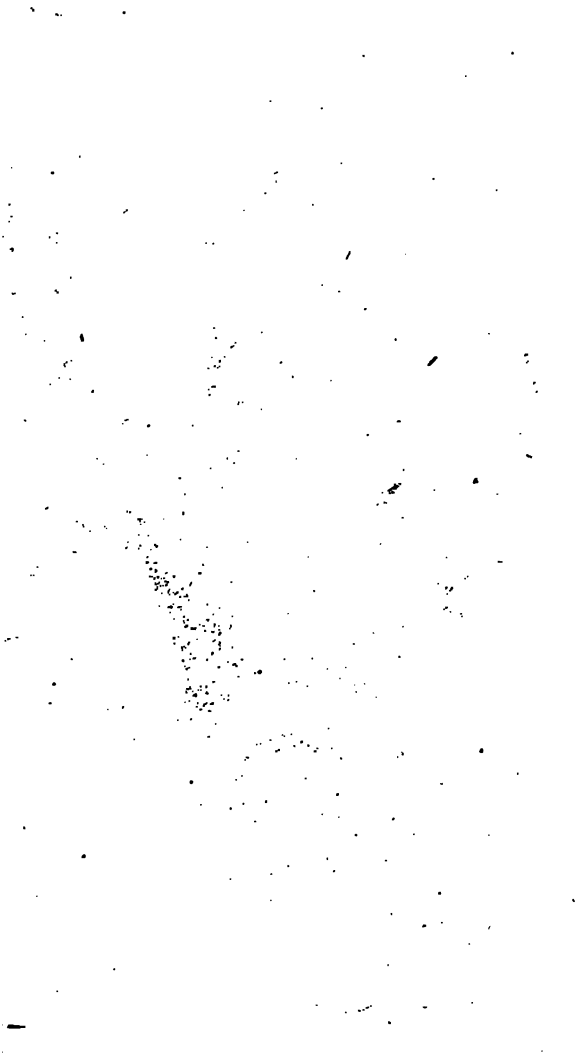
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET FAIRE

SE TAIRE
ET FAIRE



BL
277
.C71
176

Cet ouvrage assez rare et difficile
à se procurer est tombé par Heredité
dans la bibliothèque de Jean Rousseau

DISCOURS
SUR
LA LIBERTÉ
DE PENSER,
PAR Mr. A. Anthony COLLINS.

Traduit de l'Anglois & augmenté d'une

LETTRE D'UN MÉDECIN ARABE;

AVEC

l'Examen de ces deux Ouvrages

PAR Mr. DE CROUZAS.

Nouvelle Edition corrigée.

TOME PREMIER.

A. LONDRES.

MDCCLXVI.

DISCOURS.

SUR

LA LIBERTÉ DE PENSER,

PAR. Mr. A. COLLINS.

Composé à l'occasion d'une Nouvelle Secte d'Esprits - Forts;

Traduit de l'Anglois.

Nihil tam temerarium, tamque indignum sapientis gravitate atque constantia, quam quod non satis exploratè perspectum sit & cognitum, sine ullâ dubitatione defendere. CICERO *de Nat. Deorum Lib. I.*

AVERTISSEMENT.

IL n'y a guere de livre ſans préface ou ſans avertiſſement; & il n'y a guere de préface ou d'avertiſſement qu'un Lecteur ſe donne la peine de lire. Cependant il y en a dont on peut dire que la lecture eſt abſolument néceſſaire à pluſieurs égards: cet avertiſſement eſt de ce genre, puiſqu'il s'agit d'y donner quelques lumieres au Lecteur ſur trois ſujets aſſez importans.

I. Quelques-uns ont publié, d'une maniere à convaincre leurs Lecteurs qu'ils étoient bien perſuadés de ce qu'ils avançoient, qu'il faudroit un grand commentaire pour faire entendre aux étrangers le discours dont on donne ici la traduction, ce qui leur fait croire qu'il ne pourra jamais être traduit dans aucune Langue, avec le moindre ſuccès. Il ne faudroit, pour faire ſentir au Lecteur l'iniquité de ce jugement;

que lui nommer les membres de cette équitable Société, qui ont offerts leurs ſoins pour la traduction de ce livre qu'ils trouvent aujourd'hui à propos de condamner à ne parler qu'aux *Anglois*; mais parce qu'en levant ce maſque, on ne manqueroit pas de bleſſer les loix d'honêteté & de charité dont on fait profeſſion, on aime mieux prendre une autre voie, & tacher de convaincre le Lecteur, peut-être déja prévenu, du contraire de la Sentence de ces Juges du Parnaſſe Hollandois.

La Vérité, la Penſée & la Raiſon ſont de tous pays. Comment donc un livre, dont le ſeul but eſt de faire ſentir aux hommes l'obligation dans laquelle ils ſont de connoître la Vérité, de ſe ſervir de leur Jugement & de leur Raiſon, peut-il paſſer, dans l'eſprit de gens qui prétendent au titre de Savans & de beaux Eſprits, pour ne pouvoir jamais avoir de ſuccès? Surtout quand ils ont eux-mêmes recon-

nu que ce même Livre renfermoit une infinité de choſes importantes, curieuſes, & extraordinaires ; & qu'on n'y pouvoit trouver une ſeule propoſition hétérodoxe.

Ainſi tenons nous en à ce que leur jugement a de favorable, & accordons leur même que les citations ſi diverſifiées de ce petit diſcours, ſemblent n'intéreſſer que les Anglois, mais ils voudront bien reconnoître de leur côté que le fond du Diſcours eſt également intéreſſant pour toutes ſortes de peuples. En effet, ne trouve-t-on point partout des Prêtres ? partout ne ſont-ils pas animés du même eſprit de domination ? partout ne voit-on pas qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on les contrediſe le moins du monde ? ainſi partout, les peuples ſouverainement intéreſſés à la connoiſſance de la Vérité, ſont dans l'obligation, qu'ils ne ſentent pas aſſez, d'examiner toutes ces différentes matieres que les

Prêtres leur propoſent comme les objets de leur foi. On ne peut leur faire connoître cette obligation d'une maniere plus vive & mieux raiſonnée que ne fait l'Auteur de ce Diſcours: n'eſt-il pas très raiſonnable d'en conclure que ce Livre ne peut être lu par toute ſorte de peuples qu'*avec un très grand ſuccès.*

Il eſt vrai que l'Auteur, n'ayant eu deſſein de travailler que pour les gens de ſon pays, n'a tiré toutes ſes preuves que des Auteurs de ſa nation; mais, outre que la plûpart ſont très connus dans tous les pays réformés, & même quelques-uns, comme le Chancelier Bacon, dans toute l'Europe, on peut avancer, ſans trop riſquer, qu'il ne faut qu'avoir lû quelques ouvrages des Prêtres ſoit anciens ſoit modernes, pour avoir de quoi ſuppléer aux citations tirées des Ecrivains Anglois. Les Auguſtins, les Origenes, les Athanaſes chez les Anciens, les Bellarmins, les

Du Pérons, les Boſſuets, les Claudes, les Du Moulins, les Jurieux, les Joncours, les Periſonius & les Lydekkers, les Arminiens, les Voëtiens, les Coccéïens, ſans parler des vénérables peres de la Société de Jeſus & des Janſéniſtes, fourniſſent & des faits & des opinions en aſſez grand nombre, & aſſez d'exemples d'animoſité, de partialité & d'entêtement, pour ſuppléer au petit nombre de citations que renferme ce petit Diſcours.

Mais à quoi bon renvoyer le Lecteur à tous ces vénérables Auteurs de tant d'opinions différentes & contraires, il ne faut que lire l'Hiſtoire Eccléſiaſtique pour y trouver plus de motifs qu'il n'en faut pour porter un homme de bon ſens à n'en croire que les lumieres de ſa raiſon. Il faut même encore moins. Le cours journallier des choſes peut fournir à un Lecteur éclairé tout ce qu'il lui faut pour remplacer des citations qu'on s'imagine, ſans

raiſon, en être moins bonnes, parce qu'elles ne ſont pas des Ecrivains que nous connoiſſons. Que chaque Lecteur réfléchiſſe ſur la conduite des Prêtres de ſa Religion; que dis-je? ſur celle ſeulement de ceux de ſa ville, & il eſt hors de doute qu'il y rencontrera autant de ſupplémens ou plutôt autant de commentaires pour les paſſages tirées des Docteurs Anglois. Ainſi ce Diſcours eſt en tous ſens d'une utilité extraordinaire pour toutes ſortes de peuples, ainſi on a eu raiſon de croire le pouvoir traduire avec ſuccès.

II. Quant à cette Traduction elle eſt auſſi littérale que l'a pû permettre la différence des deux langues. On a ſuivi celle de 1714, partout où on l'a trouvée fidele, mais on en a corrigé le ſtyle, ſouvent obſcur & barbare. Le ſtyle de l'Original Anglois eſt ſimple, uni & ſans apprêt: on a conſervé la même ſimplicité dans la traduction; & l'on a préféré la fidélité à tout le reſte: ſur-

tout le traducteur n'a rien ajouté, ni omis, ne voulant pas dire plus ni moins que ſon Auteur.

III. Il reſte un avis très important à donner au Lecteur par rapport à la deſtinée de ce livre: certaines perſonnes ſemblent lui avoir déja prédit ce à quoi il va être expoſé, en diſant tout ce qu'il a déja ſouffert, quel bruit & quel vacarme épouvantable ont fait les Eccléſiaſtiques Anglois depuis qu'il paroît, & comment ils ne laiſſent échapper aucune occaſion de crier contre ce livre. Le public ſait, il y a longtems, que jamais livre, qui attaque ce qu'on appelle le Clergé, n'a paru ſans être auſſitôt titré des noms les plus odieux: ce n'eſt, s'écrient ordinairement ces Meſſieurs, qu'un tiſſu de propoſitions horribles & déteſtables, qui menent à l'Athéiſme, au libertinage, à l'irreligion; l'Auteur eſt un Athée, un libertin, un tout ce qu'il leur plaît; mais auſſi on doit ſavoir que ce ſont des lieux communs dont ils

ſe ſervent ſouvent ſans choix. Et s'ils étoient aſſez préoccupés pour les employer contre ce livre-ci, on eſt certain qu'il peut par lui-même réfuter toutes leurs invectives ; & quant à l'Auteur, ſi on ne craignoit de bleſſer ſa modeſtie, en faiſant ici ſon caractere avec tous les éloges que ſa vertu mérite, on en diroit plus qu'il n'en faut pour le mettre à couvert de leurs horribles épithetes, mais on ſe contente de renvoyer le Lecteur aux pages. 171. & 172 où il trouvera & le vrai caractere de ce vertueux Ecrivain & le cas qu'il fait de tout ce que la calomnie peut vomir contre lui, ou contre un ouvrage qu'il n'a fait que dans la vue de tracer aux hommes une voie ſure pour parvenir à la connoiſſance de la Vérité, & par elle au ſouverain bien qui doit être l'objet de toute créature raiſonnable.

DIS-

DISCOURS
SUR
LA LIBERTÉ
DE
PENSER.

LETTRE

*A Mr. ***** Ecuyer.*

MONSIEUR,

CE seroit vouloir perdre son tems & sa peine, que d'entreprendre de démontrer certaines vérités qui portent avec elles les marques sensibles de leur évidence, à des gens qui sont assez dépourvus de sens commun pour les nier. Car, comme c'est sur ces vérités évidentes, que sont fondés tous les raisonnemens, & que sans elles il est impossible aux hommes de rien penser ou de juste ou de propre à les

conduire à la connoiſſance des autres vérités qui dépendent des premieres, il eſt néceſſaire que ceux qui ſont capables de les rejetter ſoient incapables d'être inſtruits.

Il faut cependant avouer qu'il y a des ignorans, à qui l'on n'a jamais inculqué ces principes d'où les hommes tirent leurs connoiſſances, & qui cependant peuvent en acquérir quelques-unes, parce que leur ignorance ne les empêche point de ſe rendre à l'évidence d'une vérité, lorſqu'on la leur propoſe, ni de goûter les conſéquences qu'on en peut tirer. Mais, quant à ceux qui nient ce qu'ils reconnoiſſent être évident de ſoi-même, il faut non ſeulement qu'ils ignorent ces principes, mais encore qu'ils en aient d'autres qui leur ſont oppoſés, & par conſéquent très-propres à les faire tomber dans les plus grandes abſurdités.

Qu'arrive-t-il à des eſprits d'un tel caractere? Ils donnent dans quelque imagination creuſe; ou, ce qui eſt le plus ordinaire, ils ſe livrent aux impreſſions que leur donnent des gens artificieux, animés par des vues ſecrettes; ou enfin, ils ſuivent aveuglément quelque fanatique, à qui les viſions ont fait tourner la cervelle. Car

comme d'un côté, il n'y a que ces ſortes de gens qui aient la préſomption de ſervir de guides aux autres dans les matieres de ſpéculation, de l'autre, il n'y a perſonne d'aſſez imbécille pour vouloir ſe mettre ſous leur direction, ſinon les eſprits foibles qui s'imaginent devoir s'en rapporter à autrui dans ce qu'il y a de plus important.

Il arrive bien quelquefois à ces prétendus Directeurs & à ceux qu'ils dirigent, d'abandonner les ſentimens qu'ils avoient autrefois adoptés, & après avoir ſuivi opiniatrément une opinion, de s'entêter auſſi aiſément d'une autre; c'eſt toujours le même motif qui eſt la cauſe de leur changement, & leur derniere opinion eſt auſſi abſurde que la premiere, parce que la vérité ne peut être favorable aux deſſeins des fourbes, ni s'accommoder à la folie de ceux qui veulent ſe laiſſer abuſer; & ceux-ci auront toujours autant de plaiſir à être trompés, que ceux-là en prendront à les ſéduire.

Si donc, Monſieur, je vous envoie cette apologie que j'ai écrite en faveur de la Liberté de penſer, c'eſt moins dans l'eſpérance de voir les hommes en profiter, que pour ſatisfaire à la demande que vous m'en

avez faite. Mais, cette propoſition, Tout homme doit penſer librement, étant ſi évidente, qu'il eſt comme impoſſible de rien dire qui en mette la vérité dans un plus grand jour, & tout eſprit raiſonnable ſe ſentant intérieurement porté à y acquieſcer, ne ſoyez pas ſurpris que je ſois obligé de tirer mes preuves de pluſieurs propoſitions qui pourroient bien avoir moins d'évidence que celle-là.

SECTION I.

POur donner quelque ordre à ce Diſcours, je commencerai par expliquer ce que j'entends par la *Liberté de penſer*; c'eſt *l'uſage qu'il eſt permis de faire de ſon eſprit, pour tâcher de découvrir le ſens d'une propoſition quelconque, en peſant l'évidence des raiſons qui l'appuient ou qui la combattent*, AFIN D'EN PORTER SON JUGEMENT, *ſelon qu'elles paroiſſent avoir plus ou moins de force.*

Les ennemis de la liberté de penſer n'ont aucune raiſon de rejetter cette définition, puiſque j'y renferme le crime dont ils chargent ceux qui ſont jaloux de cette liberté, afin de les rendre odieux aux autres qui font ſcrupule de s'en ſervir. Car,

s'il y a quelque crime à penſer librement, je ne le cache point de la maniere que je définis la liberté de penſer, à laquelle je ne donne aucune limitation, & par-là on peut voir que, ſi je défends le droit que chacun a d'examiner toute ſorte de ſujet ſans aucune réſerve, ce n'eſt pas ſeulement mon apologie que j'écris, (car il eſt vrai que je fais profeſſion de faire agir tous les jours librement ma penſée ſur tout ce qui en peut être l'objet) mais que j'ai en vue de plaider la cauſe de tous ceux qui font ou qui feront uſage de la même liberté.

I. La premiere raiſon qui appuie le droit de penſer librement ſur quelque propoſition que ce ſoit, eſt fondée ſur le droit même que nous avons de connoître la vérité; or y a-t-il quelques vérités à la connoiſſance deſquelles nous n'ayons droit & qu'il ne nous ſoit permis de rechercher? La connoiſſance de quelques-unes nous eſt ordonnée par Dieu même, & pour le bien de la ſociété civile il eſt néceſſaire de ſavoir les autres; de plus il n'y en a aucune que la Loi divine nous oblige d'ignorer, ou dont la connoiſſance nous puiſſe être préjudiciable. Si donc il n'y a point de vérités que nous ne ſoyons en droit de ſa-

voir, qui ne voit évidemment qu'il n'y en a point non plus ſur laquelle il ne nous ſoit libre de penſer, ou, pour me ſervir de ma propre définition, de faire uſage de notre eſprit, pour tâcher d'en découvrir le ſens, en peſant l'évidence des raiſons qui l'appuient, ou qui la combattent, afin d'en porter notre jugement, ſelon qu'elles nous paroiſſent avoir plus ou moins de force. Car quel autre moyen y-a-t-il pour découvrir la vérité, que ce libre uſage de ſa penſée?

II. Il me ſemble qu'on peut avec raiſon comparer nos penſées à des mains dont nous nous ſervons pour tirer les voiles qui nous cachent la vérité; le libre uſage de ces penſées (& c'eſt ma ſeconde raiſon) ne nous eſt donc pas moins néceſſaire pour la découvrir, cette vérité, que le libre uſage des mains l'eſt pour arriver à la perfection des arts mécaniques. En effet, ſeroit-il poſſible de découvrir ou d'exécuter quelque choſe de parfait dans quelque profeſſion que ce fût, ſi l'on n'avoit la liberté de faire des expériences, de comparer un ouvrage avec un autre, & de s'exercer ſur ceux qu'on trouveroit à propos? Il en eſt de même des connoiſſances de l'eſprit. Comment pouvoir trou-

ver la vérité que l'on cherche, ſans ſe ſervir librement de ſa penſée pour examiner & diſcuter ce qui ſouvent n'en a que les apparences ?

Un exemple mettra ceci dans tout ſon jour. Suppoſons qu'il y eût des Peintres dont l'art fût tellement limité par la Religion de leur pays, qu'ils cruſſent pécher contre ſes défenſes en repréſentant quelque créature vivante. Il eſt conſtant que cette loi mettroit des bornes à leur habileté, leur ôteroit le moyen d'acquérir une plus grande perfection dans la Peinture, & priveroit les curieux de pluſieurs belles pieces que ces Peintres pourroient devenir capables d'exécuter, s'ils avoient la même liberté que les Payens & les Chrétiens, à qui leur Religion ne défend pas ces ſortes d'ouvrages.

Mais ſi quelqu'un de ces Peintres & plus hardi & plus libre que les autres entreprenoit, en tranſgreſſant la loi établie contre la Peinture, de repréſenter ſoit un Dieu, ſoit une Déeſſe, ſoit même quelqu'un de ces beaux endroits de la vie de Notre Seigneur ; il eſt très-probable que le premier eſſai qu'il en feroit n'approcheroit en rien de la perfection de ces originaux que nous ont laiſſé les fameux Maîtres ; & pourquoi

cela? C'eſt que ce Peintre n'auroit pas acquis l'expérience de ces Artiſtes célebres. Je veux même que dans ce pays-là on ait la liberté de peindre, on n'y portera cependant jamais cet art à un dégré de perfection, ſi on ne joint à cette liberté des récompenſes capables d'animer à la recherche de ce qu'il y a de plus excellent, afin qu'un grand nombre d'Artiſtes s'y appliquant, ils s'efforcent par une certaine émulation de l'emporter les uns ſur les autres par la beauté de leurs ouvrages. En effet, n'eſt-ce point à cette émulation excitée chez les Italiens par des libéralités publiques, qu'on doit attribuer les progrès qu'ils ont faits dans la Peinture, & la réputation qu'ils ont acquiſe de l'emporter en ce genre ſur tous les peuples du monde.

Tout ce que je viens de dire par rapport à la Peinture & à ce qui peut en augmenter la perfection, n'eſt que ſuppoſé: mais en l'appliquant à l'uſage de la penſée, tout y eſt très-réel, & l'expérience de pluſieurs ſiecles doit avoir convaincu les hommes que leurs connoiſſances dépendent de la liberté ou de la contrainte de leurs penſées; car il eſt certain que, ſi l'on gêne & reſſerre les penſées des hommes, qu'on les borne à de certaines ſciences, ou même à quel-

quelqu'une de leurs parties, leur ignorance doit être d'autant plus grande que leurs penſées ſeront plus limitées; & l'on comprend aiſément que ceux même qui auront aſſez de hardieſſe pour donner l'eſſort aux leurs, & paſſer les bornes preſcrites, ne pourront jamais encore porter leurs connoiſſances à une auſſi grande perfection, que s'il étoit libre à tout le monde de penſer, ou qu'on fût animé par quelque eſpérance à donner l'eſſort à ſon imagination ſur toutes ſortes de ſujets, ſans en défendre aucun; autrement les progrès qu'ils feront dans les ſciences ſeront ſeulement proportionnés au dégré de la liberté dont ils jouiront à cet égard.

C'eſt ainſi qu'avant le rétabliſſement des lettres, tout le monde étoit plongé dans une affreuſe ignorance, parce que les Prêtres tenoient tous les eſprits aſſervis. Lorsque les hommes commencerent à penſer, leurs premieres idées n'étoient encore que groſſieres & imparfaites, il leur a fallu bien du tems & des peines pour parvenir à ce point de juſteſſe & de perfection où ils ſont aujourd'hui.

Ce n'a été que par une ſucceſſion de penſées, & qu'en paſſant d'une connoiſſance à une autre, qu'on a enfin découvert, dans

l'Aſtronomie, que la Terre eſt de figure ronde, & que ce n'eſt pas le Soleil qui tourne autour d'elle, mais elle autour du Soleil. N'eſt-ce point de la même maniere qu'on eſt venu à connoître démonſtrativement l'exiſtence d'un ſeul Dieu, & à s'en former l'idée d'un Etre qui n'eſt ni compoſé de parties, ni ſuſceptible de paſſions. Enfin, ſans cette liberté de paſſer d'une notion à une autre, on ignoreroit encore aujourd'hui une infinité d'autres découvertes qu'on a faites par ce ſeul moyen.

Mais ce ne ſont pas là les ſeuls inconvéniens qui naîtroient de la perte ou de la limitation d'une liberté à laquelle nous avons droit. Si l'on nous refuſe l'uſage de la liberté de penſer, non ſeulement nous ignorerons les choſes ſur leſquelles nous n'oſerons porter nos penſées, mais même celles que nous croyons devoir connoître, car (*) toutes les ſciences ont une telle liaiſon enſemble & une dépendance ſi réciproque qu'il eſt impoſſible d'en poſſéder parfaitement une ſans la connoiſſance des au-

(*) Omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quaſi cognatione quâdam inter ſe continentur. *Cicero pro Archiâ Poetâ.*

tres. C'eſt pourquoi vous ne ſauriez lire aucun livre qui puiſſe paſſer pour parfait en ſon genre, où vous ne remarquiez qu'elles y ſont toutes compriſes, & que l'Auteur n'a pu le compoſer ſans être en quelque ſorte univerſel. L'Iliade d'Homere, qui eſt un de ces ouvrages accomplis, en fournit un exemple illuſtre; il s'y trouve un ſi merveilleux enchaînement de tous les arts & de toutes les ſciences, qu'on peut dire qu'il n'y en a point qui n'y trouve ſa place, dans l'endroit & avec l'ordre qui étoit néceſſaire pour répondre au deſſein d'un ſi excellent ouvrage; & tous ces points y ſont traités avec autant d'exactitude & de ſavoir, que ſi chacun d'eux l'eût été par autant de Maîtres habiles dans l'art ou la ſcience dont ils dépendent.

Comment Homere auroit-il pu nous faire la deſcription d'un char, ou de ſes roues, auſſi bien qu'il le falloit, & auſſi bien qu'il l'a faite, ſans avoir une connoiſſance particuliere de l'art qui enſeigne à les faire? Cette connoiſſance lui étoit abſolument néceſſaire, car s'il eût parlé de ces choſes, ſans en avoir une idée exacte, il n'auroit pas manqué de tomber dans ces bévues ſi ordinaires à ceux qui s'expoſent à parler de ce qu'ils ignorent; cependant manquer

à faire ces deſcriptions, c'eût été laiſſer imparfait un ouvrage qu'il vouloit rendre éternel, en le compoſant d'une maniere également inſtructive & agréable: auſſi y a-t-il admirablement bien réuſſi, & cette ſcience univerſelle, qu'il a répandue dans ſon Poëme, l'a fait regarder comme un chef-d'œuvre; en un mot, cette ſeule raiſon a forcé les plus grands critiques à confeſſer à la louange d'Homere qu'il n'y a ni ſciences ni arts dont l'Iliade ne contienne les principes.

Mais paſſons à quelque choſe de plus intéreſſant, & voyons ſi on ne pourroit pas dire la même choſe des Ecrits Sacrés qui nous touchent de ſi près. Qu'eſt-ce que la Bible, ſinon un recueil de différens Traités dictés par Dieu même en différens tems? Qui peut douter que tout ce qui y eſt contenu, venant d'un tel Auteur, n'y ait été couché avec la derniere perfection? Car il eſt impoſſible que Dieu, en daignant s'abaiſſer juſqu'à enſeigner les hommes par la voie de l'Ecriture, eût voulu le faire d'une maniere ou plus imparfaite ou plus défectueuſe qu'un ſimple mortel; ou, qu'il ait pu agir contre les regles de l'art d'écrire, en n'obſervant point la juſteſſe dans la deſcription des ſujets, ou

en ne donnant pas à leurs parties une proportion assez juste pour nous empêcher de penser qu'il fût capable ou d'irrégularité ou de prendre une chose pour une autre.

Or fut-il jamais dans le monde un livre plus diversifié que la Bible? On y voit des livres historiques qui traitent, les uns de la Création de ce grand Univers, & de l'affreux Déluge qui submergea la Terre, les autres du Gouvernement tant civil que spirituel de tout le genre humain, pendant l'espace de plus de deux mille ans, & de celui d'une nation particuliere pendant plus de huit cens ans.

On y aprend en différens endroits quelles ont été les Loix prescrites à ce peuple privilégié; comment deux Religions, dont l'une devoit mettre fin à l'autre, ont été instituées; ce qu'il y a eu de naturel ou de miraculeux dans les phénomenes qui ont paru les plus extraordinaires dans le monde; jusqu'à quel point on a porté la magnificence des bâtimens; en un mot, on y trouve une si grande diversité de matieres, dont les unes ont raport à l'Agriculture, d'autres à la Navigation, quelques-unes même à la Médecine & à la Pharmacie, plusieurs enfin aux Mathématiques, qu'on peut dire que cet ouvrage est

univerſel, & qu'il n'y a ni art ni ſcience dont quelque partie n'y ſoit touchée.

Si ce que je viens de dire des Livres Sacrés eſt inconteſtable, pourra-t-on me nier cette conſéquence, que pour acquérir une parfaite intelligence des ſujets traités dans ce Livre divin, il faut néceſſairement avoir lu au moins une partie des ouvrages qui traitent de ces différentes ſciences, puiſque pour bien poſſéder l'abrégé de toutes ces ſciences il faut néceſſairement avoir une juſte idée de chacune d'elles? En effet, peut-on entendre ce qui regarde l'hiſtoire & l'accompliſſement des Propheties qui ont rapport à Notre Seigneur, ſi on n'eſt pas conſommé dans la connoiſſance de l'Antiquité, de la Chronologie, des Tems, des Loix, & de l'ordre qu'il faut obſerver dans ces ouvrages pour les rendre parfaits? Combien d'années n'a-t-il pas fallu à l'Evêque de Worceſter, ce célebre Chronologiſte, pour ſupputer ſeulement les ſeptante ſemaines de Daniel juſques au tems du Meſſie? Auſſi ſon ouvrage a déja été plus de dix ans ſous la preſſe. Peut-on ſe former une idée de la beauté & de la magnificence du Temple de Salomon, & du modele qu'en a tracé Ezechiel, à moins qu'on ne ſoit très-verſé

dans les Mathématiques, & qu'on n'ait une connoiſſance particuliere des regles de l'Architecture? Comment pouvoir apprécier ce qui eſt dit de la Création & du Déluge, ſans le ſecours de la Phyſique? Et ſeroit-il poſſible à un eſprit qui ne poſſéderoit pas la Métaphyſique, d'entrer dans le ſens de pluſieurs paſſages de l'Ecriture, qui nous repréſentent Dieu ſous une forme humaine? Enfin quiconque n'eſt pas aſſez bon Philoſophe, pour raiſonner de la nature & des attributs de cet Etre ſuprême, pourra-t-il comprendre les endroits qui en traitent? Quelle apparence même de pouvoir ſe former une juſte idée de la Morale que renferment les Livres Sacrés, ſi on n'a étudié auparavant celle des Anciens, & ſi l'on n'a une teinture de la Loi Naturelle, ſans laquelle il eſt comme impoſſible de découvrir en quoi conſiſtent je ne ſçais combien de devoirs que l'Ecriture nous impoſe, comme l'obligation d'*aimer nos ennemis*, de *ne ſe point inquiéter du lendemain*, de *ne point avoir deux habits*, & tant d'autres que l'Ecriture exprime d'une maniere ſi générale? Ces paſſages ne préſentent pas d'abord à l'eſprit les reſtrictions dont ils ſont ſuſceptibles & qu'ils renferment en effet, mais qu'on ne peut

trouver ſans conſulter la Loi de Nature : & quand ces devoirs paroîtroient auſſi généraux que les termes mêmes qui les expriment, on en connoîtra auſſi-tôt toutes les limitations, dès que l'on ſera verſé dans le Droit Naturel. D'où je puis conclure, ce me ſemble, que preſque tous les devoirs de la Morale Chrétienne, ſont couverts d'un voile impénétrable pour ceux qui n'ont pas fait une étude particuliere de la Loi Naturelle.

Tirons de tout ce raiſonnement cette conſéquence néceſſaire ; Que l'unique moyen d'arriver à la perfection dans toutes les ſciences, & de connoître la volonté de Dieu révélée dans les Livres Sacrés, conſiſtant dans l'uſage que nous faiſons de nos penſées, cet uſage doit être libre & illimité pour tous les hommes.

III. C'eſt une vérité dont toute l'évidence paroîtra encore mieux par ſon contraire ; d'où j'emprunte une troiſieme raiſon. Si à force de penſer on obtient la perfection dans les ſciences, en négligeant de le faire, ou en ſe perſuadant qu'on n'en a pas le droit, on ſe précipite abſolument dans les erreurs les plus groſſieres, tant pour la théorie que pour la pratique.

Les Payens & les premiers Chrétiens en

ſont

ſont une preuve bien claire & en même tems bien triſte; nous ſavons quelles penſées ridicules & indignes les uns & les autres ont eues de la Divinité. Les Chrétiens, à la vérité, n'ont pas porté l'extravagance auſſi loin que les Payens qui s'imaginoient que Dieu pouvoit être un bœuf, un chat ou une plante; cependant quelques-uns des premiers Peres de l'Egliſe ont cru qu'il étoit matériel; & pluſieurs Chrétiens ont penſé qu'il avoit la forme d'un homme, juſques à ce que des ſavans de chaque pays de la Chrétienté, à force de réfléchir ſur ſa nature, reconnurent & établirent le ſentiment de la ſpiritualité de ſon Etre.

N'eſt-ce pas de cette négligence à ſe ſervir librement de ſa penſée qu'on a vu ſortir cette foule d'opinions extravagantes & toutes contraires aux pures lumieres de la raiſon, qui ont inondé tout le Monde Chrétien? de-là cette infaillibilité accordée à un particulier ou à une aſſemblée de quelques Prêtres, apellée Concile; de-là le pouvoir donné à un Prêtre de damner ou de ſauver les hommes; de-là l'adoration des Saints, de leurs ſtatues, de leurs images, de leurs reliques, & mille autres opinions auſſi abſurdes & auſſi groſſieres qu'au-

cune qui ait été en vogue parmi les nations payennes, & qui néanmoins ont été reçues comme vraies par la plûpart des Chrétiens, pendant qu'ils ont entre leurs mains (le croira-t on!) un livre qu'ils réverent comme écrit du doigt même de Dieu, & qui leur enſeigne tout le contraire. Y-a t-il eu rien de capable d'arrêter le cours de ces erreurs, & n'auroient-elles pas enfin prévalu ſans l'oppoſition d'un petit nombre de gens plus hardis qui ont oſé penſer par eux-mêmes, & qui, pour ſoutenir le droit qu'ils avoient de le faire, ont ſacrifié leur vie, & donné une nouvelle face au Chriſtianiſme? Le changement qu'ils y ont cauſé a été prodigieux, ſoit en établiſſant dans quelques pays une doctrine contraire à la premiere; ſoit en portant ceux qui vouloient retenir l'ancienne, à corriger du moins leur maniere de s'exprimer, par la honte & la confuſion qu'ils leur en ont faite.

De pareilles abſurdités ont eu cours dans la Morale, dans l'Aſtronomie, dans la Phyſique & dans preſque toutes les autres ſciences. Quelle injuſtice, par exemple, d'ôter aux hommes, comme ont fait les Peres de la primitive Egliſe, le droit de ſe défendre ſoi-même dans quelque cas que

ce fût! Quel abus de croire, avec eux, que le Mariage en ſecondes nôces ſoit une eſpece d'adultere! Quelle ignorance de s'imaginer que l'Uſure ſoit défendue par la Loi de Dieu! Quelle erreur de taxer d'Héréſie la croyance des Antipodes! Quelle pauvreté de mettre Galilée en priſon pour avoir aſſuré le mouvement de la Terre! En un mot, qui veut connoître d'un coup d'œil toutes les abſurdités des Anciens, n'a qu'à jetter les yeux ſur un homme d'aujourd'hui, qui ne s'eſt jamais rendu maître de ſa penſée: il le trouvera presque incapable d'avancer un ſeul mot de vérité, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, même ſur l'idée qu'il a de Dieu & de la Religion, quelques beaux diſcours qu'il entende toutes les ſemaines, quelque propres que ces diſcours ſoient à le mettre dans le bon chemin, & quelque tems même qu'il paſſe à lire ſa Bible chez lui. Car ce ne ſont ni les ſermons ni la lecture qui rendent les hommes ſuſceptibles d'inſtruction, il faut qu'ils ſe ſoient acoutumés eux-mêmes à penſer, & ce n'eſt que par l'uſage fréquent de la liberté de penſer qu'ils peuvent rendre leur eſprit capable de juger d'une matiere ſur laquelle ils entendent ou liſent un diſcours. En effet, l'inſtruction conſiſte proprement à avoir

à cet égard, ſeroit de les exhorter à conſidérer bien les objets avec liberté & attention, bien loin de les contraindre dans l'uſage de leurs yeux : puiſqu'il eſt plus raiſonnable de ſouffrir que les perſonnes qui ont le plus d'intéret à n'être pas trompées, s'en raportent à leurs propres yeux, que de les aſſujettir, par de certaines loix, à voir par les yeux d'autrui. Mais ce qui rendroit cette Profeſſion de Foi oculaire encore plus impertinente & plus ridicule, c'eſt qu'elle n'auroit point d'autre fondement que l'autorité de ces gens qui l'auroient dreſſée, leſquels, n'ayant que leurs propres yeux pour les diriger, & ces yeux étant ſujets aux mêmes défauts qui empêchent les autres de bien voir, peuvent ſe tromper auſſi aiſément que ceux dont ils prétendent rectifier la vue; outre qu'il ſeroit fort à craindre qu'ils ne vouluſſent ſe rendre maîtres des yeux des autres pour les aveugler & les tromper plus ſurement.

Ai-je donc tort d'avancer que les Auteurs d'un tel projet ne pourroient être que des eſprits foibles, ou des gens mal-intentionnés? Ainſi, quels qu'ils fuſſent, ils ne pourroient manquer d'introduire mille extravagances ſur les objets de la vue,

& leur prétendue Profeſſion de Foi oculaire ne pourroit être que pitoyable ou riſible, ne tendant peut-être qu'à faire voir des choſes qu'on ne voit pas. Car parmi les Auteurs de ce plaiſant formulaire, les uns s'étant laiſſé ſurprendre aux premieres apparences des objets ordinairement fauſſes, faute d'examiner la choſe à fond & ſans préjugé, feront valoir tous ces faux objets que leur vue leur aura préſentés. Les autres prenant une autre voie pour acquérir quelque autorité, ſe rendroient néceſſaires en accablant le Public d'interprétations, d'apologies, de paraphraſes & de commentaires tant ſur la vue & tout ce qui en peut être l'objet, que ſur la maniere de voir.

Suppoſons donc, ce qui ne ſeroit pas impoſſible, que de tous les différens formulaires ridicules, dreſſés en différens tems pour régler la vue, par des perſonnes de caprices & d'intérêts différens, il s'en trouvât un qui renfermât les articles ſuivans:

Qu'une balle peut paſſer au travers d'une table:

Que d'une petite balle il en peut ſortir deux groſſes:

Qu'une pierre peut d'elle-même diſparoître à la vue:

Qu'un nœud peut être défait par la vertu de quelques paroles:

Qu'un fil réduit en cendres peut redevenir fil:

Qu'un visage peut être multiplié en cent ou en mille:

Et Enfin, *qu'un jeton peut être tout d'un coup changé en une guinée:*

Mais ce ne sera pas assez d'avoir mis ces propositions dans un certain ordre, pour en composer une Profession de Foi oculaire, il faudra trouver les moyens d'obliger les gens à y soumettre leur vue comme à des choses certaines. On fera donc des ordonnances, & il sera défendu de les contredire en public. On fera encore plus, on établira certaines récompenses pour encourager ceux qui feront profession de croire ces vérités oculaires & de les enseigner aux autres. Ce dernier expédient seroit absolument nécessaire, autrement on verroit bientôt tomber les nouveaux articles de Foi; & les hommes auroient toujours la liberté de leurs yeux comme auparavant.

Mais on n'en resteroit pas-là, car ceux qui deviendroient les zelés défenseurs de ces articles prescrits, ne s'en contenteroient assurément pas, & sans doute qu'ils en

en augmenteroient bientôt le nombre, en enrichiſſant ces articles primitifs de gloſes & de longues explications, qui, tout incroyables qu'elles paroîtroient, ne ſeroient pourtant pas, à leur avis, contraires aux loix de leur nouvelle Optique. Ils ne manqueroient pas de faire bien comprendre qu'il eſt dangereux de ſe fier à ce qui vient de l'œil charnel, & qu'on doit, pour ſe tranquilliſer la conſcience, ſe repoſer ſur la bonne foi & ſur l'autorité de ceux qui ont des penſions & qu'on paie exprès pour étudier & ſoutenir ces choſes, qu'autrement il ſeroit inutile de leur aſſigner ces ſalaires, ſi tout le monde étoit en droit de croire ce qu'il voit de ſes propres yeux.

Mais, ſi malgré ces loix, malgré tant de raiſons, il y avoit quelqu'un qui oſât tenter de ſe ſervir de ſa vue d'une autre maniere que de celle qu'on auroit preſcrite, il n'y auroit point de châtiment aſſez ſévere pour lui, & le moindre mal qui pourroit arriver à un tel homme & à ſes partiſans, ſeroit d'être rendus odieux à tous les fideles croyans, & d'être regardés comme des incrédules, des entêtés, des libertins, & des téméraires, qui donnent à leurs yeux la liberté de tout voir, & qui, ſans avoir pour cela ni caractere ni autorité,

exposent à la censure du public des sentimens universellement reçus; en un mot, on les feroit passer pour des gens de cabale & des pensionnaires secrets, Dieu sçait de qui, enfin, pour des supôts du Diable.

Peut-être que ceci paroîtra d'abord impossible, & l'on dira que j'ai poussé la similitude trop loin; mais qu'on suspende son jugement, & je justifierai cette longue comparaison par des faits connus tant chez les Payens que parmi les Chrétiens.

Tout le monde sait quelle a été la réputation des Oracles chez les premiers. Mais dans le fond toute la fin de cette affaire n'étoit qu'un stratagême des Prêtres pour en imposer aux sens des peuples: car les Temples consacrés à ces Oracles étoient bâtis exprès dans des endroits montagneux, où il y avoit assez de cavernes & de lieux creux, afin que les échos, les retentissemens & l'aspect affreux de ces lieux pussent saisir d'un superstitieux respect ceux qui les visitoient. La structure même de ces Temples étoit capable de produire le même effet; étant bâtis sur des cavernes souterraines & étant remplis de machines, ils ressembloient fort à des Théâtres.

C'est là que les Prêtres rusés jouoient

adroitement leurs perſonnages, les uns y faiſoient parler les animaux les plus groſſiers comme un Bœuf, d'autres, avec le ſecours de certains reſſorts, faiſoient branler la tête d'une ſtatue ſelon le ſigne qu'ils vouloient qu'elle donnât, d'accorder ou de refuſer ce qu'on lui demandoit; leur habileté alloit plus loin encore : ils faiſoient quelquefois paroître les ſtatues toutes couvertes de ſueur, ou verſant des larmes & même du ſang, & ils ont été juſqu'à leur faire prononcer des Oracles. Il y a eu des Peuples à qui leurs Prêtres avoient perſuadé que le Ciel, où les Dieux réſidoient, étoit préciſément au deſſus de leurs têtes, que lorsqu'il tomboit de la pluie c'étoit que les Dieux ouvroient les cataractes de leur Ciel, & que la fumée des holocauſtes montoit juſqu'en la préſence de ces mêmes Dieux pour leur ſervir de mets & chatouiller leur odorat par ſon parfum agréable. Enfin, ſur cette ſuppoſition du voiſinage du Ciel, ils perſuadoient aux plus crédules que ces Dieux deſcendoient de leur Trône pour venir manger les repas que les Prêtres leur préparoient dans les Temples aux dépens du Public. Mais, comme il y en avoit pluſieurs qui étoient bien éloignés d'ajouter foi à tout cela, les Prêtres

qui craignoient qu'ils ne donnaſſent atteinte à la crédulité des Peuples, ne manquoient pas de les rendre odieux par le nom de prophanes, & ils avoient un grand ſoin de ne les pas laiſſer approcher de leurs Myſteres. C'eſt pour cela qu'au moment qu'ils commençoient leur Farce, il crioient * *Prophanes, retirez vous d'ici !* C'eſt pour les mêmes raiſons qu'on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiés aux Myſteres, & qu'on les congédioit ainſi que les Chrétiens, avec beaucoup de précaution, avant que les Prêtres oſaſſent prononcer aucun Oracle, ou faire jouer aucune de leurs machines. Auſſi qu'arriva-t-il lorsque le nombre des Chrétiens fût devenu aſſez grand pour oſer refuſer de ſortir des Temples ? Les Prêtres déclarerent que la préſence de tant de perſonnes impies, étoit la raiſon pour laquelle le Dieu n'avoit plus la bonté de parler, & qu'eux-mêmes ne pouvoient plus faire de miracles. C'eſt l'excuſe dont ont auſſi ſû ſe ſervir certains (*a*) Prêtres magiciens en Amérique, dont l'art n'avoit, diſoient ils, aucune vertu en préſence des

(*) Procul eſte Profani !

(*a*) *Voyage de* Wafer.

haillons de quelques matelots Chrétiens. Mais les Chrétiens & les Epicuriens n'étoient pas les seuls à qui on ôtoit la liberté de voir ce qui se passoit dans les Temples, on en privoit aussi ceux là mêmes qui étoient de la Religion Payenne, & ils n'osoient étendre leur vue plus loin que les loix de la Religion ne leur permettoient de le faire avec sûreté. Ainsi il ne leur étoit pas permis de pénétrer dans les endroits secrets des Temples, ni d'examiner le dedans des Images, ni d'avoir la curiosité d'éprouver si ce que leurs Prêtres avançoient de la descente de leurs Dieux sur la Terre, pour y prendre leurs repas, étoit véritable; il falloit qu'avec une Foi aveugle ils reçussent pour certaines & vraies des choses dont ils auroient découvert la fausseté s'ils avoient eu la liberté de voir ce qui en étoit: liberté qui auroit rendu ces Prêtres aussi mépriſables que Daniel rendit autrefois ceux de Baal; ou que ceux qui servoient aux Oracles le devinrent, lorsque les Chrétiens en eurent exposé les fourberies à la vue de tout le monde.

La même liberté de voir suffiroit pour détruire un miracle fort vanté par les *Prêtres* (*) de *Siam*, qui mettent dans l'esprit

(*) *Voyage de Siam*, par Tachard.

du Peuple, que SOMMONOKODOM, le Dieu & l'Inſtituteur de leur Religion, prenant un jour ſes divins ébats au divertiſſement du Cerf-volant, *fit baiſſer, par la ſeule vertu de ſa parole, pluſieurs arbres qui étoient un obſtacle à ſon plaiſir, & qu'il les rendit d'une égalité auſſi réguliere que s'ils avoient été coupés par la main d'un habile Jardinier*; & de plus *que ces arbres ont continué juſques aujourd'hui dans la même forme ſans aucune altération*, c'eſt-à-dire que ce miracle ſubſiſte depuis plus de deux mille ans. Sur quoi le Pere Tachard, qui eſt mon Auteur, obſerve que les Prêtres n'ont pas bien de la peine à en impoſer au peuple ſur ce ſujet, puiſqu'il n'y a point de Siamois qui ait jamais eu aſſez peu de foi, ou plutôt aſſez de hardieſſe pour examiner ſi ces arbres ſont toujours les mêmes.

Les Chrétiens ne ſont pas en cela plus ſages que les autres, & ils ne ſauroient nier qu'ils ne ſoient aſſez ſoumis pour ſe laiſſer auſſi conduire par la Foi d'autrui. En effet, ne (*a*) lit-on pas que les Grecs & les Armeniens *ſont dans une forte perſuaſion que tous les ans, la veille de Pâques, une Flamme miraculeuſe deſcend du Ciel dans*

(*) *Voyage d'Alep à Jeruſalem.*

le ſaint Sépulchre, & que le St. Eſprit vole lui-même ſous la figure d'une Colombe autour du Dôme de l'Egliſe, lequel eſt préciſement au deſſus de ce ſaint Lieu. Mais les Latins, piqués de jalouſie de n'être pas maîtres d'un ſecret ſi lucratif, ne ſont pas les derniers à faire connoître l'impoſture de ces miracles.

Quant au Feu céleſte, on prétend en bien cacher l'impoſture, en confiant tout le ſecret à deux Prêtres, l'un Grec & l'autre Armenien, qui ſont ſeuls chargés de le recevoir à ſa deſcente. Pour cet effet ils s'enferment dans le St. Sépulchre, afin que perſonne n'ait la liberté de voir ce qu'ils y font, & quelque tems après, ils en ſortent avec des torches allumées par ce feu ſacré. A l'égard de la Colombe, on ne peut point douter que la direction n'en ſoit commiſe à quelqu'un, ſur la fidélité de qui ils peuvent ſe repoſer pour la garde d'un ſi précieux dépôt; & l'on peut bien croire que les Prêtres & le peuple crieroient de toute leur force à l'impie & à l'Athée contre celui qui oſeroit demander la liberté d'entrer dans le St. Sépulchre avec les deux Prêtres, ou d'éprouver ſi la Colombe eſt bien le St. Eſprit ou non. Du reſte, il ne faut pas être ſurpris ſi ſa curioſité lui mériteroit des noms ſi odieux, puiſ-

que le zele de ces Prêtres eſt proportionné aux profits que leur rapportent ces faux miracles; comme celui du peuple répond à l'avantage qu'il s'imagine en retirer; car, par exemple, *ils ſont perſuadés que s'ils ont le bonheur d'être enſévelis dans un linceul un peu gâté de ce feu du Ciel, ils ſeront certainement préſervés de celui de l'Enfer.*

L'autre miracle dont je vais parler n'eſt ni moins faux que les précédens, ni moins cru des Grecs, mais ſur-tout des femmes. (*) *Ils portent tous les ans en Proceſſion trois Images, l'une de St. George, l'autre de la Vierge, & la troiſieme de quelqu'autre Saint & ils s'imaginent que ces Saints maltraitent à coups de bâton le dos & les épaules de ceux qui les portent, à proportion des péchés dont ils ſont coupables.* Le Sieur *Ricaut* aſſure avoir été témoin de ce tour de Prêtre; & dit *que ces ignorans ſont tellement infatués de ce miracle, qu'il ſeroit très-difficile de les en desabuſer, ſans mettre en danger la Religion Chrétienne, parce que la croyance qu'ils ont ſur ce point étant auſſi profondément gravée dans leur eſprit, qu'aucun Article de Foi, la réfutation de l'un feroit révoquer en doute tout le reſte.*

Ce

(*) *Etat préſent de l'Empire Ottoman* par Ricaut.

Ce qui doit nous perſuader que ces Peuples auroient autant de zele pour punir ceux qui voudroient viſiter ces Images, (ſi quelqu'un étoit aſſez hardi pour prende cette liberté) qu'eux mêmes font voir de ſimplicité en ſe refuſant une liberté ſi utile.

Mais à quoi bon aller chercher des faits ſi loin de nous, pendant que nous en avons qui ne leur cedent en rien, & qui ſont plus récens & plus à notre portée. Car les Prêtres ſoit Payens, ſoit Grecs, ſoit Arméniens, ne l'emporteront jamais ſur ceux de Rome. En effet ne trompent-ils pas à vue d'œil ceux qui leur ſont ſoumis, ſachant bien qu'ils ſont perſuadés de cette maxime d'un de leurs Poëtes, (*) *Que celui-là ſeul peut voir les Vérités du Ciel, qui ferme les yeux & les croit.* Et que ne pourroit-on pas dire du zele qu'ils font éclater pour la deſtruction de ceux qui ne croient point de prodiges, qu'ils n'aient la liberté de voir ce qui en peut être la cauſe?

A quoi ne s'expoſeroit pas, par exemple, un homme qui demanderoit à conſidérer de près la liquéfaction du ſang de St. Janvier, pour mieux s'éclaircir de la vérité de ce prodige qui arrive tous les

(*) *Che le coſe del Ciel ſol colui vede*
Chi ſerra gli occhi, e crede. Filli di Sciro.

ans à Naples? De quelle maniere traiteroit-on ceux qui oseroient rechercher les causes des pleurs, branlemens de tête & effusions de sang, qui paroissent en tant de statues miraculeuses? si quelqu'un se présentoit pour faire un examen public de ces possédés, sur lesquels on exerce tant de tromperies pour faire semblant d'en chasser le Diable; ou si l'on vouloit voir de ses propres yeux, ce qui fait brûler sans discontinuer, dit-on, & sans diminuer, cette fameuse Chandelle d'Arras, que la Vierge Marie donna de sa propre main, il y a plus de 800. ans, à l'Evêque de ce lieu, en présence d'une grande Assemblée du peuple; cette curiosité ne coûteroit elle pas la vie à celui qui voudroit la satisfaire? Il est vrai que l'Auteur de la relation de ce dernier miracle a invité les Protestans à venir à Arras pour en voir la vérité, & se convaincre par leurs propres yeux; mais ce ne sont que des paroles, sur lesquelles il seroit très-dangereux de se fier, puisque le soin qu'on prend de prévenir la curiosité des hommes dans tant d'autres occasions où on en impose à leurs yeux, est si grand qu'il ne se trouve pas même un curieux dans tout le pays qui ait envie d'avoir cette liberté. Les personnes

séculieres croiroient être coupables d'un crime qui approcheroit de l'infidélité, s'ils soupçonnoient qu'il y eût la moindre fourberie dans tous ces prodiges, & les Ecclésiastiques ont de très-bonnes raisons pour ne pas souffrir qu'on entame aucun examen sur ce sujet. Et en cela je ne puis m'empêcher, quelque partisan que je sois de la liberté de penser, de louer hautement la politique des Papistes, fermement attachés à leurs principes en tout ce qu'ils font, & de la préférer à celle de ces demi-sages qui entraînent les Peuples dans leurs sentimens, sous prétexte d'agir avec eux de bonne foi, & en les flattant qu'ils sont en droit de voir librement; car ceux-ci, malgré leur modération apparente, n'en sont pas moins persécuteurs: s'il se trouve quelques hommes qui ne se contentent pas de voir par les yeux de ces adroits conducteurs, & qui demandent à voir par les leurs propres; alors, s'ils ne les traitent pas avec autant de rigueur que font les Papistes, ils leur font du moins tout le mal qu'ils peuvent, c'est-à-dire, à proportion que l'ignorance & la stupidité, qu'ils trouvent dans ces curieux, leur donnent occasion de le faire.

Toutes ces différentes impostures dont

on fascine les yeux des hommes ne ſont rien en comparaiſon d'une autre qui eſt commune tant aux Papiſtes qu'aux Luthériens. Car les premiers prétendent que le pain & le vin dans la Ste. Cene ſont changés, par les paroles de leur Conſécration, au véritable Corps & au véritable Sang de Chriſt, & le ſoutiennent à la face de tout le monde quelque contraire que cela ſoit au témoignage des ſens, auxquels le ſentiment des autres ne répugne pas moins, puis qu'ils font accroire à leurs ſectateurs que le Corps & le Sang de Chriſt ſont cachés ſous le pain & le vin; ſupercherie dont l'impudence eſt égale à celle de cette femme qui dit à ſon mari, qui l'avoit ſurpriſe couchée avec un Prêtre, *que ce n'étoit qu'une illuſion du Diable, pour décrier un homme de Dieu, & qu'elle eſpéroit qu'il croiroit plutôt ſa chere femme, que ſes yeux abuſés.* Peut-on croire plus raiſonnable & de meilleure foi une autre ſorte de Prêtres qui veulent que leurs partiſans croient que dans la Cene ils mangent & boivent véritablement & en effet le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt par la Foi? N'eſt-ce pas le même abus?

Je n'ai rapporté tous ces faits avérés & inconteſtables, que pour démontrer par l'ex-

périence même les opinions monſtrueuſes qui naiſſent des meſures qu'on prend pour borner les hommes dans le libre uſage de leurs ſens. Mais quelque infinies & quelque énormes que ſoient ces opinions qui regardent les facultés du corps, il ſemble que celles qui regardent celles de l'ame doivent être bien plus énormes & en bien plus grand nombre; parce que, comme il eſt plus ordinaire de s'appliquer aux choſes ſenſibles qu'aux ſpirituelles, on doit avoir des idées plus claires des premieres, & il eſt plus difficile de s'y tromper ſi lourdement.

IV. C'eſt pourquoi on peut, avec raiſon, regarder comme une ſource intariſſable de ſentimens groſſiers & contraires à la raiſon, le droit qu'on s'eſt attribué de captiver les penſées des hommes, & de reſſerrer l'uſage qu'ils doivent & peuvent faire de leur jugement. Je me flatte de démontrer ce point : ce ſera ma quatrieme preuve; on verra que cette reſtriction là-même contient une contradiction manifeſte. En effet, peut-on preſcrire des bornes à ma penſée ſans me faire penſer à la raiſon pour laquelle il ne m'eſt pas permis d'appliquer mon entendement à tel ſujet qu'il me plaira? Je me propoſe par exem-

ple d'examiner ſi la Religion Chrétienne a été divinement révélée ; mais on me le défend, & on m'aſſure (ou je me le dis à moi-même) qu'il y a du danger & même du crime à faire un tel examen, de peur d'être ſurpris par les faux raiſonnemens de quelques ſophiſtes, & de m'expoſer, par mon incrédulité, à la damnation éternelle ; au lieu qu'en éloignant ma penſée d'un examen ſi hardi, je ſuis de bonne foi dans le chemin du Ciel, & je ne cours aucun riſque ; d'où l'on conclut que c'eſt une penſée criminelle à moi de vouloir pénétrer dans le fond de cette queſtion.

Il faut au moins qu'il me ſoit permis d'examiner, en toute liberté, la raiſon de cette limitation qu'on me preſcrit ; ſans cela, je ne ſaurois connoître l'obligation où je ſuis de réprimer l'eſſor de mes penſées, & je pourrois bien leur donner carriere, comme je me l'étois d'abord propoſé.

Or, puiſqu'il m'eſt permis d'examiner la raiſon de cette défenſe, je le fais, mais je trouve que cette raiſon eſt ſeulement ſpécieuſe, & que dans le fond elle n'eſt d'aucune force pour m'obliger à ne point paſſer les bornes qu'on veut me preſcrire. Car qu'y a-t-il de plus contradictoire ? D'un

côté, je n'ai point d'autre moyen de discerner la vérité d'avec le menſonge, ni de ſavoir ſi je ſuis dans un état de damnation ou de ſalut, que de me ſervir de l'eſprit & de la raiſon que Dieu m'a donnés: d'un autre côté, je dois renoncer entiérement à l'uſage de cette même raiſon pour ſuppoſer que je ſuis dans le bon chemin. Mais il y a encore quelque choſe de plus fort; je prens les meſures les plus propres pour prévenir des erreurs d'une dangereuſe conſéquence, & auſſi-tôt on me fait peur de ma conduite, ſans m'en donner d'autre raiſon, ſinon, qu'on en agit ainſi dans la crainte que je ne tombe dans ces mêmes erreurs. Quel pitoyable raiſonnement! N'eſt-ce pas la même choſe que ſi on vouloit me perſuader que je ne dois pas me ſervir de mes yeux dans la crainte qu'en m'en ſervant je ne fiſſe quelque faux pas? En un mot, c'eſt comme ſi on me diſoit que ſortant de ma maiſon je dois marcher les yeux fermés, parce qu'il me pourroit arriver de tomber ſi je les avois ouverts. Ne voit-on pas clairement qu'un raiſonnement de ce genre n'a d'autre but que de me détourner du deſſein que j'aurois formé de chercher la vérité? Un tel raiſonnement n'eſt-il pas évidemment faux, dois-je m'y arrêter un

moment, & doit-il m'empêcher de pourſuivre mon deſſein ?

Je m'éloignerois trop de mon ſujet ſi je voulois charger ce diſcours de tant de ſemblables raiſonnemens dont les faux dévots & certaines gens intéreſſés ſe ſervent en différentes rencontres, pour arrêter les progrès que les hommes feroient dans les connoiſſances de l'eſprit, en ſe ſervant librement de leurs penſées dans l'examen, ſoit de la queſtion que j'ai propoſée pour exemple, ſoit de quelqu'autre de la même nature. Mais celle-là étant la plus plauſible & la plus d'uſage, je me contente de l'avoir citée, & ſans en rapporter d'autres, j'oſerai aſſurer ici que les ennemis de la liberté de penſer, & ceux qui ſont les plus zélés pour la ravir toute entiere aux hommes, ou pour ne leur en laiſſer au plus que la moitié, (ſe réſervant l'autre pour eux-mêmes) ne ſauroient donner une raiſon, je ne dis pas convaincante, mais même plauſible de cette limitation qu'ils voudroient établir, tant à l'égard de la queſtion propoſée, qu'à l'égard de quelqu'autre que ce puiſſe être. En effet tout homme qui entrepend de me preſcrire une telle contrainte n'a d'autre moyen que celui de la conviction & de la force des raiſons pour appuyer

puyer & me faire goûter la loi qu'il vient m'impoſer; mais, comme nous venons de le voir, il n'y a aucune des raiſons qu'il peut alléguer en faveur d'une telle loi, qui ne ſoit un monſtrueux compoſé d'abſurdités & de contradictions.

V. Mais dans quel jour ne mettrons-nous pas le droit de la liberté de penſer, ſi, pour cinquieme raiſon, nous oppoſons les maux qui ſont nés de la limitation de ce droit, aux grands avantages que ſon libre uſage a procurés? Tous les ſiecles paſſés auſſi-bien que le préſent nous en fourniſſent des preuves inconteſtables. En effet l'expérience ne nous a-t-elle pas appris que le ſeul moyen propre pour détruire parmi les hommes la puiſſance du Diable, c'eſt la liberté d'eſprit, puiſque l'empire de ce Prince des ténebres a eu plus ou moins d'étendue ſelon celle de la liberté de penſer.

Et toutes les autres meſures qu'on a priſes, comme de faire des exorciſmes, de multiplier le nombre des Prêtres, d'augmenter leur autorité & d'avoir recours au bras ſéculier, n'ont ſervi qu'à accroître ſon regne, bien loin de mettre fin à ſa tirannie.

Qu'on jette les yeux ſur les Provinces-Unies, le Diable en eſt entiérement ban-

ni, on n'y entend pas dire, comme dans les pays voiſins de cette République, que cet eſprit infernal eſt apparu à un tel ou en un tel endroit, tantôt ſous ſa propre forme, tantôt ſous celle d'un grand vilain homme noir, ici animant la carcaſſe de quelque mort, là empruntant la figure d'un (c) chat; on n'y entend pas dire qu'il obſede celui-ci, qu'il poſſede celui-là, qu'il préſide à l'Aſſemblée de ces autres: pourquoi cela? C'eſt que dans ces Provinces on jouit de tous les droits de la liberté de penſer, & on n'y trouve pas de loi provinſionnelle pour la condamnation des Sorciers ni des autres qu'on dit avoir commerce avec le Diable.

Il n'en eſt pas de même de l'Angleterre, où cet eſprit malin a eu de tous tems un empire pour-ainſi-dire deſpotique. Il commença dès le tems que nous étions encore dans les épaiſſes ténebres du Paganiſme, & il augmenta depuis avec celles du Papiſme. On ne peut pas dire que la Réformation y ait eu de grands avantages ſur cet ennemi des hommes; car depuis les premiers commencemens de notre Sainte Egliſe, il y a environ 150 ans, on n'a point

(c) *On a rendu depuis peu un jugement à Hertfort en Angleterre ſur un cas de cette nature.*

ceſſé de faire des plaintes & du grand nombre des ſortileges & de la puiſſance que le Diable exerce parmi nous. Témoin (*d*) l'Eveque Jewel qui dans un ſermon qu'il faiſoit en préſence de la Reine Eliſabeth, ſe récria ſur la multitude des Magiciens & des Sorciers qui faiſoient rage dans tout le Royaume; & il donna aſſez à connoître l'appréhenſion où il étoit qu'ils n'exerçaſſent leurs maléfices juſques ſur la perſonne ſacrée de cette grande Princeſſe, en diſant : *Je prie Dieu que leurs pratiques exécrables ne s'étendent pas plus loin que ſur le ſujet.*

Témoin encore le Roi Jacques I. qui, comme (*e*) un Archevêque de *Cantorbery* eut le front de le lui dire à lui-même dans une harangue, ne parloit qu'avec une aſſiſtance particuliere de l'eſprit de Dieu, & n'employoit ſa plume que ſur des ſujets dignes d'un Prince, comme ſont ſa *Paraphraſe ſur l'Apocalipſe*, ſa *Réponſe contre l'Apologie du Tabac*, & ſes *Lettres Galantes au Duc de Buckingham.* Ce Prince dit quelque part (*f*) que *la crainte du Diable & de ſes déteſtables créatures les Enchanteurs*

(*d*) *Annales de Strype.*
(*e*) *Hiſt: d'Angl: vol 2 dans la vie de Jacques I.*
(*f*) *Ses Ouvrages pag.* 91.

& Magiciens, s'étoit de ſon tems tellement répandue dans tout le pays, que cela l'avoit porté à expédier promptement ſon Traité de la Démonologie.

Sous le Regne du Roi Charles I. on ne douta pas que pluſieurs de notre Communion ne fuſſent obſédés ou poſſédés du Diable, puiſqu'en 1640. l'Evêque Juxon, alors grand Thréſorier d'Angleterre, faiſant la viſite de ſon Dioceſe de Londres, mit en queſtion *ſi toutes ſortes de Miniſtres pouvoient, ſans une permiſſion expreſſe, chaſſer le Diable ou les Diables, ſous quelque prétexte que ce fût d'obſeſſion ou de poſſeſſion.*

En un mot, n'a-t-on pas vu exécuter, tous les ans en Angleterre, un grand nombre de Magiciens, depuis l'antiquité la plus éloignée juſqu'au tems de la derniere Révolution, où la liberté de penſer ayant été rendue aux habitans de cette Iſle, la puiſſance du Diable y eſt viſiblement déchue, & l'Angleterre s'en eſt vue affranchie auſſi-bien que la Hollande. Que les Prêtres après cela viennent nous vanter leurs exorciſmes, & qu'ils nous donnent des exemples d'un ſi grand avantage remporté ſur cet ennemi des hommes.

Mais depuis que le Docteur Sacheverel & toute ſa ſequelle ont pris le deſſus, &

qu'on a crié hautement contre le libre uſage de la penſée, le grand Maître des Magiciens eſt rentré dans ſon domaine, & il y a bien des gens qui n'apperçoivent pas un chat qu'ils ne croient que c'eſt le Diable, & dès qu'ils voient quelques vieilles enſemble, ils s'imaginent auſſi-tôt qu'elles marmotent quelque choſe de diabolique. Enfin depuis ce tems-là les Tribunaux ont été ouverts aux accuſations contre pluſieurs de ces miſérables qu'on appelle Sorciers, & on leur a fait leur procès.

En un mot, le parti du Démon me paroît être devenu ſi puiſſant parmi nous, on a ordonné un ſi grand nombre de Miniſtres pour ſon ſervice, on ſe fait un ſi grand ſcrupule d'employer, en penſant librement, les lumieres que Dieu nous a données, cette pratique enfin paroît ſi odieuſe, que je deſeſpere de voir les choſes prendre une autre face, ſans un ſecond avénement de Notre Seigneur. Et nous devons l'attendre bien-tôt, ſi nous en croyons pluſieurs de nos vénérables Théologiens, qui ont quelque connoiſſance des Prophêtes & de leurs révélations.

On dira peut-être que toutes les Hiſtoires qu'on a jamais faites du pouvoir du Diable n'ont eu pour fondement que l'impos-

ture des uns, & la trop grande crédulité des autres; que les exécutions de ces prétendus Sorciers ont été autant de meurtres crians, & qu'ainſi toutes les conquêtes remportées ſur le Démon depuis la Révolution ne ſont que des chimeres dont les partiſans de la liberté de penſer n'ont pas lieu de triompher avec tant de vanité; enfin que tout conſiſte en ce que les peuples étant tant ſoit peu revenus en leur bon ſens, leurs Directeurs ont eu moins de hardieſſe que par le paſſé pour leur en impoſer.

Hé bien ſoit! mais qui eſt-ce qui fera cette objection? Ce ne ſeront pas les ignorans qui compoſent le gros du peuple, car ils croient que toutes les hiſtoires de cette nature ſont véritables: ce ſeront encore moins ceux qui ont tant d'intérêt à appuyer le pouvoir de Satan, & qui ſe ſont ſignalés ou dans les pourſuites qu'on a faites contre tant de miſérables qu'on accuſoit d'être ſes ſuppôts, ou en noirciſſant de l'odieuſe accuſation d'Athéiſme, des perſonnes dont tout le crime étoit de n'être pas de leur ſentiment ſur l'étendue du pouvoir atribué au Démon, ni ſur la rigueur exercée contre ſes prétendus ſuppôts.

Ce ne ſeroit donc l'objection que d'un très-petit nombre de perſonnes à qui je ré-

ponds que quand les partisans de la liberté de penser auroient vaincu Satan lui-même, ils n'auroient pas acquis plus de gloire que celle qu'ils méritent pour avoir arraché des mains des Prêtres le pouvoir d'ôter la vie & la réputation à tant d'innocentes créatures, pouvoir qu'ils n'avoient acquis & qu'ils ne (*) retenoient qu'à la faveur de la persuasion ou l'on étoit qu'il y avoit des Sorciers & des Magiciens: ainsi; d'une maniere ou d'autre, la Société civile retire toujours un grand avantage de l'usage qu'on fait du droit qu'on a de penser en toute liberté.

SECTION II.

IL ne s'agit plus ici du droit que nous avons de faire un libre usage de nos pensées, ce droit a été mis ci-dessus dans

(*) Je demande en grace qu'on n'interprete pas ce que je dis ici, comme si je voulois imputer la croyance des sortileges & des enchantemens au Clergé d'Angleterre en général, ou en particulier à ces personnes vénérables qui ont joué le principal rôle dans le jugement rendu en dernier lieu à Hertfort contre les Sorciers & Magiciens; car je conviens avec Philelcutere (un de ceux qui m'ont critiqué) qu'il est plus rare de voir ceux du Clergé s'entretenir entr'eux de ces sortes de Contes & y ajouter foi, que non pas le commun du Peuple & de la Noblesse. Voy. les *Remarq. sur la Diss. de la Liberté de penser.*

tout ſon jour, mais il faut à préſent examiner l'obligation indiſpenſable où nous ſommes de nous ſervir de cette liberté de penſer à l'égard de certains ſujets; tels que ſont *les Atributs d'un Etre éternel, ou de Dieu*; *La vérité & l'autorité des Livres eſtimés ſacrés*; *Le ſens & l'explication de ces mêmes Livres*; en un mot, *toutes les Queſtions qui concernent la Religion*, à l'examen deſquelles les ennemis de la liberté de penſer prétendent que nous n'avons aucun droit.

I. Quant à moi, j'oſe avancer, & même avec raiſon, que nous ne pouvons abſolument pas nous diſpenſer d'exercer notre eſprit ſur ces importans ſujets. Les ennemis d'une ſi ſainte occupation ſont les premiers à nous convaincre de ſa néceſſité; car c'eſt une conſéquence néceſſaire d'un de leurs principes dans lequel ils avancent *que la damnation ou le ſalut des hommes dépendent abſolument de l'opinion fauſſe ou véritable qu'ils ont ſur ces matieres.* Et ſur cela je raiſonne ainſi, plus il eſt important aux hommes de ſe faire des idées juſtes & véritables de ces grands ſujets, plus ils ont intérêt de les bien examiner, & de les bien approfondir eux-mêmes; je dis eux-mêmes, car c'eſt-là le meilleur, ſinon

ſinon le ſeul expédient dont ils puiſſent ſe ſervir pour ne pas manquer le véritable ſens de la queſtion. En effet, s'ils ne veulent pas faire eux-mêmes cet important examen, il ne leur reſte qu'une ſeule voie, c'eſt de régler leurs idées, à l'égard des points diſcutés, ſur celles de leurs meres, imbues elles-mêmes de celles de leurs grand' meres, dont elles les ont ſucées avec le lait, ou qu'elles ont entendues de leurs prêtres.

Mais en ſe ſervant de cette méthode, il faut reconnoître que s'ils prennent le véritable ſens, ce n'eſt que par un pur hazard, au lieu, qu'ayant recours au libre uſage de leurs penſées & à l'examen, ils n'ont plus rien à craindre de l'incertitude d'un hazard; ils ont la ſatisfaction & même la conſolation d'être aſſurés d'avoir la vérité de leur côté, puiſqu'ils n'adherent à une telle ou une telle opinion qu'aprés y avoir été déterminés par l'évidence des choſes qu'ils ont examinées.

Autrement il faut qu'on ſuppoſe qu'une partie des hommes ſont des animaux tellement dépourvus d'eſprit & de bon ſens, qu'il faille qu'une opinion, quelque déraiſonnable qu'elle ſoit, leur paroiſſe auſſi juſte & auſſi véritable que la plus raiſonnable, parce que la raiſon de quelques autres

hommes a trouvé à propos de l'ordonner ainſi. J'avoue qu'en ce cas il eſt évident qu'il n'y a aucune obligation d'entrer dans l'examen des matieres dont j'ai parlé, mais il s'enſuivroit auſſi néceſſairement qu'on n'auroit aucune obligation de s'intéreſſer à la vérité ou à la fauſſeté de quelque opinion que ce fût : car ſi les hommes ont l'eſprit ſi bouché & ſi groſſier qu'ils ſoient incapables de diſcerner le vrai du faux, & l'évident de ce qui ne l'eſt pas, quel entêtement ont ces hommes idiots de ſe faire des ſyſtêmes? Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils n'en euſſent aucun ? Cependant il n'y a perſonne qui preſſe davantage la néceſſité d'en ſuivre quelques uns, que ceux-là mêmes qui ne veulent pas qu'on ait la liberté de les examiner.

11. Néanmoins, qu'on ôte aux hommes cette liberté de l'examen, c'eſt les exemter de l'obligation d'adhérer à quelque ſyſtême; puiſque le meilleur & le plus ſûr moyen d'en ſuivre un véritable, conſiſtant dans la liberté de le connoître par eux-mêmes, ils ne ſont ſujets à cette obligation qu'autant qu'on leur permet de faire librement cet examen. En effet, un homme qui ſe ſert du pouvoir qu'il a d'y penſer librement, fait tout ce qui eſt en lui pour

connoître la vérité: & de cette maniere il ſatisfait entiérement à la volonté de Dieu, qui ne peut exiger des hommes autre choſe que de faire tous les efforts dont ils ſont capables. Et s'il arrivoit que cet homme ſe trompât en adoptant certaines opinions erronées, il n'en ſeroit cependant pas moins agréable à Dieu que ſi elles étoient véritables. C'eſt ce qui eſt admirablement bien exprimé par Mr. Chillingworth qui étant bon Chrétien & bon Proteſtant, devoit être, par conſéquent, un grand amateur de la liberté de penſer: il dit que, *ſi l'on fait tous ſes efforts pour ſe garantir de l'erreur, & que malgré tous ces ſoins on vienne à y tomber par la foibleſſe de l'entendement humain; il eſt ſi perſuadé de la bonté de Dieu, que quand les erreurs de tous les Proteſtans du monde, (qui auroient pris toutes ſortes de précaution pour n'y pas tomber) ſe trouveroient réunies en lui ſeul, il n'en auroit pas tant de frayeur que du péché qu'il y auroit à en demander pardon; puiſque demander pardon de telles erreurs ſeroit une penſée tacite que Dieu eſt irrité, & une accuſation ſecrete qu'il eſt un tiran d'exiger de la Brique, lorsqu'il ne donne point de Paille pour la brûler, de vouloir recueillir où il n'a point ſemé, & d'être offenſé contre nous pour*

n'avoir pas fait ce qu'il ſait que nous ne pouvons pas faire.

Mais, ſi, d'un côté, c'eſt ſur le libre uſage que les hommes peuvent faire de leurs penſées, qu'eſt fondée l'obligation où ils ſont de n'adopter que de véritables opinions, d'un autre, le crime qu'ils commettent lorsqu'ils en ſuivent de fauſſes, eſt une ſuite de ce qu'ils ne ſe ſervent point de cette liberté. C'eſt pourquoi un homme qui ſeroit par pur hazard & ſans examen dans une opinion bonne en effet, mais de la juſteſſe de laquelle il ne s'eſt pas convaincu par lui-même, un tel homme ne laiſſeroit pas d'être dans un état très dangereux. Que dis-je ? ſon état ſeroit d'autant plus dangereux que ſa croyance n'auroit point d'autre fondement que celle du Papiſte & du Payen le plus ſtupide. En effet, un homme qui néglige d'examiner ſérieuſement un ſyſtême qu'il veut embraſſer, & qui l'adopte ſeulement ſur la foi d'autrui, donne bien à connoître qu'il auroit été ſans peine ou Papiſte ou Payen s'il avoit eu leurs Prêtres pour guides, ou ſi ſa grand' mere ayant été de leur Religion, lui en eût enſeigné le Catéchiſme.

III. Cette effroyable négligence, que la plûpart des hommes ont de ne pas exa-

miner les ſentimens qu'ils embraſſent, les expoſe à tomber dans un autre malheur qui eſt la *Superſtition*; & ſoit que ce mal ſoit une ſuite de leur éducation, ſoit qu'il naiſſe de la foibleſſe de leur eſprit, on peut dire qu'il eſt univerſel & qu'il embraſſe preſque tout le genre humain.

Un illuſtre Payen, c'eſt l'Orateur Romain, la depeint comme le mal le plus terrible, (*a*) quand il dit, *lors qu'on s'eſt une fois laiſſé aller à la ſuperſtition, elle vous pourſuit, elle vous talonne ſans ceſſe partout. Et ſi vous paſſez devant un Devin, ſi vous croyez entendre un préſage, ſi vous immolez une victime, ſi vous voyez le vol d'un oiſeau, ſi vous rencontrez un Chaldéen ou un Haruſpice, s'il éclaire, s'il tonne, ſi le feu du Ciel tombe, s'il natt quelque eſpece de prodige; enfin ſi d'une infinité de choſes poſſibles,*

(*a*) Superſtitio enim inſtat & urget, & quocunque te veteris, perſequitur: ſive tu Vatem, ſive tu Omen audieris; ſive immolaris, ſive Avem aſpexeris; ſive Chaldæum, ſive Haruſpicem videris; ſi fulſerit, ſi tonuerit, ſi tactum aliquid de Cœlo erit, ſi Oſtenti ſimile natum factumve quidpiam; quorum neceſſe eſt plerumque aliquid eveniat: ut nunquam quietâ mente liceat conſiſtere. Perfugium videtur omnium laborum & ſollicitudinum eſſe ſomnus; at ex ipſo plurimæ naſcuntur curæ metuſque. *Cicer. de Divin.* ſub finem Lib. II.

il en arrive quelqu'une, la ſuperſtition eſt incontinent à vos trouſſes & ne vous laiſſe jamais dans une aſſiette tranquille. Le ſommeil même qui devroit être l'aſile & le refuge de tous les hommes dans toutes leurs peines & dans tous leurs ſoins, eſt pour le ſuperſtitieux un nouveau champ d'inquiétudes & de frayeurs.

Horace met cette foibleſſe de l'eſprit humain au rang des plus grands vices, & comme, d'un côté, il fait conſiſter la félicité de l'homme dans l'attachement à la vertu & l'indépendance de la ſuperſtition, d'un autre, il regarde comme la plus grande des miſeres de la vie d'être vicieux ou ſuperſtitieux. *Vous n'êtes donc point avare*, dit-il (*b*), *j'en ſuis bien aiſe. Et les autres paſſions que ſont elles devenues ? Ambition, colere, crainte de la mort, ſonges, terreurs paniques, monſtres ; ſorcieres, eſprits-folets, magie ; tout cela ne vous trouble t-il point* * ?

Telle étoit la ſuperſtition chez les Anciens. Mais depuis que, contre les regles de la charité, & contre toutes les lu-

(*b*) Non es avarus: abi; quid; cætera jam ſimul iſto
Cum vitio fugere? Caret tibi pectus inani
Ambitione? Caret mortis formidine & irâ?
Somnia, terrores magicos, miracula, ſagas?
Nocturnos lemures, portentaque Theſſala rides?
Epiſt: II. Lib. II.

(*) *Ce ſont les termes de la Traduction du Jéſuite Tarteron.*

mieres de la Raiſon & de la Révélation, on a commencé à menacer de la damnation éternelle pour des riens, comme parce qu'on ne pratique pas certaines cérémonies, ou parce qu'on n'ajoute point foi à certaines queſtions ſpéculatives, la ſuperſtition a étendu ſes bornes d'une maniere ſurprenante, & les hommes ont aujourd'hui l'eſprit bourelé de frayeurs bien plus grandes & d'inquiétudes bien plus violentes que celles qui les agitoient lorsqu'ils avoient moins à craindre.

Quels trophées ne mérite pas à cet égard la liberté de penſer qui peut ſeule réparer un mal ſi général. Oui, c'eſt à la faveur de cette liberté que nous pouvons pénétrer juſqu'à la véritable cauſe des choſes, & par conſéquent découvrir le peu de fondement de toutes ces appréhenſions que la ſuperſtition nous ſuggere. Une penſée de Virgile ne ſera pas ici hors d'œuvre, (e) *Heureux*, dit ce célebre Poëte, *celui qui a pu pénétrer juſqu'à la connoiſſance des cauſes de toutes choſes, ſe mettre au deſſus de toutes ſortes de craintes, & mépriſer le Deſ-*

(e) Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile Fatum.
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari.

tin inexorable & tout ce qu'on dit pour rendre effroyable la penſée de la mort.

Mais y a-t-il un moyen pour obtenir un ſi précieux bonheur? il n'en faut pas douter; & l'on n'a qu'à donner à ſes penſées toute la liberté dont elles ont beſoin pour connoître évidemment qu'il y a un Etre parfaitement bon & tout-puiſſant, qui a fait le monde & qui le gouverne par une juſte & ſage providence; & de ce principe, qui nous découvre les cauſes de toutes choſes, nous apprendrons que cet Etre infiniment juſte ne peut obliger les hommes, dans quelque pays & de quelque condition qu'ils ſoient, qu'à la connoiſſance des choſes de l'évidence deſquelles ils peuvent ſe convaincre par la raiſon dont il les a doués; nous apprendrons qu'un homme qui a de la raiſon & de la probité ne peut avoir de juſtes craintes de cet Etre ſi juſte, qu'au contraire il doit concevoir de la joie de ſavoir qu'il exiſte, & il eſt plus aiſé de ſuppoſer qu'il a peur qu'un tel Etre n'exiſte point, que de croire qu'il en puiſſe être effrayé; nous apprendons que la puiſſance auſſi bien que le bonheur de cet Etre ſouverain n'étant ſujets ni au plus ni au moins, & lui-même n'ayant beſoin d'au-

cu-

cune choſe, ne peut exiger rien des hommes que pour leur propre bien; & qu'ainſi chanter, danſer, changer d'habits, obſerver certains jours, manger, boire, maſſacrer des bêtes, (toutes choſes en quoi conſiſtoit le culte du Paganiſme) à quoi on peut ajouter le dogme de la *Tranſubſtantiation* ou *Conſubſtantiation* & les autres doctrines que l'Egliſe Anglicane rejette, toutes ces choſes, dis-je, qui ne ſont d'aucune utilité pour les hommes, ne ſont auſſi d'aucun prix devant Dieu, pourvu même qu'il ne les regarde pas comme criminelles; en un mot, qu'elles ne peuvent lui rendre les hommes plus agréables. Avec une ſi douce conſolation, un homme ne peut-il pas poſſéder ſon ame en paix, dans l'eſpérance d'avoir part à tout ce que Dieu peut communiquer de bon & de délicieux; & ſans la crainte de reſſentir les effets terribles de ſa colere dans les ſupplices d'une gêne éternelle. De cette maniere le pire qui lui en peut arriver, c'eſt de s'être agréablement trompé.

Mais il n'en eſt pas de même des ſuperſtitieux: incapables qu'ils ſont de croire que Dieu eſt parfaitement bon & parfaitement juſte, ils ne le font jamais parler

au genre-humain que couvert d'un nuage épais, d'où il exige des hommes, à ce qu'ils disent, de croire & de faire, sous peine d'une future misere éternelle, les choses qu'il leur prescrit, sans qu'il leur soit possible de connoître avec évidence si cette obligation de croire ou de pratiquer ces choses, leur est effectivement imposée par cet Etre souverain, puisqu'il ne leur est pas permis d'y penser. C'est ainsi que ces sortes de gens font passer pour partial *celui qui regarde également toutes les Nations de la Terre*, en lui atribuant de favoriser particuliérement certains peuples & certaines nations, malgré leur indignité, & le représentant comme impitoyable envers d'autres, qu'il prive de ses faveurs, sans avoir le moindre égard pour leurs mérites. Des gens qui répandent une telle doctrine doivent-ils porter le nom de serviteurs de Dieu ou plutôt du Démon? Ainsi il ne faut pas s'étonner si ces sortes de gens craignent tellement sa colere qu'ils sont souvent tentés de souhaiter, avec les impies, qu'il n'y eût point de Dieu; pensée si dénaturée & si absurde, comme le dit fort bien le Dr. Clark dans ses sermons, que les Athées, qui ne le font qu'en spéculation, en auroient hor-

reur. Ajoutons encore que les gens de ce caractere n'ont jamais l'eſprit en repos, ils ſont toujours occupés à (*) chercher la Vérité, ſans pouvoir la découvrir ; ils croient la trouver dans les coins les plus cachés de la terre, & pour ainſi dire dans les ſables brûlans de l'Afrique, où Caton dédaignoit de la chercher ; & négligeant la voix de Dieu qui s'en explique ſi clairement à tout le monde, ils préferent ce qu'ils ſuppoſent qu'il a révélé à un certain petit nombre de perſonnes.

C'eſt ſur ce faux principe qu'ils croient & qu'ils pratiquent des choſes dans leſquelles il leur eſt impoſſible de trouver la moindre ſatisfaction. Car ſuppoſons que des gens de ce caractere embraſſaſſent une Religion dont le culte extérieur conſiſtât, par exemple, dans la danſe & la muſique ou d'autres cérémonies de ce genre, ou bien en des ſpéculations obſcures & inutiles ; comment pouroient-ils s'aſſurer qu'ils croient & font ce à quoi ils ſont obligés ? De quelle méthode ſe ſerviroient-ils pour examiner s'ils ne ſeroient peut-être pas obligés à la pratique de quel-

(*) Mr. Selden dit *que les hommes cherchent la Religion comme ce boucher qui cherchoit ſon couteau qu'il tenoit entre ſes dents.* Dans ſes Entretiens.

ques autres cérémonies, ou à embraſſer quelques autres opinions ? Ils reſteroient dans une affreuſe incertitude d'où il ne pourroit naître que des ſcrupules, des doutes, & des craintes ſans nombre. On peut naturellement conclure de tout cela, que, ſi l'on veut ſe mettre l'eſprit dans une heureuſe tranquillité, il faut en arracher juſqu'à la plus petite ſemence de ſuperſtition qui ne peut produire qu'agitation & que trouble ; & que pour y réuſſir on doit ſe ſervir de tout le droit qu'on a de penſer librement pour examiner les matieres de Religion.

IV. De la ſuperſtition je paſſe aux révélations qu'une infinité de particuliers ont prétendu dans tous les ſiecles avoir reçues du Ciel. Ces ſortes de révélations ont été, dit-on, confirmées par des miracles ; &, ce qui eſt conſtant, elles ont donné de nouvelles idées de la Divinité ; elles ont été ſuivies de nouveaux dogmes ; on en a extrait pluſieurs nouveaux commandemens ; enfin elles ont changé toute la face du culte. Toutes ces ſuites, tous ces effets rendent la liberté de les examiner ſérieuſement, d'une néceſſité indiſpenſable : autrement comment eſt-il poſſible de diſtinguer le véritable meſſager du Ciel

d'avec l'impoſteur? Ne les confondra-t on pas enſemble, & ne les écoutera-t-on pas ſur le même pié, s'il n'eſt pas libre d'examiner quelle évidence acompagne l'un ou l'autre? Il faut même pouſſer la choſe plus loin, comme a fait un docte (*a*) Théologien de notre Communion qui ne borne pas la liberté de penſer à cela ſeulement: mais qui déclare même que *Nous devons avoir toujours du ſoupçon de ceux qui ſe piquent de quelque choſe d'extraordinaire. Car lorſque quelqu'un prétend opérer des miracles, qu'il parle de révélations immédiates; de vérités inſpirées, & de quelque choſe qui paſſe l'ordinaire; la pompe de ces paroles ne doit pas nous éblouir & nous empêcher de conſidérer ce qu'il peut y avoir de caché; & nous ne devons pas craindre d'approfondir & d'examiner les choſes qu'on revêt de caracteres ſi pompeux, puiſque c'eſt ſous le couvert de ces beaux noms, que la ſuperſtition, l'idolatrie, les enthouſiaſmes, & les impoſtures ont acquis de la vogue dans le monde: & il eſt ſurprenant que nous nous laiſſions le plus perſuader par les mêmes raiſons qui devroient le moins nous convaincre.* Cela ne s'appelle-t-il pas nous rendre maîtres abſolus de nos penſées, & nous donner toute autorité de nous en ſervir?

(*a*) Mr. Claget *dans ſon exhortation à juger ingénument des Opinions.*

V. N'eſt-ce pas auſſi le but de cette Société, qui fleurit à la faveur des largeſſes royales de Sa Majeſté à préſent régnante, & qui eſt ſoutenue par les contributions de tant d'Eccléſiaſtiques & de pieuſes Dames; de cette Société, dis-je, qui n'eſt établie que pour travailler à la propagation de l'Evangile dans les pays infideles, & qui n'a en effet d'autres vues que d'étendre de plus en plus la liberté de penſer ſur les matieres de la Religion, puiſque cette entrepriſe ſuppoſe qu'il eſt de l'obligation de tout le monde d'y penſer avec liberté. En effet comment cette Société de la Propagation peut-elle eſpérer de réuſſir ſur l'eſprit des nations infideles, ſans leur faire d'abord entendre qu'il eſt de leur devoir de penſer avec liberté, d'un côté aux ſentimens que leurs Ancêtres leur ont inſpirés de Dieu & de la Religion, & qui ſont établis par les loix de leur pays; & de l'autre aux nouvelles opinions que les Miſſionaires de l'Egliſe Anglicane leur ont apportées ſur ce même ſujet? Car y a-t-il apparence que nos Miſſionaires vouluſſent débuter par leur déclarer qu'ils ne doivent pas penſer librement ni aux points de leur Religion ni à ceux de la nôtre; ou, qu'après avoir embraſſé nos ſentimens par le moyen de ce

libre uſage de leurs penſées, ils ſeront obligés dans la ſuite de renoncer à cette liberté ? Ce procédé ne répondroit guere au moyen de leur converſion, la raiſon & l'évidence ayant été les ſeules armes dont on s'eſt ſervi pour les convertir. Au contraire, c'eſt ſur ce devoir de penſer librement qu'un Miſſionaire doit d'abord inſiſter pour s'en faire écouter.

J'ajouterai même que, ſi le Roi de Siam ou quelque autre Prince infidele, imitant les efforts que nous faiſons pour le convertir lui & ſon royaume, demandoit à ſon tour de nous envoyer quelqu'un de ſes Talapoins pour nous convertir à la Religion de ſon pays, je ne doute pas que notre Société pour la Propagation de l'Evangile, avec tous ceux qui en ſont les bienfaiteurs & les plus grands amis, ne duſſent écouter la demande de ce Roi, comme très raiſonnable, & même comme très-conforme à leur propre deſſein ; & ils ne pourroient pas nier au Roi de Siam, que les membres de l'Egliſe d'Angleterre ne fuſſent auſſi obligés d'exercer librement leurs penſées ſur ce que les Miſſionaires Talapoins leur propoſeroient, que ceux de l'Egliſe de Siam le ſeroient de faire la même choſe ſur ce qui leur ſeroit repréſenté par

nos Apôtres. Ainſi il n'y a point de doute que ceux qui deſireroient ſincérement la converſion des Siamois, ne donnaſſent ici à leurs Miſſionaires les mêmes avantages & les mêmes facilités que nous ſouhaiterions pour les nôtres à Siam. L'inſtitution de cette Société ſuppoſe donc que la liberté de penſer en matiere de Religion eſt d'une obligation indiſpenſable à tous les hommes : pour cette raiſon je ne ſaurois trop en approuver le deſſein.

Plût à Dieu qu'on n'employât à cette entrepriſe que les perſonnes qui y ſont propres ; qu'on fit tous les ans un détachement de nos plus zelés Eccléſiaſtiques, tels que nos Sacheverels, nos Atterburys, nos Smalridges, nos Stubs, nos Higgins, nos Milburns & nos Swifts, pour aller en qualité de Miſſionaires dans les pays étrangers, y travailler à la propagation de l'Evangile ! L'emploi ne pourroit être que très-agréable à des gens d'une ſi grande piété ; puiſque la prédication de l'Evangile chez les nations infideles eſt recommandée par Jeſus Chriſt : car c'eſt très improprement qu'on appelle prédication de l'Evangile, haranguer les Chrétiens ſur un Texte. Et d'un autre côté, ces grands hommes étant partis, nous pourrions eſpérer de paſſer

ſer des jours heureux, de voir la doctrine & la diſcipline de l'Egliſe Anglicane triompher par tout le monde, & l'eſprit de faction éteint parmi nous; pendant que par la bravoure de ceux qui rendent nos armes victorieuſes, nous parviendrons à pouvoir jouir d'un tranquille repos pendant la nuit & voyager ſans danger pendant le jour. Il ne faut pas même douter qu'il ne fût auſſi très-avantageux au royaume de Siam qu'on envoyât de même quelqu'eſſain des plus célebres Talapoins en miſſion hors du pays.

VI. Comme les hommes ne peuvent raiſonnablement changer de ſentimens, quitter leurs anciennes opinions & en épouſer de nouvelles, ni avoir aucune croyance, qu'à la faveur de la liberté de penſer; l'Evangile confirme, en pluſieurs endroits, l'obligation de penſer librement en matiere de religion, conformément à la raiſon, & au deſſein que Jeſus Chriſt avoit d'établir la ſienne par tout l'univers.

Notre Seigneur n'a eu d'autre deſſein dans la prédication de ſon Evangile, que de rendre les hommes maîtres de leurs penſées; afin qu'ils puſſent, en penſant, ſe deſabuſer eux-mêmes des ſentimens qui ſe trouvoient par tout établis, touchant la

Divinité & la Religion, & enſuite croire à un Dieu inconnu & embraſſer une Religion nouvelle, après avoir été convaincus par l'évidence des raiſons dont ſe ſerviroient ſes Apôtres ou ſes Envoyés.

C'eſt pourquoi ils ne demandoient pas qu'on les crût en aucune choſe ſur leur propre autorité, qu'ils n'euſſent auparavant donné des preuves évidentes de leur miſſion. St. Paul même, dans ſes Epitres qu'il n'écrivoit qu'à des Chrétiens, produit pluſieurs preuves pour les confirmer dans la véritable Foi, par rapport à tous les points de la Religion Chrétienne, les rendant juges de ce qu'il leur prêchoit, eux & tous ceux qui devoient le lire dans la ſuite: car quiconque entreprend de perſuader par voie de raiſonnement, laiſſe à part toute autorité & ne s'efforce de gagner notre approbation que par l'évidence de ſes preuves.

C'étoit dans cette vue que le même Apôtre alloit ſouvent dans les Synagogues des Juifs, pour y diſputer avec eux; & qu'il s'arrêtoit dans les (a) *Places de Marché*, comme il fit à Athenes, où il diſputoit avec les plus dévots qu'il y rencontroit. Par

(a) *Actes, Chap. XVII. Verſ.* 2. 3. 17.

une ſi ſage conduite, non ſeulement il donnoit occaſion aux Juifs & aux Payens d'exercer librement leurs penſées ſur les matieres de Religion, mais même il laiſſoit, par une telle conduite, un exemple aux Chrétiens de faire la même choſe: exemple qui ſans doute ne doit guere être du goût de ceux qui ne ſont pas aujourd'hui dans les mêmes diſpoſitions que ce grand Apôtre. En effet, s'il prenoit envie au Quakre Guillaume Penn, ou à quelque autre perſonne de piété, qui ſuivroit des dogmes différens de ceux de l'Egliſe Anglicane, d'aller à la Cathédrale de St. Paul, pendant le ſervice divin, pour entrer en controverſe avec le Corps des Echevins, le prédicateur & les chantres, ou de s'arrêter dans quelque marché de Londres pour y diſputer avec quelques dévots bouchers, ou avec quelques pieuſes herbieres; ou même ſi Mr. Whiſton demandoit à la chambre baſſe de la convocation du Clergé, la permiſſion d'entrer en diſpute; il eſt certain que, ſuivant nos fauſſes notions, l'un ſeroit traité de fou & de fanatique, & l'autre de perturbateur des procédures du ſaint Sinode, dont les membres s'attribuent le droit de décider ſans s'amuſer à diſputer avec les perſonnes dont ils condamnent les opinions.

Cependant notre Sauveur eſt le premier à nous commander de (*a*) nous enquérir diligemment des Ecritures, c'eſt-à-dire d'en chercher le véritable ſens; & de peur que nous ne réglions notre jugement ſur celui de nos peres & meres, des chefs & des prédicateurs de l'Egliſe. (*b*) Examinez dit-il, ce que vous entendez, ceux que vous écoutez, & (*d*) gardez-vous de leurs doctrines. Il dit encore: (*e*) Que ne jugez-vous par vous-même ce qui eſt juſte. Il défend même à ſes Diſciples de prendre le nom de (*g*) *Rabbi*, ou *Maître*. C'eſt à dire, ſelon l'interprétation que nous en donne le Docteur (*h*) Whitby dans ſes ſavans commentaires, que ni les anciens Peres, ni l'Egliſe, ni les Conciles, ni aucun homme ne peuvent être appellés nos Conducteurs ou nos Maîtres ſur la terre. En effet, ſi l'on conſidere que tous les Prêtres de la terre étoient ennemis de Jeſus-Chriſt & de ſon Evangile, & que ce Divin Sauveur n'a accordé qu'aux ſeuls Apôtres le privilege d'Infaillibilité, (car

(*a*) *Jean, Chap. V. Verſ.* 39.
(*b*) *Marc, IV.* 24 (*c*) *Luc. VIII.* 18.
(*d*) *Math. XVI.* 12. (*e*) *Luc. XII.* 57.
(*g*) *Math. XXIII.* 7. 8. 10.
(*h*) *Comment. ſur le Nouv. Teſtament Vol.* I *pag.* 189.

il prévoyoit bien que les Prêtres ſeroient toujours les mêmes) on ne peut pas ſe perſuader qu'il ait été poſſible que Jeſus-Chriſt ait fait aucune exception particuliere en faveur d'aucune ſorte d'Eccléſiaſtiques, au préjudice des regles générales de la liberté de penſer, ſur laquelle l'Évangile devoit être appuyé, comme ſur une ferme baſe, & dont il a établi lui-même les principes d'une maniere ſi claire & ſi particuliere.

VII. La conduite même de ces Prêtres qui prétendent ſervir de guides aux autres dans les matieres de Religion, ne fait-elle pas beaucoup pour nous; & ce qu'ils ont avancé de la Nature de Dieu, & de ſes Attributs, de l'autorité des Ecritures & du ſens qu'elles renferment, n'eſt-il pas une preuve ſuffiſante que la liberté de penſer ſur les matieres de Religion eſt d'une obligation indiſpenſable. C'eſt ce que j'eſpere faire voir par un détail de leurs différens ſentimens ſur tous ces points.

1. Tout le monde ſait que les opinions qui ont partagé les Prêtres dans tout l'univers ſur quelques-uns des points que je viens de toucher, ont été juſques à l'infini; que la diverſité de leurs ſentimens eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible de les

énumérer, je n'en excepte pas même cette ſorte de Prêtres qui nous regardent de plus près, & qui différent peut-être encore plus les uns des autres ſur ces mêmes ſujets. Je me contenterai donc de choiſir dans le nombre infini de leurs opinions, celles qui ſeront les plus propres à convaincre ceux de mon pays, en les réduiſant ſous chacun des chefs particuliers que j'ai annoncés.

I. Commençons par la Nature de Dieu; Que n'en ont pas penſé les Prêtres anciens & modernes du Paganiſme? Quelle liberté ne ſe ſont-ils pas donnée ſur ce ſujet? On peut dire qu'ils ont eu autant de différentes idées de l'Eſſence Divine que le ſavoir, l'intérêt, ou la folie ont pu leur en ſuggérer. Les Prêtres Chrétiens ont pris la même liberté; la diviſion, qui a toujours régné & qui regne encore parmi eux au ſujet de la Divinité, en fait foi.

La plûpart des anciens Peres de l'Egliſe Chrétienne, qui étoient preſque tous Prêtres, ont conçu qu'en un ſens Dieu étoit (a) matériel, & pluſieurs Prêtres d'Egypte, qui étoient de la même Egliſe, avoient l'eſprit tellement groſſier, que de ſe le repréſenter ſous une forme humaine, ce qui leur a fait donner le nom d'Anthropomor-

(a) *Contra Praxeam, cap.* 7.

phites ; les modernes ſoutiennent au contraire qu'il eſt immatériel ; mais en combien de ſortes d'opinions ne ſont-ils pas diviſés ſur la maniere de cette immatérialité ? Quelques-uns la prennent pour une (*) ſubſtance étendue ſans ſolidité & les (†) autres la croient une ſubſtance non-ſeulement ſans ſolidité, mais encore ſans étendue. Et ſi l'on fait atention à la malice avec laquelle les Prêtres ont écrit & parlé les uns contre les autres, on ſe laiſſera aiſément perſuader que l'opinion de pluſieurs a été que le monde matériel eſt cet Etre Eternel, qu'on appelle Dieu ; ce qui eſt un Athéiſme réel. Mr. G. Garrol (*) prouve en pluſieurs endroits de ſes Livres que le Docteur Clark & Mr. Bold ſont des Athées dans ce ſens.

Mr. Turner (†) accuſe auſſi comme tel le Docteur Cudworth à cauſe de ſon *Syſtême du monde intellectuel.* Je paſſe ſous ſilence un grand nombre d'autres Prêtres qu'on peut raiſonnablement juger coupables d'Athéiſme, ſelon la penſée d'un grand

(*) Le Dr. More, Glanvil, Turner, & le Dr. Clarck.
(†) La plûpart des autres Prêtres.
(*) *Dans ſes Remarques ſur les* Sermons *du* Dr. Clarck, *& ſa* Diſſertation *contre* Mr. Locke.
(†) *Dans ſon* Diſcours du Meſſie *pag.* 17. 18.

(*) Prélat qui dit que ce fut un effet particulier de la Providence de Dieu qu'une ſi grande partie du Clergé prêta au Gouvernement le Serment de fidélité, ſous le regne du Roi Guillaume & de la Reine Marie, de peur que l'Egliſe ne tombât en ruine; & qu'il arriva par un autre effet de la même Providence, que pluſieurs du Clergé refuſerent de le faire, de peur que le peuple penſant que la Religion n'étoit qu'une choſe imaginaire ne penchât auſſi du côté de l'Athéiſme. Terribles reproches que les Eccléſiaſtiques ſe ſont attirés par la diverſité de leurs ſentimens ſur l'Eſſence Divine; mais qui eſt infiniment plus grande ſur ſes Attributs.

Ce ſont les différentes notions des Attributs de Dieu qui diviſent les Arminiens & les Calviniſtes, & il n'y a point d'Egliſes Chrétiennes ſur la terre où on ne trouve cette diverſité d'opinions à cet égard. Qu'entend-on, dans l'Egliſe Romaine, ſous les noms de Janſéniſtes & de Jéſuites, de Thomiſtes & de Moliniſtes, ſinon différens partis qui ſont en diſpute ſur ce même ſujet? N'eſt-ce pas encore ce qui a donné ma-

(*) *L'Evêq. Sanderſon, dans ſes Notes ſur la* Lettre Paſtorale.

matiere à tous les débats qui ſe ſont élevés entre les Docteurs de notre Egliſe depuis près d'un ſiecle, & à celui qui ſubſiſte encore aujourd'hui entre le Docteur Whitby & ſes adverſaires, de ſorte qu'on peut aſſurer avec vérité, qu'il y a dans chaque Egliſe autant de ſentimens touchant les Attributs de Dieu, qu'il y a de Prêtres qui en traitent, puiſqu'il n'y a pas un Docteur qui convienne avec un autre ſur toutes les perfections divines en général, & qui n'en differe encore ſur quelques-unes en particulier. Nous pouvons dire d'eux ce que Ciceron diſoit de quelques anciens Philoſophes ſur un ſujet ſemblable, (*c*) que tous ceux, qui ſoutenoient l'exiſtence des Dieux, tenoient un ſi grand nombre d'opinions, & ſi différentes les unes des autres, qu'il ſeroit fort difficile d'en faire l'énumération; qu'il n'y avoit peut-être pas une de toutes ces opinions qui fût vraie, & que pour certain il ne pouvoit y en avoir qu'une qui le fût. Auſſi pour ne me pas trop étendre je ne citerai qu'un exemple des plus remarquables des contestations théologiques.

L'opinion que la plûpart d'eux ſuivent,

(*c*) *Cicero de nat. Deor. lib. I.*

ſelon laquelle ils enſeignent 1. que lorsque les Ecritures attribuent à Dieu des pieds, des mains, une face & des yeux, nous ne devons pas concevoir qu'il ſoit véritablement compoſé de ces parties; mais ſeulement qu'il peut exécuter par ſa toute-puiſſance, ce que nous ne pouvons pas faire ſans le ſecours de ces organes; 2. Que les paſſions que l'on repréſente en Dieu, ne ſont que des figures qui nous ſignifient les différentes diſpoſitions où il ſe trouve à notre égard & qui répondent aux mouvemens que nous reſſentons en nous-mêmes. Ainſi, nous eſt-il repréſenté en colere? ce n'eſt que pour nous apprendre qu'il punira auſſi certainement les méchans, que s'il étoit tranſporté par quelque mouvement colérique. Nous eſt-il parlé de ſon grand amour? c'eſt pour nous faire entendre qu'il récompenſera auſſi infailliblement les bons, que s'il étoit ſujet à cette paſſion. Nous aſſure-t-il qu'il ſe repentira du mal qu'il avoit réſolu de nous faire, quand nous nous repentirons des péchés que nous avons commis? il nous inſinue par-là que nous en recevrons le même bien que s'il étoit lui-même capable de changement & de repentir. De ſorte, diſent-ils, que ces Attributs que l'Ecriture donne à Dieu,

doivent être pris dans un ſens figuratif & non pas littéral. Mais il n'en eſt pas de même, ajoutent-ils, de l'entendement, de la ſageſſe, de la volonté, de la bonté, de la ſainteté, de la juſtice & de la vérité qui ſont atribuées à Dieu; il faut prendre ces paroles à la rigueur ſelon le ſens qui leur eſt propre & naturel. C'eſt là le ſyſtême que le Docteur Tillotſon, dernier Archevêque de Cantorbery ſuit dans tous ſes ouvrages: voici ſes preuves: (*) Aucun homme ne peut prétendre de pouvoir ignorer ce que juſtice, bonté, & vérité ſont en Dieu, ſans être atteint d'une eſpece de folie. En effet, ſi nous ignorons cela, il nous eſt indifférent que Dieu ſoit bon ou qu'il ne le ſoit pas; & en même tems il nous eſt impoſſible de l'imiter dans cet Attribut; car une perſonne qui veut imiter quelque choſe, fait ſes efforts pour ſe conformer en quelque maniere à ce qu'il connoît dans le modele qu'il ſe propoſe, & il doit néceſſairement avoir quelque idée de ce à quoi il deſire de ſe rendre ſemblable. Si donc nous n'avons aucune notion certaine & aſſurée de la bonté, de la juſtice, & de la vérité de Dieu, nous n'au-

(*) *Sermons, tom. 6. pag. 15 & 16. en Anglois.*

rons aucune connoiſſance de ſon Etre; & la Religion qui conſiſte à l'imiter, ſera entiérement anéantie.

Mais voyons ce qu'oppoſe à ce Prélat, ſi libre à dire ſa penſée ſur ce point de Religion, le Docteur King à-préſent Archevêque de Dublin. Il dit avec la même liberté, (†) que la plus vive peinture que nous puiſſions nous faire de Dieu eſt infiniment éloignée de ce qu'il eſt véritablement; que la ſageſſe, l'entendement, la miſéricorde, la préſcience, la prédeſtination, & la volonté, ſous leſquelles les perfections de Dieu nous ſont repréſentées, ne doivent pas être proprement entendues ſelon le ſens de ces paroles; de plus, que la juſtice & la vertu, avec les autres Attributs que nous nous repréſentons en Dieu, ne ſont pas la même choſe que cette juſtice & cette vertu, &c. que nous attribuons à l'homme; mais qu'elles ſont d'une nature ſi différente & tellement au deſſus de tout ce que nous pouvons nous imaginer, qu'il n'y a pas plus de reſſemblance entre ces perfections divines & celles qui ſont propres aux hommes, qu'il ne s'en trouve entre nos mains & la puiſſance de Dieu.

C'eſt-à-dire que, ſelon le ſentiment de

(†) *Sermon ſur la Prédeſt. Div. pag.* 16. *en Anglois.*

ce Prélat, tous ces Attributs Divins doivent être expliqués de la même maniere que ceux qui nous repréſentent Dieu comme ayant des parties corporelles, ou étant ſujet à des paſſions animales. Or d'un côté, ſuivant la penſée du Docteur Tillotſon, Dieu devra être défini un Etre ſans parties auſſi bien que ſans paſſions; mais ſaint, juſte, bon, &c. & de l'autre côté, ſuivant celle du Dr. King, ce ſera un Etre non ſeulement ſans parties & ſans paſſion, mais encore ſans entendement & ſans ſageſſe; ſans volonté & ſans miſéricorde; ſans ſainteté, ſans bonté, & même ſans vérité. Quelle confuſion! quelle diverſité de ſentimens ſur les Attributs auſſi bien que ſur la Nature de Dieu!

II. Les diviſions qui regnent parmi les Prêtres de toutes les Religions, au ſujet des Ecritures & de leur autorité, ne ſont ni en plus petit nombre, ni moins conſidérables; car, ſans m'arrêter à ce qui ſe paſſe parmi les (*a*) Bramins qui tiennent pour ſacré le livre qu'ils appellent Shater; parmi les Perſes qui ont leur *Zundevaſtaw*; parmi les *Bonzes* de la *Chine* qui reglent leur Foi ſur les livres écrits par les diſciples de (*b*) Fohé qu'ils appellent *le Dieu*

(*a*) Prêtres des Indes.
(*b*) Voyages de Navarette.

& le (c) Sauveur du monde où il vint pour enſeigner le chemin du ſalut & ſatisfaire pour les péchés des hommes; parmi les Talapoins de Siam, qui reconnoiſſent pour leur Ecriture le livre d'un certain (*d*) Sommonokhodon, que les Siamois diſent être né d'une Vierge & être le Dieu qui avoit été attendu de l'Univers; enfin parmi les Dervis qui ſuivent leur Alcoran; ſans m'arrêter, dis-je, ni à ces Ecrits ni à ce qui ſe paſſe à leur ſujet parmi tous ces différens Prêtres qui les ont mis en vogue chez ces nations dont la Religion n'a rien de commun avec la nôtre, venons aux Livres qui nous touchent de plus près. Les cinq Livres de Moïſe ſont, à la vérité, reçus comme ſacrés par les Rabbins Samaritains, mais la copie qu'ils en ont eſt fort différente de la nôtre. Et ils ont leur Chronique, ou hiſtoire particuliere, qu'ils ont écrite eux-mêmes de ce qui s'eſt paſſé depuis Moïſe, & qui ne convient nullement avec ce qui eſt contenu dans les Livres Hiſtoriques du Vieux-Teſtament; cette Chroni-

(*c*) *Salvator Humani Generis*, dit Confucius Phil. Sin. dans la Préf. de ſes Diſſ. & le P. le Comte dit, le Dieu Fohé a été le Sauveur du Monde; il eſt né pour enſeigner la voie du ſalut & pour expier tous les péchés. Vol. 2. Pag. 132.

(*d*) *Tachard Voyage de Siam.*

que des Samaritains qui n'a jamais été imprimée, ſe trouve en (e) manuſcrit dans la bibliotheque de Leyde. Tous les Rabbins des Juifs admettent en général les vingt-quatre livres du Vieux-Teſtament, les Prêtres de l'Egliſe Romaine, de l'Anglicane & des autres Egliſes Proteſtantes les reçoivent auſſi, & outre cela ceux du Nouveau Teſtament. Mais Rome ne reconnoit-elle pas avec cela pour canoniques divers autres livres que les Proteſtans rejettent comme apocriphes, & que l'Egliſe Anglicane, en ſe diſtinguant des autres Egliſes Proteſtantes, fait paſſer pour demi-canoniques; & pour cette raiſon elle fait dans ſes temples la lecture de quelques endroits de ces écrits demi-inſpirés à la place de pluſieurs chapitres qu'on obmet des autres livres entiérement canoniques?

Voilà déja une différence dans le nombre de ces Livres ſacrés; mais combien ne trouve-t-on point d'opinions contraires ſur leur autorité, les uns liſant ſelon un tel manuſcrit, & les autres ſelon un autre. De toutes les diſputes qui ſubſiſtent ſur ce ſujet, il n'y en a point de plus conſidérable que celle qui regarde l'original Hébreu & la Verſion des Septante, entre leſquels

(e) *Relandi Diſſert. Vol. 2. pag. 16.*

il y a une ſi grande différence que ſi l'on en croit celle-ci préférablement à l'autre, le monde ſera plus vieux de 1500. ans. Ce qui a donné lieu à d'autres débats plus ou moins importans, mais que je paſſe ſous ſilence pour m'attacher à quelque choſe qui mérite plus d'attention.

Dans la primitive Egliſe il y avoit pluſieurs Evangiles & autres Livres qui avoient cours parmi les Prêtres, tels étoient un (*a*) *Evangile ſelon les Hébreux*, celui *ſelon les Egyptiens*, les *Traditions de Matbias*, &c.

Nous voyons auſſi, par les écrits qui nous ſont reſtés des Peres des deux premiers ſiecles, qu'ils regardoient comme ſacrés pluſieurs livres qui ſont ou perdus pour nous, ou rejettés comme apocriphes. La même choſe ne ſubſiſte-t-elle pas encore aujourd'hui; & n'y a-t-il pas je ne ſais combien d'écrits qui ſont reſpectés par quelque Secte de Chrétiens diſperſés, ſoit dans l'*Aſie*, ſoit dans l'Afrique, dont les uns nous ſont tellement inconnus que nous n'en ſavons que les noms? Tel eſt un Livre, dont (*b*) parle le Docteur Grabe, nommé *les ſecrets de St. Pierre*, reçu par les Cophtes, & dont nous n'avons aucune co-

(*a*) *Millii Proleg: in N. Teſt. pag.* 5. 6. 7.
(*b*) *Spicileg. Secul.* I. *p.* 73.

copie. L'autorité de ceux que nous avons nous eſt ſi ſuſpecte que nous ne faiſons pas difficulté de les rejetter, tel eſt le Livre des *Conſtitutions Apoſtoliques*, que Ludolphe (*e*) dit être reçu chez les Chrétiens de l'Abiſſinie; tel eſt encore l'Evangile de *St. Jaques* que (†) Poſtel a apporté de l'orient où ce livre étoit en uſage; l'un & l'autre ne ſont parmi nous d'aucune autorité.

Après toutes ces diſputes que tous les Prêtres ont enſemble pour ſoutenir l'autorité des livres qu'ils admettent, & détruire celle de ceux qu'ils rejettent; il s'en préſente encore une autre entre ceux qui d'accord à recevoir les mêmes livres diſputent ſeulement ſur le degré d'autorité qu'ils doivent avoir, quelques-uns leur en attribuant davantage, quelques autres moins.

Les Prêtres de Rome aſſurent que le texte de l'Ecriture eſt ſi corrompu, ſi incompréhenſible, & demande tant d'explications, que nous devons rechercher dans l'autorité de leur Egliſe la ſolution des doutes particuliers qui naiſſent dans la Religion Chrétienne. Ceux qui prétendent que le texte de l'Ecriture s'eſt conſervé dans toute ſa

(*e*) *Hiſt. Æthiop. L.* 3. *C.* 4. *n.* 27

(†) *Fabricii Codex Apocr. p.* 48.

pureté, ne ſauroient convenir unanimement de ſon inſpiration. Les uns ſoutiennent qu'il n'y a point de penſée, point de parole qui n'ait été inſpirée, d'autres que les penſées ont été inſpirées, mais non pas les paroles; pluſieurs, qu'il n'y a d'inspiré que ce qui regarde la foi; d'autres enfin ſe contentent de dire que ces Livres ont été écrits par d'honnêtes gens avec un très-grand ſoin & beaucoup d'exactitude, mais ſans inſpiration, ni à l'égard des penſées, ni à l'égard des paroles.

En conſidérant le train de la Nature & le cours ordinaire des choſes humaines, on ne ſauroit douter que les Bramins, les Perſes, les Bonzes, les Talapoins, les Dervis, les Rabins, en un mot tous les Prêtres qui ont fondé leur Religion ſur des Ecritures, n'aient varié de la même façon à l'égard de leurs Livres ſacrés, tant par rapport à l'inſpiration, que par rapport aux copies de ces mêmes Livres.

III. Le ſens des Ecritures eſt un troiſieme ſujet de conteſtation entre les Prêtres, & la ſource d'un nombre prodigieux de ſectes dans chaque Religion. Quoique les Livres du Vieux & du Nouveau Teſtament aient été immédiatement révélés de Dieu même, & que toutes les autres Ecritures

aient été faites par des impoſteurs; cependant les Prêtres de l'Egliſe Chrétienne, auſſi bien que ceux des autres Egliſes, n'ont pas ſeulement diviſé la Religion en une infinité de Sectes par leurs différentes Interprétations, mais les Prêtres même d'une même Secte ſe contrarient à l'infini ſur le ſens des Livres reçus parmi eux; & c'eſt cette contrariété qui donne une grande force à mon ſentiment ſur l'obligation & la néceſſité de la liberté de penſer.

Pour mettre cette matiere dans tout ſon jour, & vous faire concevoir quelle eſt cette différence de ſentimens qui ſe trouve parmi les Prêtres ſur le ſens & l'interprétation des Ecritures, je ne tirerai des exemples & des preuves que du plus Divin de tous les Livres, qui étant reconnu pour tel, devroit être plus propre à prévenir la diverſité des opinions qu'à la faire naître.

Ainſi en gardant un certain ordre, je commencerai par vous donner d'abord une idée ſuccincte de nos Livres ſaints, qui puiſſe vous faire connoître évidemment qu'ils ont été la ſource de ce grand nombre d'opinions qui ont diviſé & ligué les Prêtres les uns contre les autres.

Je vous donnerai enſuite un eſſai de cette diverſité d'opinions, en vous rapportant

celles qui regnent parmi les Prêtres de l'Egliſe Anglicane: je dis un eſſai, car il faudroit faire un ouvrage complet ſi on vouloit ſeulement faire l'énumération de toutes les différentes opinions des autres Sectes de Chrétiens; & delà vous pouvez aiſément conclure quel nombre immenſe d'opinions il doit y avoir parmi tout le reſte des Prêtres, ſur le ſens de leurs Ecritures, puisque le Livre le plus divin cauſe tant de différends parmi les Prêtres d'une même Secte, quoiqu'il n'y ait ni moyen, ni force, ni intérêt qu'on ne mette en œuvre pour les contraindre à ſe réunir en un même ſentiment.

1. Je ne ſuis pas ſi orgueilleux que de me croire aſſez de lumieres pour, en traçant les caracteres de nos divins Ecrits, vous en donner une idée exacte. Ainſi j'aime mieux emprunter pour cela la ſavante plume de l'Evêque Taylor. Ce Prélat eſt aſſez célebre non ſeulement par ſa docte Défenſe du Droit divin de l'Epiſcopat, l'Hiſtoire qu'il a compoſée de la vie de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & d'autres Livres de dévotion, mais auſſi par les ſouffrances qu'il a courageuſement endurées pour l'Egliſe Anglicane & pour la Famille Royale, pendant les guerres civiles. Ce

religieux Prélat nous dit 1. (*) qu'il y a une infinité de paſſages dans les Ecritures qui contiennent en eux de grands myſteres, mais qui ſont enveloppés d'un nuage ſi épais, obſcurcis d'ombres ſi impénétrables, rélevés par des expreſſions ſi ſublimes, enrichis de tant d'allégories & d'ornemens de rhétorique, ſi profonds en matiere, & ſi obſcurs & embarraſſés par la maniere dont le ſujet eſt quelquefois déguiſé, qu'il ſemble que Dieu ait eu le deſſein de nous les donner pour exercer nos eſprits; nous convaincre de notre incapacité; nous faire ſupporter charitablement les uns les autres ſur le fait de la Religion; & nous humilier en nous-mêmes; plutôt que pour régler notre Croyance & notre Foi. 2. (a) Qu'il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des perſonnes de partis & d'opinions ſi contraires, de tempéramens & de génies ſi oppoſés, d'eſprits ſi différens en habileté & en foibleſſes, qu'on reconnoît une grande variété dans le Vieux & le Nouveau Teſtament par la ſeule lecture qu'on en fait. 3. (b) Qu'il ſe rencontre en pluſieurs

(*) Dans ſes Ouvrages Polémiques p. 905. en Anglois.

(a) Pag. 966.

(b) pag. 967.

endroits de l'Ecriture un double ſens, qui eſt tantôt littéral, & tantôt ſpirituel; & qu'il faut encore ſubdiviſer: car le ſens littéral eſt ou naturel ou figuratif; & le ſpirituel eſt quelquefois allégorique, & quelquefois analogique; d'autres fois même une même phraſe comprend pluſieurs ſens littéraux. 4. (c) Que pluſieurs endroits de l'Ecriture renferment de grands myſteres & des points de la derniere importance, & ſont cependant écrits d'une telle maniere qu'on n'a aucune marque certaine à laquelle on puiſſe reconnoître ſi le ſens doit être pris à la lettre ou au figuré. 5. Qu'il s'en trouve quelques autres qui ſont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raiſons & ſur des ſujets qu'on croiroit être les mêmes en apparence; & qu'il faut cependant expliquer en un ſens tout différent. 6. (d) Qu'on lit certains paſſages de l'Ecriture qui renferment de ſi grands myſteres, qu'il n'y a que des perſonnes très-ſaintes & très-ſpirituelles qui puiſſent en avoir l'intelligence. Qu'il arrive dans l'Ecriture la même choſe que dans toutes les ſciences dont les ſyſtêmes ſont exprimés d'une maniere ſuſceptible de pluſieurs ex-

(c) pag. 969.
(d) pag. 970.

plications; ſoit parce que le ſujet eſt compris ſous des termes trop généraux, ou parce que l'eſprit humain eſt rempli d'une infinité d'idées diverſes, elle préſente à la penſée de différentes perſonnes, & même d'une ſeule, des choſes tout-à-fait diſſemblables, quelquefois contraires & ſouvent remplies de variétés: ce qui eſt ſi ordinaire à l'Ecriture, que, s'il ne s'agiſſoit pas d'une choſe auſſi ſérieuſe & auſſi ſacrée, il y auroit de quoi divertir ſa penſée en voyant à combien de deſſeins différens on peut faire ſervir un même paſſage. 8. Que la maniere dont les Livres Sacrés ſont écrits eſt telle, que la liaiſon & la ſuite de leurs parties ne peut nous ſervir à avoir une connoiſſance certaine du ſens qu'elles renferment; car lorſqu'elles mettent en avant deux ou trois ſujets qui ſont comme les antécédens de ce qu'on en doit inférer, quelle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y fait eſt juſte & que la conſéquence qu'on en tire répond aux prémiſſes? Ainſi ce n'eſt pas le moyen de trouver le ſens de l'Ecriture, que de le chercher dans l'enchaînement de certains paſſages, dont l'un ne dépend point de l'autre, & qui préſente à la penſée des choſes d'une nature différente de ce qu'on a lu dans le paſſage pré-

cédent. 9. Que la comparaiſon des paſſages pourroit être, à la vérité, un grand moyen de fixer le ſens de l'Ecriture, mais que ce ſavoir-faire demande une capacité ſi étendue, que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'empêcher de varier ou dans les paroles, ou dans le ſens, d'altérer les circonſtances, & de changer les termes; d'où l'on peut conclure avec raiſon qu'il n'y a rien au monde dont les étourdis puiſſent faire un plus méchant uſage; puisque ceux qui y apportent le plus de précaution, ſont ſi ſujets à ſe tromper; en un mot, qu'il y a de quoi arrêter & embarraſſer l'eſprit le plus intelligent. 10. Qu'on croit pouvoir expoſer les Ecritures par l'analogie qu'elles ont avec la raiſon. Mais, comme il faudroit pour cela que les hommes euſſent un intellect univerſel muni de principes infaillibes, par leſquels chacun pût prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y auroit du rapport; cette maniere de raiſonner eſt auſſi ſujette à illuſion qu'aucune autre. Car il eſt de la raiſon comme du goût des hommes, &c. 11. Qu'il y en a d'autres qui eſperent expliquer l'Ecriture par l'analogie de la Foi: prétention chimérique, moyen auſſi variable que la droite & la gauche d'une colomne! 12. Qu'enfin on s'ima-

s'imagine avoir beaucoup fait pour l'interprétation des Ecritures en consultant les originaux: comme si la difficulté étoit uniquement dans le langage, & non dans le sens; la confrontation de l'original ne sert pas plus à trouver aujourd'hui le véritable sens, que dans la premiere Eglise où les traductions de la Bible varioient à l'infini, ne s'en trouvant pas une qui fût semblable à l'autre.

2. Après cette idée générale des Livres saints j'entame le sujet qui m'a obligé à la donner, savoir la diversité des opinions des Prêtres de l'Eglise Anglicane, qu'ils fondent cependant toutes sur les mêmes Ecritures.

Le premier de ces différends regarde la Sainte Trinité qui est le point le plus fondamental de toute la Doctrine Chrétienne: cependant tout nécessaire qu'il est de le bien entendre, en combien de manieres les Prêtres ne l'expliquent-ils pas par des conséquences tirées de l'Ecriture?

Il y en a qui font consister la Doctrine Orthodoxe touchant la *Trinité* à croire (*a*) trois Etres distincts, éternels & parfaitement égaux, qui ne sont cependant qu'un

(*a*) Braddock dans sa Doctrine des Anciens Peres, Vol. 1.

dans une même Eſſence, en quoi conviennent les Prêtres Orthodoxes du quatrieme ſiecle & particuliérement St. Athanaſe, (*b*) qui dit que les Perſonnes de la Trinité ne ſont qu'un Dieu, comme Pierre, Paul & Timothée ne ſont qu'un homme.

Quelques-uns (*c*) ſoutiennent trois Etres diſtincts, éternels & égaux, dont l'unité eſt en partie individuelle, en partie ſpécifique.

Quelques (*d*) autres diſent que ces trois Etres ſont diſtincts, éternels, mais inégaux, le premier exiſtant par lui-même, le ſecond & le troiſieme lui étant ſubordonnés; d'où naît un autre différend entr'eux, quelques-uns ſoutenant que le Fils & le St. Eſprit émanent du Pere par une néceſſité qui eſt inhérente à ſa nature, & les autres voulant que ce ſoit l'effet d'une opération volontaire.

(*a*) Un autre prend les perſonnes pour des modes & des manieres éternelles qui ſont propres à l'Exiſtence Divine, ou pour trois relations intrinſeques dans une même Subſtance Divine, ſous leſquelles elle s'enviſage elle-même. Et, ſelon cette hypo-

(*b*) *Athanaſii Opera. Ed. Par. vol.* 2. *p.* 160.

(*c*) Scherlock dans ſa Défenſe de la Trinité.

(*d*) De ce Sentiment ſont les Docteurs ſuivans, Towler, Bull, Cudworth, Payne, & Clarke.

(*a*) Le Dr. South dans ſes Animadv. ſur la Trinité.

theſe, il ſoutient que toute la Divinité s'eſt incarnée en Jeſus-Chriſt, mais non pas entiérement.

(*b*) Un autre conſidere ces mêmes Perſonnes comme des relations extrinſeques d'une même ſubſtance par rapport au Genre humain, entant qu'elle en eſt le Créateur, le Rédempteur, le Sanctificateur; à peu près comme le Roi Guillaume étoit Roi d'Angleterre, de France, & d'Irlande. Ce même Théologien ajoute que les trois Perſonnes font un Dieu, comme la longueur, la largeur & la profondeur font un cube, ou comme trois pieces de quatre ſols en font une de douze.

Il s'en trouve encore qui entendent par la Trinité (*c*) un Eſprit qui de toute éternité a été la ſageſſe même, qui de toute éternité s'eſt connu lui-même, & qui de toute éternité s'eſt aimé lui-même.

(*d*) Enfin il y en a qui admettent les paroles du Symbole d'Athanaſe ſans vouloir y donner aucun ſens ni aucune explication, croyant que cet article de foi eſt quelque choſe d'incompréhenſible.

La diſpute que les Prêtres agitent pour ſçavoir ſi la Doctrine de la Trinité doit

(*b*) Le Dr. Wallis dans ſes Lettres ſur la Trinité.
(*c*) Le Dr. Nye dans ſes Inſtitutions de la Trinité.
(*d*) Conſidérations ſur la Trinité par Gaſtrel.

paſſer pour un article fondamental de la Foi Chrétienne cauſe un ſecond différend.

Le Docteur South tient pour certain (*e*) qu'un homme n'eſt non plus Chrétien ſans la croyance de la Trinité qu'il ne peut être homme ſans une ame raiſonnable. L'Evêque (*f*) Bull a auſſi écrit un Livre contre Episcopius & d'autres pour prouver la néceſſité de cette croyance & de celle de l'Incarnation. On peut même dire que c'eſt le ſentiment de la plûpart des Prêtres; &, comme l'a obſervé l'Evêque (*g*) Taylor, l'exemple, qu'un auſſi excellent homme qu'Athanaſe (*b*) a donné dans ſon Symbole, a été ſuivi avec trop d'empreſſement; de-là eſt venu que le monde étant partagé en factions, toutes ſe damnent les unes les autres, chaque parti eſt damné par tout le reſte; & on ne peut différer

(*e*) Dans L'Epit. Dédicat. de ſes Animadverſions ſur la Trinité.

(*f*) *De Neceſſitate Credendi &c.*

(*g*) Dans ſes Ouvrages Polémiques ou de Controverſes pag. 964.

(*b*) Ce Pere dit hardiment à la fin de ſon Symbole, *Hæc eſt fides Catholica; quam niſi quis fideliter firmiterque crediderit, ſalvus eſſe non poterit.* C'eſt-là la foi Catholique; ſi quelqu'un ne l'embraſſe point ſincérement & fermement, il ne peut être ſauvé. Par là il a donné l'Exemple de damner tous ceux qui ne ſont pas de notre opinion.

d'un autre ſur quelque opinion que ce ſoit, qu'on ne vous menace auſſitôt de la damnation éternelle.

Cependant ce religieux Prélat ne paroît pas être de ce ſentiment, puiſqu'il dit que (*i*) ſi l'on fait attention combien peu de gens entendent bien le Symbole d'Athanaſe; qu'il contient des choſes directement contraires, en apparence, à la raiſon naturelle; quel peu de fondement ont dans l'Ecriture les explications curieuſes de ce Pere; avec quelle foibleſſe il pouvoit appuyer par la Tradition, ce qu'il avance au ſujet de la Trinité; les motifs qu'il a eu d'inférer cet article, pour défendre & excuſer les Peres qui s'étoient expliqués eux-mêmes à la maniere des Ariens; avec quel empreſſement les Ariens en appellerent aux Peres, pour diſputer leur cauſe, & avec quelle adreſſe on l'évita; ſi on conſidere, dit-il, toutes ces choſes, on jugera ſans doute qu'il n'auroit pas été mal à propos qu'on eût renvoyé le jugement final de cette importante diſpute à Jeſus-Chriſt, qui a été établi le Juge de tous les hommes; & qui les jugera avec équité, car il connoît toute vérité, juſques à quel point il eſt néceſſaire de la croire, & toutes les

(*i*) *Ibid. pag.* 963.

passer pour un a... du péché: Foi Chrétienn... homme qu'il étoit

Le Docte... bien pour pouvoir (e) qu'un h... ment qu'elle sera sans la cro... Delà l'Evêque Taylor être hom... étrange qu'un tel dé- vêque (... le trouve dans un Symbole tre Ep... en ait fait un article de néces... l'Inc... Le Docteur Wallis qui convient avec c'est... dans sa conclusion, n'en dif- tre... par un certain milieu qu'il garde, Ta... cependant que les sentences de damna- ho... qu'on lit dans le Symbole d'Athanase S... doivent pas être entendues à la rigueur. A quoi plusieurs Théologiens ajoutent que ces sentences de damnation ne font point partie du Symbole, qui oblige seulement à croire l'article de la Trinité comme il y est exprimé.

Nos Prêtres sont encore dans un grand embarras au sujet de la Résurrection des hommes; dont ils ont bien de la peine à donner quelque idée claire. Car ressuscieront-ils avec un corps composé du même nombre de particules matérielles qu'il avoit, lorsqu'il a été mis dans le tombeau; ou avec celles qui l'ont composé pendant quelque tems, ou même avec toutes

celles qui ſont jamais entrées dans ſa compoſition durant tout le tems qu'il a été animé? Reprendront-ils un corps formé de particules qui n'auront jamais été unies à l'ame dont il étoit animé? Ou bien ſera-t-il indifféremment compoſé de quelques-unes des particules qu'il avoit & de quelques autres qu'il n'avoit pas? Enfin les hommes reſſuſciteront-ils avec un corps ou ſans corps? Ce ſont des débats qui ont commencé depuis qu'il y a des Prêtres, & qui ne finiront jamais tant qu'il y en aura.

La *Prédeſtination* eſt une autre ſource de différentes opinions parmi nos Prêtres. On ne peut douter qu'ils n'aient été Calviniſtes ſur ce ſujet dès le commencement de la Réformation & pluſieurs années après; ce qu'on peut aiſément prouver par les articles de la confeſſion de notre Egliſe, & par les (*) Bibles imprimées du tems de la Reine Eliſabeth auxquelles on voit ſouvent jointe une Apologie pour la Prédeſtination contre les Objections que les Athées, les Déiſtes, les Sociniens & les Libertins faiſoient pour détruire cette Doctrine ſalutaire de l'Evangile; & comme il

(*) En diverſes éditions faites par C. Barker Imprimeur de cette Reine.

encore par le (*) suffrage que les
logiens de la Grande Bretagne en-
rent au Synode de *Dort* le 16. de
1619. & qui contenant le sentiment
l'Eglise Anglicane, résolvoit les cinq
nts alors en question, conformément
l'opinion des Calvinistes, & aux déci-
ons de ce St. Synode: en un mot, cette
octrine est répandue dans tous leurs Li-
res qui ont paru jusqu'au tems de l'Evê-
que Laud. Ce fut alors que nos Prêtres
commencerent à changer de batterie; &
à présent de dix Prêtres, il y en a au
moins neuf qui prêchent tous les Diman-
ches le contraire des articles de Foi qu'ils
ont signés. Tant est vrai ce que l'Evêque
Taylor & Mr. Whiston ont remarqué! le
premier dit, (†) qu'il n'y a point d'Egli-
se qui dans sa prospérité n'altere chaque
siecle sa Doctrine, soit en introduisant de
nouvelles opinions, soit en contredisant
les anciennes; ce qui montre qu'il n'y en
a point qui soient satisfaites du bonheur
de leur état ou de leur Confession de Foi.
Le second ajoute (‡) que de tous les Ec-
clé-

(*) *Imprimé dans les Acta Dordracenſia.*
(†) Dans sa Dédicace de la Liberté de Prophétiser, en Anglois.
(‡) Dans ses Essais, pag. 238.

cléſiaſtiques de l'Egliſe Anglicane, qui conſiderent & examinent avec ſoin les choſes, à peine en trouvera-t-on un qui croie les trente & un articles de leur Confeſſion, ſelon leur ſens propre & naturel. Néanmoins l'eſprit orthodoxe qui régnoit du tems de la Reine Eliſabeth n'eſt pas tout à fait éteint, puiſque nous avons eu nos Prideaux & nos Janes, l'un & l'autre Profeſſeurs de Théologie à Oxford; nos Carltons & nos Davenats, tous deux Evêques; ſans compter nos Souths & nos Edwards, d'Oxford & de Cambridge, avec pluſieurs autres vivans encore aujourd'hui, qui ont ſoutenu & ſoutiennent la Doctrine de notre ancienne Religion contre le grand nombre de novateurs qui ſont parmi le Clergé. Les deux derniers ont depuis peu attaqué avec beaucoup de chaleur, mais à la vérité avec des raiſonnemens très-foibles, le Docteur Whitby qui s'eſt fait connoître pour zélé Arminien, dans pluſieurs Livres qu'il a nouvellement donnés au public. Il ne faut pas que j'oublie de rendre juſtice à l'Evêque de Londres d'à-préſent, Prélat d'un ſçavoir auſſi profond qu'orthodoxe, & que pluſieurs ont entendu avec plaiſir parler fortement dans ſes excellens ſermons, en faveur de la Prédeſtination.

Les tourmens de l'enfer ont auſſi donné la torture à l'eſprit de nos Prêtres; quelques-uns des plus éminens en ſçavoir ont douté ſi ces tourmens ſeront éternels. Le Docteur Henry More fameux Philoſophe auſſi bien que grand Théologien, prétend (§) que ces paroles Αἰὼν & Αἰώνιος de l'Ecriture, ſignifient également ce qui eſt proprement éternel, ou bien ce qui eſt d'une longue durée; enſorte que nous ne pouvons rien décider ſur l'éternité ou la durée des ſupplices de l'enfer. Il ajoute que les menaces ne ſont pas de même obligation que les promeſſes; parce que celui qui fait les menaces eſt ſenſé le créancier, & celui contre qui elles ſont faites eſt eſtimé le débiteur; au contraire la perſonne qui promet devient débiteur, & celui à qui il eſt promis en acquiert le titre de créancier. D'où il arrive que le promettant eſt dans une obligation indiſpenſable d'effectuer ſes promeſſes, en qualité de débiteur. Mais le menaçant en qualité de creancier, n'eſt pas obligé, d'exiger le châtiment; puiſqu'il eſt au pouvoir de tout créancier de remettre, s'il veut, ce qui lui eſt du. C'eſt pour cela que quand même dans

(§) Dans ſes Annotations ſur *Lux. Orientalis*, pag. 73. 74.

cette menace du feu éternel, Αιώνιος auroit le même ſens qu'il à dans la promeſſe d'une vie éternelle, il ne s'enſuit pas, ſelon la propre ſignification de ce mot, que ſi la vie, qui ſera la récompenſe du juſte, doit être éternelle, le feu qui ſera le châtiment du pécheur, doive être auſſi éternel, parce que Dieu fait l'office de créancier à l'égard du pécheur qu'il menace, & qu'il conſerve toujours le droit & le pouvoir de remettre toute la dette ou une partie; au lieu qu'il ſe rend débiteur à l'égard du juſte en vertu de ſa promeſſe & ne peut ſe diſpenſer de lui tenir parole.

Le Docteur Tillotſon, ce pieux & raiſonnable Prélat, s'exprime à peu près de même & ſuit le même ſentiment dans ſon célebre ſermon ſur les tourmens de l'enfer. Et le Docteur (*) Hiches nous apprend que cinq ou ſix Théologiens qui ont de hautes dignités dans l'Egliſe, ont été portés à adopter cette opinion par la lecture d'un manuſcrit écrit à Norwich par un vieux ſceptique (c'eſt ainſi qu'il appelle Mr. Whitefoot.)

L'obſervation du Jour du Sabbat ou du Dimanche eſt encore un autre ſujet de diſpute. L'Angleterre, depuis la Réforma-

(*) Dans ſes Diſcours ſur Tillotſon & Burnet pag. 46.

tion juſques au Regne du Roi Jaques I. s'étoit rendue autant remarquable par ſa rigidité à obſerver religieuſement ce jour, que l'Ecoſſe l'eſt devenue aujourd'hui; & je ne ſçaurois rapporter aucun exemple de prévarication contre la ſainteté de ce jour, pendant tout le long Regne de la Reine Eliſabeth; à moins que de citer celui (†) d'Aylmer Evêque de Londres, qui avoit coutume de s'exercer le Dimanche, dans ſon Palais de Fulham, au jeu de boule avec ſes Chapelains. Le Roi Jacques I. fut celui qui s'oppoſa le premier à une ſi ſainte police en publiant une proclamation qui permettoit les divertiſſemens pendant ce jour, & il obligea tous les Miniſtres de la lire dans leurs Egliſes. On vit même pluſieurs (*) Prêtres tant ſous ſon Regne que ſous celui de ſon ſucceſſeur Charles I. qui écrivirent (ſans-doute pour s'accommoder à l'eſprit libertin de la Cour) pour prouver que le Dimanche n'étoit pas un jour de Sabbat & n'avoit aucun rapport avec les mœurs. Il s'eſt trouvé des Théologiens plus pieux & plus orthodoxes qui ont répondu à leurs écrits & qui ont com-

(†) Voyez la Vie de ce Prélat écrit par Strype, pag. 215. 294.

(*) Ce furent les Docteurs Prideaux, Berewood, Whitte, Heylin, Dowe, Pocklington, Meade, &c.

battu une telle erreur. On ne peut pas dire encore que cette controverſe ait fini, puiſqu'un vénérable (*) Prêtre, d'un rang diſtingué, a compoſé depuis très-peu de tems un ouvrage pour autoriſer les jeux & les paſſetems pendant le jour du Dimanche.

La Queſtion, ſi l'Epiſcopat eſt d'Inſtitution divine ou humaine, diviſe encore nos Prêtres qui la regardent comme très importante par rapport à l'Egliſe.

Il eſt conſtant que, depuis la Réformation juſqu'au rétabliſſement du Roi Charles II., notre Egliſe, autoriſée en cela par pluſieurs de nos Prêtres, a cru que l'Epiſcopat n'étoit pas d'inſtitution divine ; & un (†) Pair du Royame obſerva, dans une harangue qu'il fit dans la Chambre des Seigneurs, que l'ordination Presbitérienne avoit été permiſe & pratiquée dans l'Egliſe depuis la Réformation juſques au tems de l'Acte d'Uniformité qui ne permettoit que l'ordination Epiſcopale, & qu'alors même on nomma à l'Epiſcopat pluſieurs de ceux qui n'avoient jamais été ordonnés Prêtres par des Evêques. Ce-

(*) Dr. Morer dans ſon Livre du nom & de l'idée du Sabbat.

(†) Voyez le Recueil des Traités Politiques, ou State Tract's en Anglois à la pag. 50.

pendant quelques (*) Prêtres, dont le nombre n'eſt pas grand, ont écrit avant & après le rétabliſſement du Roi Charles II. pour ſoutenir que l'Epiſcopat eſt de droit divin; & ce différend fait à préſent beaucoup de bruit dans l'Egliſe, & ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette queſtion, eſt, qu'elle ne diviſe pas ſeulement les Prêtres entr'eux, les uns étant d'un parti, les autres d'un autre; mais qu'elle a eu tant de pouvoir ſur l'eſprit du Docteur Stillingfleet, que de le diviſer lui-même en deux partis qu'il a ſuivis alternativement. Car dans le tems qu'il étoit Presbitérien, il compoſa un (†) livre pour prouver que l'Epiſcopat n'étoit que d'inſtitution humaine, mais étant devenu Evêque il en fit un (‡) autre pour ſoutenir qu'il étoit d'inſtitution divine; & en cela il imita Aylmer Evêque de Londres, qui fut d'opinion, avant d'être Evêque, (a) que les biens en terre appartenant au Clergé devoient être donnés à la Reine Eliſabeth pour l'aider à faire la guerre contre la France & l'Eſpagne; & qui après qu'il

(*) Comme les Evêques Hall & Taylor.
(†) *Irenicum.*
(‡) Dans ſes Mandemens à ſon Clergé en 1690.
(a) Dans ſa Vie écrite par Strype à la pag. 225. &c.

eût obtenu ſon Evêché, chanta la Palinodie, en s'appliquant ces paroles, quand j'étois enfant, je parlois comme un enfant, & je penſois comme un enfant.

La Doctrine du Péché Originel, ſur laquelle pour-ainſi-dire tout le ſyſtême de la Religion Chrétienne eſt fondée, a ſervi de matiere à une fameuſe diſpute entre l'Evêque Taylor, & celui de Rocheſter; & c'eſt encore aujourd'hui le ſujet de celle qui eſt entre le Docteur Whitby & le Docteur Edward du College de Chriſt à Oxford; & qui mettent tous en queſtion ſi les hommes méritent la mort éternelle à cauſe du péché d'Adam.

Je joindrai à ces diſputes celle que le Docteur Fowler, à préſent Evêque de Gloceſter, a eue tout récemment avec le Docteur Sherlock, l'un & l'autre étant ſoutenus de leurs ſeconds; il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'Ame de notre Seigneur exiſtoit dans le Ciel avant l'incarnation.

Qui ne ſait comment les Prêtres ſe ſont mutuellement anathématiſés à l'occaſion du Baptême adminiſtré par les laïques? L'uſage en avoit été permis juſques au Regne de Jaques I. Ainſi qu'il étoit exprimé dans une rubrique de notre Liturgie, en ces termes: *Que ceux qui ſeront préſens au bap-*

tême invoquent Dieu, & disent la priere Dominicale, si le tems le permet; & ensuite, qu'un de la compagnie nomme l'enfant, en le plongeant dans l'eau ou la versant sur lui, en disant, je te baptise &c. Et autant que je puis avoir connoissance des Livres d'Eglise, la validité du Baptême administré par un laïque a été un point arrêté parmi les meilleurs Anglicans, qu'on n'a mis en question que depuis très peu de tems. Car le digne Prêtre Mr. Seller, qui étoit tellement du parti rigide qu'il étoit même de celui des Jacobites, assure que le Baptême qu'Athanase encore enfant administra, en jouant, à ses petits compagnons d'école, qui étoient payens aussi bien que lui, étoit valide & ne devoit pas être réïteré; comme le jugea Alexandre alors Patriarche d'Alexandrie, sans qu'aucune partie de l'Eglise s'y opposât.

Cependant l'Evêque de Salisbury a été censuré par les Prêtres qui ont écrit contre lui pour avoir assuré (*) que la Foi en la Sainte Trinité donne à tous les hommes le droit de bâtiser, & que tel a été le sentiment de l'Eglise pendant plus de 1400. ans : ce qui en matiere de rite est d'une gran-

(*) Dans deux de ses Sermons publiés en 1710.

grande autorité; que l'on regardoit le Baptême comme un don que Jeſus-Chriſt avoit fait à ſon Egliſe, & qu'ainſi, étant adminiſtré au nom du Pere, du Fils & du St. Eſprit, c'eſt le Baptême de Jeſus-Chriſt, ſoit que ceux qui l'adminiſtrent ſoient orthodoxes ou hérétiques, eccléſiaſtiques ou laïques, hommes ou femmes: comme il s'eſt pratiqué dans les derniers ſiecles.

Quel changement n'eſt-il pas arrivé à l'égard de l'opinion que nos anciens Prêtres avoient de l'uſure qu'ils taxoient de péché? Un digne Eccléſiaſtique, nommé Mr. Blaxton, a fait un Recueil des plus ſavans & des plus fameux Théologiens de l'Egliſe Anglicane, qui, depuis la Réformation juſques à l'année 1634., ont condamné l'uſure comme une pratique illicite & défendue par la parole de Dieu. Je pourrois y en ajouter un ſi grand nombre d'autres qui ont ſuivi ſur ce point le Clergé de nos premiers tems, que j'en ferois un livre auſſi gros que celui de l'obéiſſance paſſive. Mais je me contenterai de rapporter l'opinion de l'Evêque Sanderſon, Caſuiſte auſſi ſavant que Théologien profond, qui ſoutient (*a*) que prendre ſix pour cent c'eſt violer le Sabbat, & que qui-

(*a*) Dans ſes Notes à la Lettre Paſtorale, pag. 44.

conque prend de l'intérêt pour ſon argent quand bien même ce ſeroit conformément aux loix du pays pêche contre les dix Commandemens & particuliérement contre le quatrieme, parce que le Dimanche eſt du nombre des jours qui compoſent le terme de l'intérêt; on peut même dire que les ſermons & les livres que les Prêtres ont faits ſur ce ſujet, avoient fait une telle impreſſion ſur l'eſprit de nos anciens laïques, qu'on inſera dans un Acte, paſſé la 13. année du Regne de la Reine Eliſabeth, pour réduire l'intérêt à dix pour cent, que toute uſure, étant défendue par la Loi de Dieu, eſt un péché déteſtable; & à la fin d'un autre Acte pour réduire l'intérêt à huit pour cent, approuvé l'an 21 du Regne de Jacques I. on lit, pourvu qu'aucune parole contenue dans cette Loi ne puiſſe être entendue ou expliquée en faveur de l'uſure au préjudice de la Religion & de la conſcience. Mais la plûpart de nos Prêtres d'aujourd'hui ont changé de ſentiment. Il n'y en pas un que je ſache, qui taxe l'*uſure* de péché, ſi nous en exceptons Mr. David Jones. Bien loin de cela, il y a lieu de croire qu'ils l'ont miſe au rang des vertus Chrétiennes, puiſqu'il n'y a rien de plus commun que de les voir

ſur la Bourſe au nombre des acheteurs d'Actions & qu'ils s'acquittent très-bien du devoir de procureurs & de notaires pour faire des contracts d'aſſurance, quand il s'agit de placer quelque argent à intérêt.

L'eſprit de diſpute les emporte encore plus loin; en effet, ne les entend-on pas agiter la queſtion, Quelle Religion on doit ſuivre, celle des Prêtres, celle du Magiſtrat, ou celle de ſon propre jugement. Le Dr. Parker Chef de leur bande, ſoutint, ſous le Regne du Roi Charles II. qui étoit un Prince ſelon leur cœur, (†) que dans les cas & les diſputes où tout le Public étoit intéreſſé, les particuliers n'étoient pas maîtres de leurs propres actions, qu'ils ne devoient pas ſe gouverner à leur tête, ni ſuivre leur propre vouloir, mais que les ordonnances & les déciſions de l'autorité publique devoient leur ſervir de regle; & que s'il ſe trouvoit du péché dans l'obſervation de ces ordonnances, celui qui en étoit l'auteur en répondroit. Il ajoute que dans tous les cas ſujets à diſpute, il valoit mieux être dans l'erreur avec autorité, que de ſuivre le vrai malgré elle. Mais depuis que le Magiſtrat a

(†) Dans ſa Police Eccléſiaſtique, pag. 308. en Anglois.

renoncé à dominer ſur la conſcience des hommes; en ceſſant de les empriſonner ou de leur impoſer des amendes au ſujet de la Religion, & en prenant le parti de la Tolérance, les Prêtres (*b*) ont ſubſtitué leur propre autorité, qu'ils nomment l'Egliſe, à celle du Magiſtrat qu'ils prétendent devoir être également aſſujettie à l'Egliſe comme le reſte des laïques, quoique la loi divine l'ait également établie au deſſus des Eccléſiaſtiques & des Laïques. D'un autre côté quelques-uns, dont le nombre n'eſt pas grand, comme Mr. Chillingworth, l'Archevêque Tillotſon & quelques autres encore vivans, ont maintenu en termes très clairs le droit que tous les hommes ont de ſe régler ſelon leur propre jugement.

Si je voulois augmenter ce détail du récit des autres ſujets de leurs diſputes, vous verriez les uns entêtés du pouvoir qu'ils s'attribuent d'abſoudre les péchés des hommes; d'autres prenant le parti de l'Egliſe qu'ils rendent indépendante du Gouvernement civil; quelques-uns ſubtiliſant ſur le plus auguſte des Sacremens pour en faire un Sacrifice; quelques autres argumentant pour la preſence réelle dans ce

(*b*) Comme Hickes, Leſley & autres.

même Sacrement ; pluſieurs enfin faiſant valoir le Sacerdoce des Prêtres de l'Egliſe Chrétienne pour un véritable Sacerdoce qui les conſtitue véritablement Prêtres ; en un mot il n'y a aucun point dans toute la Religion Chrétienne, ni aucun texte de l'Ecriture, ſur lequel vous ne viſſiez les eſprits oppoſés. Mais j'en ai dit aſſez tant pour faire connoître leurs diviſions touchant le ſens de l'Ecriture & ſur les articles les plus importans de la Religion, que pour faire ſentir que rien n'eſt plus juſte que cette conſéquence : Qu'il eſt abſolument néceſſaire à tout homme, pour ſa propre ſureté, d'uſer de la liberté de penſer, plutôt que de s'en rapporter aveuglément au jugement des Prêtres. En voici une nouvelle preuve que je tire encore de leur conduite.

2. Quel fonds y a-t-il à faire ſur des gens dont le procédé eſt ſi déraiſonnable, que d'avouer en termes exprès que les points de Doctrine enſeignés par l'Egliſe, ſont autant oppoſés l'un à l'autre qu'à la raiſon même.

C'eſt cependant ce qui paroît par la harangue que le fameux Docteur Sacheverel prononça au tems de ſon jugement, dans

laquelle il dit (†) qu'en renonçant à l'obéiſſance paſſive la marque la plus glorieuſe de notre Réformation, on rendoit notre Egliſe la plus remplie de contradictions qui fût au monde. D'où on peut conſéquemment inférer, qu'avant la ſentence qui fût donnée contre lui & qui condamnoit une telle Doctrine, l'Egliſe en avoit tenu pluſieurs autres qui ſe détruiſoient par leur contradiction; car s'il n'y en avoit eu qu'une avec l'obéiſſance paſſive; ce n'auroit pas été aſſez pour la rendre l'Egliſe de toute la terre la plus remplie de contradictions.

Le Docteur Beveridge ne ſuppoſe-t-il pas quelque choſe de plus fort; en avançant comme il a fait (*c*), que ce qui nous paroît le plus impoſſible eſt cela même que nous devons croire le plus vrai ſelon Dieu.

Les termes dont le Docteur South ſe ſert, en parlant de l'Incarnation de Jeſus-Chriſt, ne ſont pas moins téméraires; les voici. (*d*) Conſidérer la Divinité, qui eſt préſente en tous lieux, revêtue de chair, c'eſt comme ſi nous nous imaginions tout

(†) Dans le Procès de ce Docteur, pag. 257. Edit in folio, Anglois.

(*c*) Dans ſes Penſées ſecrettes, pag. 52.

(*d*) Dans ſes Sermons, Tom. 3. pag. 366. 367.

le monde entier, non ſeulement repréſenté mais encore contenu dans un de nos petits globes artificiels ; ou le corps du ſoleil enveloppé dans une nue de l'étendue de la main. Impoſſibilités qui paroiſſent ſurprénantes, & qui cependant ſont moindres, en comparaiſon de la premiere, que le plus petit des êtres créés à l'égard du plus grand, entre leſquels il y a une diſparité incompréhenſible! Car de penſer que Dieu ſe ſoit transformé & qu'il ait pu diſpoſer tellement de ſa gloire, que de la renfermer & reſſerrer ſous une forme humaine, pour converſer avec les hommes; c'eſt ce que le plus vaſte génie n'auroit pu concevoir poſſible à Dieu, s'il ne l'avoit exécuté effectivement. Car c'eſt comme anéantir les diſtances qui doivent être eſſentiellement entre les choſes infiniment éloignées ; c'eſt ôter à la Nature ſes bornes ; c'eſt unir le Ciel avec la Terre; c'eſt réunir enſemble les termes les plus oppoſés. Il s'explique d'une maniere encore plus forte, lorsqu'il dit en parlant de la Divinité de Jeſus-Chriſt; (§) ſi on ne l'adoroit pas comme un Myſtere on la réjetteroit comme une contradiction.

Le Docteur Henry More eſt animé du

(§) *Ibid pag.* 316.

même esprit, lorsque, dans son Mystere de la Piété, il emploie les expressions suivantes: (*) Qu'à peine trouvera-t-on aujourd'hui aucune Eglise dans la Chrétienté, (ou comme il dit ensuite, dans toute Eglise visible qui est sous les Cieux) qui n'oblige les hommes à croire non seulement des choses qui sont évidemment fausses; mais même qui paroîtront à tout esprit libre de préjugés, renfermer des contradictions & des impossibilités manifestes; & cela avec autant de gravité, d'autorité & d'empressement, que si elle proposoit les saints Oracles de Dieu. A quoi je prie le Lecteur de me permettre d'ajouter après lui une judicieuse réflexion quoiqu'elle ne fasse rien au dessein que je me suis proposé; cette conduite des Prêtres, dit-il, est telle qu'il ne se peut faire qu'elle n'offense extrêmement les personnes véritablement religieuses & ne donne de la joie aux profanes qui tirent delà avantage pour détruire tout le mystere de piété, comme s'il n'étoit pas fondé sur la vérité même; ce qui arrive de ce qu'on s'y prend de la même maniere, soit qu'on veuille leur faire re-

(*) *A la Page. 495.*

recevoir les erreurs les plus groſſieres, ſoit qu'on leur propoſe des vérités auxquelles ils ſe ſoumettroient volontiers, ſans l'impudence avec laquelle les Prêtres maintiennent ſérieuſement ce qui eſt manifeſtement faux.

3. Cette étrange bévue que j'obſerve dans la conduite des Prêtres eſt ſuivie d'une autre, qui confirme l'obligation où nous ſommes d'examiner librement les matieres par nous-mêmes; & c'eſt l'aveu qu'ils font que pluſieurs abus, défauts, & fauſſes Doctrines ſe ſont gliſſés dans l'Egliſe.

Le Docteur Grabe à qui ſa Majeſté a accordé pluſieurs gratifications & que les plus habiles Théologiens de notre Egliſe ont aidé de leurs propres libéralités, pour exécuter le deſſein qu'il avoit de mettre au jour le Manuſcrit des Septante apporté d'Alexandrie; & qui, outre cela, fut employé par ceux qui gouvernent notre Egliſe, pour la défenſe de la Foi établie parmi nous & attaquée par Mr. Whiſton; ce même Docteur Grabe reconnoît que certains (*) abus & défauts ſe ſont intro-

(*) Préface de l'Eſſai ſur la Doctrine des Apôtres, pag. 11.

duits dans notre Egliſe, entre leſquels il remarque, ſurtout, la ſimple aſperſion dont nous nous ſervons dans le Baptême; le défaut d'eau qui devroit être mêlée avec le vin dans la Cene du Seigneur; & la liberté de manger du ſang & de la chair des animaux étouffés; abus, ajoute-t-il, dans leſquels nous ſommes tombés contre l'uſage de la primitive Egliſe dans toutes les parties de l'Univers, & contre les témoignages de l'Ecriture. Je ne veux pas m'arrêter à faire ſentir la juſteſſe de chacune de ces propoſitions, mais je ne puis m'empêcher d'avouer, par rapport à la derniere, l'étonnement où j'ai été depuis longtems de ce que des gens, qui font profeſſion de reconnoître la divinité des Ecritures, & ſur-tout ceux qui prétendent les entendre dans le ſens de la primitive Egliſe, peuvent admettre l'uſage de manger du ſang & autres choſes étouffées, qui eſt tout-à-fait oppoſé aux préceptes qu'elles donnent ſur ce ſujet. En effet, Dieu ne l'a-t-il pas défendu dans l'ancien Teſtament (*a*) parce que la vie eſt dans le ſang, raiſon qui ſera d'une obligation éternelle, auſſi nous ordonne-t-il encore dans

(*a*) Geneſe Ch: IX. v. 4. Lev. XVII. 14. & XIV. 26.

le nouveau de nous (*b*) abſtenir des choſes étouffées & du ſang. Et cette défenſe étoit ſi religieuſement obſervée par tous les Chrétiens dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, que Tertulien fait ce reproche aux payens : Le moyen dont vous vous ſervez pour découvrir les Chrétiens, eſt de leur ſervir du boudin, ſachant bien qu'ils regardent comme un crime & une transgreſſion de leur Loi l'action que vous leur commandez.

Nous apprenons du Dr. Hickes que le Docteur (*d*) Grabe étoit porté pour le rétabliſſement de la pure Diſcipline & de l'ancienne pratique de l'Egliſe primitive, telle qu'elle avoit perſévéré avec plus ou moins d'exactitude juſqu'au tems de la Réformation. Et ſur-tout il auroit voulu qu'on rétablît l'uſage du Crême dans la Confirmation, l'Onction des Malades, la Confeſſion & l'Abſolution des Prêtres, & la Priere pour les Ames des Trépaſſés ; parce, diſoit-il, que l'omiſſion de toutes ces choſes étoit un crime dans les Egliſes Réformées ; à ce compte-là ç'auroit été faire une Réforme à rebours.

Le même Dr. Hickes fait mention de

(*b*) Actes Ch: XV. v. 20. & 29.
(*d*) Dans ſa Relation du Dr. Grabe. p. 8. 9. 10.

pluſieurs autres choſes qui manquent dans l'Egliſe, telle eſt (*e*) une eſpece de Buffet dans lequel on devoit renfermer les choſes qui ſervent à la Communion avant qu'elles fuſſent ſur la table. Il attaque auſſi la pratique d'aller à l'Egliſe avec les mêmes habits que l'on porte à la comédie, ou au bal, &c. après quoi il remarque encore que pluſieurs maximes très préjudiciables à la Religion Chrétienne paſſent en ce Royaume pour des loix, telles ſont, dit il, celles qui veulent que „ le Roi ſoit „ le Chef de l'Egliſe; que les Canons faits „ dans l'aſſemblée des Evêques n'obligent „ point les Chrétiens en conſcience, ſans „ ou contre le conſentement du Roi; que „ le Roi, par un Acte du Parlement, peut „ dépoſer les Evêques; que c'eſt à lui à „ qui on doit en appeller en dernier reſſort „ dans toutes les cauſes ſpirituelles: les „ Actes du Parlement, ajoute-t-il, touchant „ l'élection & la conſécration des Evêques, „ ne ſont pas moins contre les Loix du „ Chriſtianiſme.

Mr. Leſley prétend avoir découvert un autre abus qui n'eſt pas moins important que les précédens; (*a*) les Suédois, dit-il,

(*e*) Dans la préf: des lettres qu'il écrit à un Prêtre Papiſte.

(*a*) L'affaire de la Régale, p. 23. en Anglois.

prient non ſeulement pour l'Egliſe en général, mais même auſſi pour le Clergé, avant de prier pour le Roi, ce qui eſt pratiqué dans toutes les Liturgies. Mais l'uſage de la nôtre, ajoute-t-il, eſt de faire mention du Roi après l'Egliſe & avant les Evêques (apparemment parce qu'il eſt Chef de l'Egliſe) & de ranger toute la Famille Royale à la ſuite de ceux-ci, ainſi elle les place à la tête des derniers. Ce qui montre bien évidemment, continue ce ſavant, le cas que nous faiſons, & le ſoin que nous prenons de nos corps préférablement à nos ames, & des choſes de ce monde préférablement à celles de l'éternité. Les Suédois ne font pas de même; ils retiennent les anciens uſages, leur Réformation eſt dans les formes & ne s'eſt pas faite à rebours. Enfin il faut bien qu'il y ait des vues & des abus dans notre Egliſe, puiſque notre Liturgie nous fait prier le mercrédi des Cendres pour le rétabliſſement de la ſaine diſcipline.

4. Mais on pourroit dire que ces défauts ne ſont rien, en comparaiſon d'un autre point de la conduite des Prêtres qui a quelque choſe de bien odieux; ils font profeſſion de ne point dire la vérité; & tout Eccléſiaſtique, qui la dit, s'expoſe aux

reproches de ſes confreres. N'eſt-ce pas ce que l'on voit clairement dans le procédé du Docteur Atterbury contre le Docteur Wake, qui avoit entrepris de prouver par la Loi & par l'Hiſtoire, le pouvoir de nos Princes ſur les Synodes & les Aſſemblées du Clergé. Le reproche de ſon adverſaire eſt conçu en ces termes : (§) Quand le Docteur Wake pourroit prouver tout ce qu'il avance, & en faire voir la vérité, cependant je laiſſe à ſes amis à juger s'il eſt de l'honneur d'un Eccléſiaſtique de ſe donner tant de peines pour éclaircir un ſujet de cette nature & de montrer un ſi grand deſir de prouver que l'Egliſe n'a ni droits ni privileges. Et fut-il poſſible, dit-il en un autre endroit, (*a*) de faire une ſi belle découverte, il ne convient pourtant pas à un homme d'Egliſe d'y contribuer. Laiſſons ce ſale ouvrage aux ennemis déclarés de la Religion & du Sacerdoce ; & ne ſouffrons pas que les mains de ceux qui ſont de la Famille de Levi, y ſoient employées.

Ce principe a été adopté par un fameux Prélat, qui, dans une lettre qu'il écrit à

(§) Dans la Préface des Droits d'une Convocation Angloiſe. pag. 11.

(*a*) *Dans la même Préface pag.* 38.

Mr. Whiſton, touchant la Divinité éternelle de Notre Seigneur, lui fait cette leçon, ſi vous êtes aſſuré que vous avez raiſon en quelque point qui a été jugé par l'Egiſe contraire à votre ſentiment, vous devez prendre bien garde de ne pas rompe la paix de cette Egliſe, en écrivant le contraire ; n'y eût-il qu'un ſeul frere qui dût être ſcandaliſé par votre écrits l'Apôtre dit, (*c*) qu'il n'eſt pas bon d'en courir le riſque, quand même vous ſçauriez que vous avez la vérité de votre côté, car comme il le dit enſuite : As-tu la foi ? ayes-la en toi-même.

Le Docteur Edward d'Oxford a gardé la même conduite à l'égard de Mr. Whiston, ſur ſa rénonciation à la Doctrine ordinaire de la très-ſainte Trinité & de la Divinité de Notre Sauveur ; lui repréſentant que (*d*) les ſermens, les ſignatures, les déclarations ſolemnelles & réitérées, étant des chaînes & des liens que tout le monde eſtime les plus forts, elles doivent nous arrêter & que nous ne pouvons pas les rompre pour paſſer outre. De ſorte que, ſelon le ſentiment de ce profond Théologien, les Prêtres ne doivent avoir

(*c*) Rom. Ch: XIV. v. 21.
(*d*) Doctrine du Péché Originel, p. 114. en Anglois.

aucun égard à la vérité, que quand elle s'accorde avec les ſermens qu'ils ont une fois prêtés, & avec les ſignatures & les déclarations qu'ils ont faites. Ainſi, un Prêtre Mahométan ou Papiſte doit perſévérer conſtamment dans les erreurs dont il a fait une fois ſerment & qu'il a ſignées; & un Prêtre de l'Egliſe Anglicane doit reſter fermement attaché à ce qu'il a juré & promis, non pas parce que la Doctrine qu'il croit eſt véritable, mais parce que ſon ſerment & ſa ſignature l'y engagent.

L'Archevêque Cranmer, tout grand Réformateur qu'il ait été, n'a pas laiſſé de faire connoître combien il étoit diſpoſé à cacher la vérité aux laïques & par conſéquent à blâmer le Clergé qui la leur découvroit. On en trouve des preuves ſuffiſantes dans une queſtion qu'il propoſa en ces termes en préſence du Roi Henri VIII. (a) Quoique le Clergé connoiſſe que le petit peuple n'a une ſi grande vénération pour les Eccléſiaſtiques, que parce qu'il eſt perſuadé qu'il dépend du bon plaiſir & du pouvoir des Prêtres de remettre leurs péchés ou de ne les pas remettre, le Clergé

(a) Relation de deux différends dans la Convocation, par Cannon, p. 14. 15. en Anglois.

gé commet-il un péché, en ne desabusant pas le Peuple & en le laissant volontairement dans cette fausse opinion?

C'est ce qui a fait dire avec raison à Mr. Whiston, qui a entretenu pendant un très-longtems une étroite coresponsance avec les principaux du Clergé de notre Eglise, que (*b*) savoir se déguiser, cacher avec adresse & nier directement ce que l'on connoît dans sa conscience être très-véritable, est un péché dont il craint bien que plusieurs des plus savans & des plus judicieux du Clergé ne soient aujourd'hui coupables.

5. La cinquieme preuve que je tire de la conduite même des Prêtres, en faveur de la liberté de penser, est fondée sur ce qu'ils ne peuvent souffrir qu'un bon Chrétien raisonne mieux que le commun, qu'aussi-tôt ils ne crient contre lui à l'Athée & au Socinien, & qu'ils ne lui donnent les noms odieux de Déiste & d'Arien, comme si le bon sens & l'esprit orthodoxe étoient incompatibles. C'est pourtant de cette maniere qu'on a traité plusieurs personnages illustres, dont j'ai parlé ailleurs. (*c*).

(*b*) Réfl. sur un Disc. de la Liberté de penser. p. 52.
(*c*) Voyez pag. 75.

6. Leur conduite par rapport aux Livres ſacrés, dont ils rendent le Canon fort incertain, me fournit une ſixieme preuve qui mérite attention. Si nous en croyons le Docteur Grabe (*f*) le nombre des Livres Sacrés n'a point été déterminé du vivant des Apôtres, non pas même du tems que Clement écrivit ſon Epitre aux Corinthiens, c'eſt-à-dire un peu après le martire de St. Pierre & de St. Paul, & dans laquelle il cite ſouvent l'Ancien Teſtament ſans rapporter aucun paſſage du Nouveau, ſi ce n'eſt quelques-uns tirés des Epitres que St. Paul avoit écrites aux mêmes Corinthiens ; d'où on peut inférer, ajoute ce Docteur, que Clement ne croyoit pas qu'ils euſſent connoiſſance d'aucun autre Livre que de ces Epitres. Et on peut raiſonnablement croire la même choſe de Barnabé & d'Hermas, qui n'ont fait mention d'aucun Livre du Nouveau Teſtament, quoique l'un & l'autre aient écrit après la deſtruction de Jeruſalem.

Le Dr Mills ne rend-il pas les Ecritures auſſi douteuſes qu'il ſe peut, en avançant comme il fait (*g*) qu'il ne ſe fit aucune collection des Livres Sacrés ſoit Epitres

(*f*) *Spicil. Secul I. pag.* 320.
(*g*) *Millii Proleg. p.* 23.

ou Evangiles, que ſoixante ans après la mort de Jeſus-Chriſt. Cela eſt très-certain, dit-il, à l'égard des Epitres, puiſqu'il s'éleva, dans les ſiecles ſuivans, de grandes diſputes & beaucoup de doutes dans l'Egliſe Apoſtolique, touchant le nom & l'autorité de leurs Auteurs : ce qui ne ſeroit jamais arrivé ſi quelqu'un des Apôtres qui ont vécu les derniers, en avoit dreſſé le Canon. On doit avoir la même penſée, pourſuit ce Docteur, par rapport aux Evangiles, puiſqu'alors on n'étoit pas encore convenu de ne faire la lecture que de ces quatre dans l'Egliſe Chrétienne, comme il promet de le prouver plus bas.

Le Docteur Beveridge jette encore de plus grands doutes dans l'eſprit ſur le même ſujet, en avançant avec une eſpece de certitude (*b*) qu'à peine on trouve deux anciens Auteurs, parmi tous ceux qui ont écrit ſur les matieres eccléſiaſtiques, qui ſoient d'accord ſur le nombre des Livres Canoniques. Il dit ailleurs (*i*) que perſonne ne peut ignorer que quelques-uns des Livres des Apôtres, & qui ſont véritablement Canoniques, n'aient été révoqués

(*b*) *Apud Entii Bibl. Sanctam. p.* 376.
(*i*) *Codex Can. vind. Edit. Clerico. p.* 167.

en doute dans les trois premiers ſiecles du Chriſtianiſme.

7. D'un abîme on tombe ordinairement dans un autre, c'eſt ce qui eſt arrivé à ces Meſſieurs qui ont fait tous leurs efforts pour prouver que le Texte de l'Ecriture eſt mendié. Dans cette vue Mr. Gregory du College de Chriſt à Oxfort, remarque (*k*) qu'il n'y a point d'Auteur quelque profane qu'il ſoit, qui, tout le reſte égal, ait autant ſouffert des injures du tems que le Nouveau Teſtament. Le Dr. Mills n'a rien fait de plus avantageux pour les Livres ſacrés lorsqu'il a mis au jour un Livre qui contient toutes les différentes lectures qui ſe font du Nouveau Teſtament, & qui montent, ſuivant la ſupputation d'un autre (*l*) Auteur, juſqu'à trente milles.

La ſavante Critique, que le Dr. Whitby a fait des ouvrages du Dr. Mills, ſuffit pour faire voir quels coups celui-ci a portés au texte ſacré, c'eſt à dire au texte orthodoxe de l'Egliſe Anglicane.

Voici le jugement qu'il en fait en général. (†) La prodigieuſe quantité de leçons différentes recueillies par ce Docteur, doit

(*k*) *Préface de ſes Oeuvres Poſthumes.*
(*l*) Pref. Novi Teſtam. Wetſtenii.
(†) *Whithyi Examen Var. Lect. Millii. p.* 3. *&.* 4.

naturellement remplir l'eſprit de doutes & de ſoupçons, & ne promettre rien de certain de ces Livres qui ſont donnés à lire en tant de différentes manieres, & qui varient ſi fort non ſeulement à chaque verſet, mais encore en chaque partie d'un même verſet. Le Pere Morin a prouvé la dépravation du Texte grec, parce qu'il avoit trouvé tant de diverſes leçons dans les copies manuſcrites de R. Etienne; ce qui, à la vérité, affoiblit beaucoup l'autorité de ce Texte. Mais quel triomphe pour les Papiſtes, quand ils verront que le nombre de ces leçons différentes a été ſi prodigieuſement augmenté par le Dr. Mills & par le long ſupplément qu'on y a ajouté? Quoi qu'il en ſoit, la cauſe des Proteſtans ne reçoit pas peu de préjudice de ce que ce Docteur dit avec tant d'aſſurance, qu'il y avoit grand nombre d'endroits corrompus & falſifiés, preſque dès le commencement du Chriſtianiſme, & du tems même des Apôtres. (*n*)

(*n*) Quant à ce qui regarde la Diſpute, qui eſt entre le Dr. Mills & le Dr. Whitby, ſçavoir ſi le grand nombre des Textes de l'Ecriture qui ſe liſent différemment, y apporte quelque préjudice ou non, je tâcherai d'établir la Queſtion auſſi nettement que je pourrai dans les Remarques ſuivantes.

1. Si nos Auteurs inſpirés avoient eu entre leurs

Pour mieux appuyer cette opinion, le Docteur Mills a découvert un paſſage,

mains un Manuſcrit Original des Ecritures, qui ſubſiſtât encore, ou ſi les différens Copiſtes dans tous les tems de l'Egliſe avoient été inſpirés, lorsqu'ils les ont tranſcrites, il ſe pourroit faire que nous euſſions un Texte très-parfait de cet excellent Livre, dans ce qui en a été imprimé.

2. Mais puisqu'il n'a pas plu à la Providence divine, de ſe ſervir de ces deux moyens, & qu'on ſuppoſe que notre ſalut dépend de la véritable Intelligence des Ecritures, nous ſommes obligés d'établir notre Foi ſur un fondement très incertain & d'avoir recours à la Critique, pour, dans ce nombre infini de différens Textes, en choiſir un que nous puiſſions nous approprier, à peu près comme nous faiſons à l'égard de Terence ou de quelque autre ancien Auteur.

3. Il y a encore plus d'incertitude à déterminer les paroles de l'Ecriture par les conjectures de la Critique, qu'il ne s'en trouve à l'égard de tous les autres Livres des Anciens, parce que la quantité des Textes, dont la Lecture varie ſi fort dans les Ecritures, ne provient pas ſeulement de l'ignorance & de la négligence, mais encore d'un propos délibéré, à deſſein de ſoutenir des ſentimens Orthodoxes, ou Hérétiques; au lieu que l'ignorance & la négligence de ceux qui ont tranſcrit les anciens Auteurs eſt la ſeule cauſe de la diverſité qui ſe trouve dans la lecture qu'on en fait.

4. Quoique le Texte de l'Ecriture ſoit devenu incertain par l'ignorance & la négligence des Copiſtes, comme celui de tous les autres anciens Livres & qu'il le ſoit encore plus que ceux-ci à cauſe des falſifications qui y ont été inſérées exprès par ceux qui l'ont tranſcrite; cependant il eſt évident que plus il

dont fort peu de perſonnes avoient été informés avant lui, & qui avoit même échappé au Pere Simon dans les recherches exactes qu'il a faites, avec tant de peine, afin de prouver l'incertitude du texte de l'Ecriture; ce paſſage qui fait mention d'une altération générale du texte des quatre Evangiles, faite dès le ſixieme ſiecle, ſe trouve dans la Chronique de Victor de Tmuis, Evêque d'Afrique, qui fleuriſſoit dans ce tems-là; cette Chronique n'a été imprimée qu'à Ingolſtad l'an

eſt reſté parmi nous d'anciens manuſcrits & plus on les confronte, plus auſſi les Chrétiens qui ſont de bons Critiques ſont-ils propres à déterminer le véritable Texte de l'Ecriture, pour leur propre uſage. Et par conſéquent le Pere Simon, le Docteur Bentley & d'autres fameux Critiques ſemblables à ceux-ci, doivent être plus fideles Croyans & tenir un chemin plus ſûr, pour parvenir au ſalut, que non pas tous les autres qui ne ſont pas auſſi habiles qu'eux en Critique.

5. Il n'eſt pas moins évident, que, s'il eſt vrai que le nombre des différentes lectures ſoit ſi grand qu'il paroît par la Collection du Docteur Mills, cette diverſité rend le Texte imprimé, ſur lequel la Bible de l'Egliſe Anglicane a été traduite, comme auſſi tout autre ſoit imprimé ou manuſcrit, d'une ſi grande incertitude, que nous pouvons juſtement conclure avec un vénérable Théologien, que nous aurions une partie bien plus conſiderable du véritable Texte, ſi nous étions moins attachés à celui qui a été imprimé. *Lettre de remerciment d'un Eccléſiaſtique au Dr. Bentley.*

1600. par Caniſius; & par Joſeph Scaliger dans ſon édition du Chronicon d'Euſebe. Or ce paſſage eſt conçu en ces termes; » Sous le conſulat de Meſſalla & par le » commandement de l'Empereur Anaſta- » ſe, les ſaints Evangiles ont été corrigés » & réformés, ſe trouvant avoir été écrits » par des Evangéliſtes qui étoient des i- » diots." Ce Docteur ajoute que St. Iſidore, Evêque de Seville, rapporte le même fait dans ſa Chronique.

8. Ce qui doit encore nous rendre la conduite du Clergé ſuſpecte, & nous obliger à penſer librement afin de n'être pas trompés, ce ſont les Livres qu'ils publient tous les jours, ſur la nature de Dieu, la vérité & l'autorité des Ecritures; où ils nous mettent en main les argumens des impies, particuliérement dans leurs (*) Traités en forme de dialogue, dans leſquels ils introduiſent les Athées, les Déiſtes, les Sceptiques & les Sociniens ſoutenant leurs opinions avec autant de force, de ſubtilité & d'artifice, qu'ils le font eux-mê-

(*) Tels ſont les Conférences de Nichols avec un Déiſte. Les Dialogues de Leſley, entre un Déiſte & un Chrétien, & divers autres de cette nature, qui ſont publiés en Anglois.

mêmes dans leurs écrits & avec leurs amis; & à voir la foibleſſe des réponſes que ces controverſiſtes y oppoſent, on ſeroit tenté de les accuſer de pencher en faveur de la cauſe qu'ils réfutent ſi mal dans leurs converſations.

9. Quelle conſéquence peut-on tirer de ce qui ſuit? Il n'y a qu'un ancien ſyſtême complet d'Athéiſme, celui d'Epicure, écrit par Lucrece, & qui nous a été conſervé dans un ancien langage; mais les Prêtres n'ont pu ſouffrir qu'il demeurât plus longtems, pour-ainſi-dire enſéveli dans ce langage inconnu à tant de gens; il a fallu qu'un d'eux, c'eſt le révérend Mr. Creech, l'ait traduit en vers Anglois pour la commodité & le divertiſſement des lecteurs. Et il paroît à la tête de cet ouvrage, plus d'approbations de Théologiens, que j'en ai jamais vu au commencement d'aucun livre, quelque dévot & religieux qu'en fût le ſujet.

10. Il ne faut pas paſſer ſous ſilence certaines fraudes qu'ils appellent pieuſes, & qu'ils commettent ordinairement dans la traduction ou la publication des livres. C'eſt par une de ces pieuſes fraudes que le mot Ἐκκλησία avoit été traduit par le mot Congrégation & non par celui d'Egliſe

dans les endroits, où il ſe trouve dans l'ancienne (*) Bible Proteſtante imprimée du tems du Roi Edouard VI., & au commencement du Regne de la Reine Eliſabeth en 1562. Les Catholiques Romains en furent fort ſcandaliſés; mais nos vénérables traducteurs de la Bible, dont on ſe ſert communément aujourd'hui, employent en quelques endroits le mot *d'Aſſemblée* & en quelques autres celui *d'Egliſe*, à deſſein de nous inſinuer que le mot *Egliſe* ſignifie les *Prêtres*. Car par tout où le mot Ἐκκλησία ſignifie manifeſtement le Peuple, comme dans les Actes des Apôtres Chap. XIX. verſ. 32. ils l'expliquent par le mot Aſſemblée, d'autant que s'ils avoient dit: L'Egliſe étoit confuſe & pluſieurs ne ſçavoient pour quelle cauſe ils étoient venus, le terme *d'Egliſe* auroit été pris ſelon ſa propre ſignification, ce qui n'auroit pas répondu au ſujet. Et lorsque Ἐκκλησία a un ſens équivoque & que la ſuite du diſcours laiſſe quelque doute qui ne ſe trouve point expliqué dans le paſſage précédent, alors ils ſe ſervent de l'expreſſion *d'Egliſe*; comme par exemple il eſt dit en St. Mat. Chap. XVII. Verſ. 17. *dis-le à l'Egliſe:*

(†) Vie de l'Evêq. Parker écrite par Strype pag. 207. en Anglois.

ce qui donne lieu au Clergé de l'expliquer en leur faveur prétendant que cela ſignifie, *dis-le aux Prêtres.* Au lieu que ſi l'expreſſion de l'original avoit été traduite également & qu'il y eût par tout *Egliſe* ou par tout *Aſſemblée*, il n'y auroit eu aucune diſpute à l'occaſion de ceux qui ſont compris ſous le mot Ἐκκλησία & par conſéquent on auroit ſçu à qui appartiennent les grands privileges que toute l'Ecriture attribue à ceux qui ſont déſignés par ce mot.

Ils ont commis une autre fraude avec la même ſainte intention, en inſérant le nom de Dieu dans ce paſſage des Actes; (*a*). „ Et ils lapidoient Etienne invoquant Dieu, „ & diſant, Seigneur Jeſus reçois mon eſprit"; ſans être autoriſés d'aucun manuſcrit ni d'aucune copie du nouveau Teſtament en quelque langue que ce ſoit.

Nos mêmes traducteurs n'ont-ils pas voulu cacher la véritable ſignification du mot (*b*) Ἐπισκόπους en le traduiſant par celui de *Surveillans*, parce qu'il eſt manifeſtement pris en cet endroit pour pluſieurs perſonnes d'une même aſſemblée; au lieu que s'ils s'étoient ſervis du mot *d'Evêques* comme ils font ailleurs il auroit paru que les

(*a*) *Ch. VII. Verſ.* 59.
(*b*) *Act. Ch. XX. v.* 28.

noms *d'Evêque* & *d'Ancien* ſignifioient la même choſe, puiſque les mêmes perſonnes qui ſont ici appellés Ἐπισκόπους portent le nom de Πρεσβυτέρους dans un autre endroit (*c*).

C'eſt encore dans la même vue qu'ils font paſſer, dans leur traduction, Phœbe pour une ſervante de l'Egliſe, quoiqu'il y ait dans l'original, Διάκονον τῆς Ἐκκλησίας; mais en exprimant le mot *Diaconeſſe*, ils n'auroit pu parvenir à leur but qui étoit d'abolir l'Ordre des Diaconeſſes & d'ôter aux femmes la connoiſſance du droit que l'Evangile leur donne d'aſpirer dans l'Egliſe à quelque office plus honorable que celui de balayer les Temples & d'en ouvrir les bancs.

Dans l'apoſtille qui eſt à la fin de la ſeconde Epitre à Timothée; Timothée eſt appellé le premier Evêque de l'Egliſe des Ephéſiens & dans celle de l'Epitre à Tite, Tite eſt appellé le premier Evêque de Crete; mais l'une & l'autre de ces expreſſions furent traitées, par le Parlement, d'additions hardies & ſuppoſées, miſes par quelques Prêtres anciens, & adoptées par les nôtres

C'eſt encore avec une même ruſe que,

(*c*) *Ibid. v.* 17.

pour donner de l'autorité aux trois Symboles qu'on a mis dans la Liturgie & qui ſont approuvés dans la profeſſion de foi de l'Egliſe, on a appellé l'un *des Apôtres*, l'autre *de Nicée*, & le dernier *de St. Athanaſe*; quoiqu'il ſoit hors de diſpute (*a*) qu'aucun n'appartient aux Auteurs ou à l'Auteur à qui ils ſont attribués. Mais pour rendre juſtice aux compilateurs de la Liturgie & de la profeſſion de foi, je veux bien reconnoître que cela s'eſt fait autant par ignorance que de deſſein prémédité. Cependant l'Examinateur de l'expoſition que l'Evêque de Salisbury a faite du 39. Article, dit ouvertement qu'il ne falloit pas découvrir cette ſupercherie. C'eſt, ce me ſemble, le ſens de ces mots: „ Cet „ (*b*) Evêque, en qualité de Commenta- „ teur, auroit mieux fait d'expoſer cet „ article du mieux qu'il auroit pu, que „ d'avoir pris tant de peine à montrer que „ les Symboles avoient été mal intitulés: „ & la découverte que cet Evêque a faite, „ en honnête homme, ne s'accorde point „ avec le deſſein de cet article.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les cas de cette importance qu'ils prennent aiſément

(*a*) Expoſition de l'Evêque de Salisbury, pag. 106.
(*b*) Préface de l'Examinateur: pag. 41.

la réſolution de falſifier les livres; il ſemble qu'ils ne peuvent s'en empêcher dans les matieres même les moins importantes. Ainſi que Mr. Brown, Recteur de Sunbridge, dans la Province de Kent, dans la traduction qu'il a faite en Anglois de quelques Lettres du Pere Paul & qu'il fit imprimer en 1693, a ſupprimé les paſſages les plus remarquables de ces Lettres: quelques uns de ces endroits donneront aſſurément du plaiſir aux lecteurs. Il a omis ces mots, 1, *ſi le Roi d'Angleterre*, (c'eſt JAQUES I.) *n'étoit pas plus Docteur que Roi.* 2, *ſi le Roi d'Angleterre n'étoit pas un Docteur, on pouroit en attendre quelque bien.* Mais l'omiſſion la plus conſidérable eſt celle qui ſuit.

Je crains pour les Anglois, dit le Pere Paul. Le grand pouvoir des Evêques, quoique ſoumis à un Roi, me fait appréhendre quelque choſe. Car auſſi-tôt qu'ils auront un Prince facile, ou un Archevêque d'un eſprit altier, la Puiſſance Royale tombera en décadence, les Evêques aſpireront à une Domination abſolue. Il me ſemble que je vois déja en Angleterre le cheval tout ſellé & tout bridé; le bon homme, comme je le conjecture, montera bientôt deſſus.

Le traducteur des Voyages de Baumgarten, dans le Recueil imprimé par Churchil, a tronqué un endroit qui contient deux particularités fort remarquables, les voici: (†) Hors la ville du Grand-Caire sur les bords du Nil, on nous montra une Moſquée, où, on dit que durant le ſervive divin, les morts ſortent de leurs tombeaux, & demeurent hors de terre auſſi longtems que dure ce Service Divin, & qu'enſuite ils diſparoiſſent; ceci eſt affirmé de tout le monde dans le Grand-Caire. Nous vîmes auſſi un certain grand lac proche du Nil qu'on aſſure devenir auſſi rouge que du ſang une fois l'année, ce qui continue peut-être en mémoire de cette playe dont l'Egypte fut affligée, lorsque les eaux furent, à ce qu'on dit, changées en ſang.

L'Evêque Fell a corrompu beaucoup d'endroits dans l'Hiſtoire des Antiquités de l'Univerſité d'Oxford compoſée par Mr. Wood, pendant que l'ouvrage étoit ſous la preſſe, & en particulier il a oté pluſieurs paſſages où Mr. Wood avoit rendu juſtice à Mr. Hobbes & y en a inſéré d'autres qui dérogent à ſa réputation & à ſon caractere. Mr. Wood en donna lui-même avis

(†) *Peregrinationes Lib. I. Cap.* 18.

à Mr. Hobbes; ſi on a la curioſité de voir quelles ſont ces altérations, on peut conſulter la vie de Hobbes. (a)

En un mot rien n'eſt plus commun que ces ſortes de fraudes dans tous les livres qui ont été mis au jour ou par les Prêtres, ou par quelque Eccléſiaſtique que ce fût. C'eſt pourquoi j'ai envie de rapporter ici ce qu'ils peuvent dire pour excuſer une telle conduite auprès d'un petit nombre de gens qui s'aviſent de leur en faire des reproches. Il eſt certain qu'ils peuvent alléguer l'autorité des anciens Chrétiens pour excuſer ce qu'ils ont ajouté, corrompu & tronqué dans les Auteurs, avec plus de raiſon que pour prouver aucun de leurs articles de Foi. Car St. Jérome confeſſe qu'il a fait la même choſe lorsqu'il dit: (*) „Si en traduiſant les bons endroits d'Origene j'ai corrigé ou omis les mauvais, doit-„on me blâmer d'avoir informé les hommes „de ce qu'il avoit de bon, & de les avoir „privés de ce qu'il avoit de mauvais? Si „c'eſt-là un crime, St. Hilaire eſt auſſi coupable que moi; & Euſebe de Verceil a „com-

(a) p. 114.

(*) *Adv. Vigilantium. Op. Tom. 2. p. 312. 313. Ed. Eraſm.*

„ commis la même faute en traduiſant en la-
„ tin les Commentaires d'Euſebe de Céſarée,
„ qui étoit un grand Hérétique, ſans avoir
„ fait mention de ſes Héréſies. Je ne dis rien
„ de Victorinus & des autres, de peur qu'on
„ ne m'accuſe de ne travailler pas tant à
„ me juſtifier de ce crime, qu'à chercher
„ des complices pour l'autoriſer."

Mais ce vice étoit déja à la mode dès avant le tems de St. Jérome; Un ſavant Ecrivain nous apprend que (*) le Clergé de l'Egliſe Grecque avoit un ſi grand crédit à la Cour, que les Empereurs brûlerent, à leur conſidération, les Ouvrages de pluſieurs des anciens Poëtes Grecs. De-là vient que nous avons perdu les Comédies de Menandre, d'Appollodore, de Philémon & d'Alexis, & les Poëmes de Sapho, d'Erinna, d'Anacréon, de Mimnerme, de Bion & d'Alcée. Et on leur ſubſtitua les Poëmes de Grégoire de Naziance qui excitent un ardent zele pour la Religion, mais qui ſont bien éloignés des autres, pour la juſteſſe des paroles & pour l'élégance de l'expreſſion. Ces Prêtres, à la vérité, ont honteuſement fait une grande injure aux Grecs de l'Antiquité, mais ils ont donné de très grands témoignages d'inté-

(*) *Johannes Medices apud Barneſii vitam Anacreontis. p. 61.*

grité, de probité, & de Religion. (†) Le ravage, que Gregoire le Grand, l'Apôtre d'Angleterre, fit parmi les Auteurs Latins, ne fût pas moindre, lorsque, ſous prétexte d'une ſainteté auſtere, il fit brûler à Rome la Bibliotheque Palatine.

A ce grand nombre de preuves que j'ai tirées de la conduite des Prêtres, en faveur de la liberté de penſer, je pourrois en ajourer encore pluſieurs; telles que leur coutume de déclamer contre le parti de la raiſon; les artifices & les meſures dont ils ſe ſervent ſouvent pour diſſuader de l'examen des vérités de la Religion, & quelquefois pour diſpoſer les eſprits à les examiner, lorsqu'elles ſont combatues par l'autorité, ou qu'ils croient que la vérité eſt évidemment de leur côté; le ſoin qu'ils ont d'inſpirer leurs principes à la Jeuneſſe, &c. Mais je les paſſe toutes ſous ſilence, pour ne pas donner trop d'étendue à cette lettre. Car, après nous être convaincus de la diverſité preſqu'infinie des opinions qui regnent parmi les Prêtres, non ſeulement de Sectes différentes mais encore entre ceux de la même Religion; après nous être convaincus que les Prêtres reconnoiſſent que ces mêmes points de

(†) *Barneſii Vita Anacreontis. p.* 26. 63.

doctrine, qu'ils ont ſolemnellement juré de prêcher, ſe contrediſent, ſont contraires à la raiſon, & qu'un grand nombre d'abus, de défauts & d'erreurs ſe ſont gliſſées dans l'Egliſe; après avoir connu qu'ils ſe déclarent eux-mêmes contre la vérité & qu'ils ne font pas difficulté de blâmer ceux qui ſont aſſez ſinceres pour la dire; après avoir vu de quelle maniere il s'y prenent pour taxer d'incrédulité & d'héréſie des gens qui, pour avoir du bon ſens, n'en ont pas moins de Chriſtianiſme; après les preuves qu'ils nous donnent de l'incertitude du texte de l'Ecriture, les idées impies dont ils rempliſſent l'imagination des hommes en publiant les argumens des infideles & faiſant revivre l'ancien ſyſtême de l'Athéiſme; enfin les fraudes dont ils ſe ſont rendus coupables dans la publication de leurs livres; après, dis-je, toutes ces fauſſes démarches du Clergé, n'avons-nous pas tous les ſujets du monde de conclurre qu'il ne nous reſte aucun moyen de nous former une juſte idée de la Divinité, que nous ne pouvons plus nous régler ſur l'Ecriture que nous avons aujourd'hui, qu'il n'y a point de fond à faire ſur le texte Grec du nouveau Teſtament dont on ſe ſert communément, & qu'il eſt impoſſible

de mettre nos eſprits en repos dans l'embarras & les préjugés que les Prêtres nous ſuſcitent, contre toutes ces vérités, qu'en rénonçant abſolument à ſuivre leurs penſées & en faiſant un libre uſage des nôtres.

SECTION III.

J'ai ſouvent remarqué, dans la converſation, que les difficultés & les objections qu'on ſe forme à ſoi-même pour combattre la vérité de quelque propoſition que ce ſoit, font pour l'ordinaire beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que les preuves les plus inconteſtables qu'on puiſſe leur oppoſer. C'eſt ce qui m'a déterminé à examiner ici les objections les plus fortes que j'ai entendues, contre la liberté de penſer, de la bouche même des perſonnes les plus ſinceres.

I. La premiere, qui ſe préſente, eſt, que tous les hommes n'ont pas les qualités requiſes pour faire les recherches dans leſquelles on prétend les engager, en leur attribuant à tous le droit de penſer ſur toutes ſortes de ſujets; parce que la plûpart manquent effectivement de capacité, pour penſer juſtement ſur une queſtion ſpéculative; ainſi, conclut-on, il eſt contre le bon ſens de ſoutenir que le libre uſage

de la penſée appartienne de droit à tous les hommes, & encore plus, de prétendre qu'ils ſoient indiſpenſablement obligés de s'en ſervir.

A cela je réponds 1. que ceux qui font ce raiſonnement ne prennent aſſurément pas le juſte ſens de la propoſition: car, quand on dit ſimplement qu'un homme a droit de faire une choſe, on entend qu'il a auſſi celui de s'en exempter, s'il le trouve à propos. Lors donc qu'il ne ſe trouve pas aſſez d'habileté pour faire un bon uſage de ſa penſée, rien ne le force à s'engager dans de vaines recherches, en vertu du droit qu'il a de le faire.

2. Quand on ſoutient enſuite que tous les hommes ſont dans l'obligation de penſer avec liberté ſur de certains ſujets, on ne les engage qu'à l'examen de ceux pour leſquels on peut ſuppoſer qu'ils ont aſſez de capacité; car, tout homme étant dans la néceſſité de déférer à certaines propoſitions, & l'unique moyen de connoître quelle idée il doit s'en former, conſiſtant à y penſer; il ſeroit infiniment abſurde de s'imaginer que Dieu exigeât notre conſentement ſur ces ſortes de propoſitions, ſans nous avoir rendu capables d'en pénétrer le ſens.

3. Si après cela on veut ſuppoſer que la plûpart des hommes ne ſont pas capables de faire un libre uſage de leurs penſées ſur les matieres de ſpéculation, j'accorderai volontiers que la liberté de penſer n'eſt pas obligatoire; mais les Prêtres m'accorderont à leur tour que la vérité ou la fauſſeté de ces matieres trop ſpéculatives n'eſt d'aucune importance pour ces gens-là, & qu'on ne peut exiger d'eux avec juſtice qu'ils acquieſcent aux opinions qui en dépendent: ce qui n'empêche pas que ceux qui ſont capables de faire uſage de la liberté de penſer, ne conſervent toujours le droit de le faire.

II. D'autres objectent que, ſi on anime les hommes à penſer librement, il s'enſuivra une diverſité d'opinions innombrables; & conſéquemment un deſordre affreux dans dans la ſociété. Mais deux réflexions leveront toute cette difficulté.

1. Qu'on donne, pour prévenir cette diverſité d'opinions, une regle qui n'en produiſe pas même un plus grand nombre que la liberté de penſer, ou qui prévenant cette diverſité d'opinions, n'engendre quelques autres inconvéniens pires que le mal même, & je m'y ſoumettrai volontiers.

2. Mais c'eſt à tort qu'on prétend que

la diverſité d'opinions cauſe de la confuſion dans la ſociété. La Grece eſt une preuve invincible du contraire. On y a vu en même tems des Pythagoriciens, des Epicuriens, des Stoïciens, des Platoniciens, des Académiciens, des Ciniques & des Stratoniciens, qui différoient tous ſur les points les plus importans, tels que ſont la liberté des actions humaines, l'immortalité & la ſpiritualité de l'ame, l'exiſtence & la nature des Dieux, le ſoin qu'ils prennent du gouvernement du Monde, &c. Cependant cette diverſité d'opinions n'a jamais cauſé de confuſion, & on étoit ſi éloigné de croire que la différence des ſentimens parmi les Philoſophes pût être la cauſe de quelque deſordre, que les (*a*) Epicuriens auſſi-bien que les autres recevoient des appointemens du Gouvernement. L'ancienne Rome avoit dans ſon ſein (*b*) plus de ſix cens ſortes de Religions & de Cultes différens, & nous n'apprenons d'aucun Hiſtorien que cette grande diverſité y ait cauſé la moindre confuſion dans la ſociété. En un mot, ils eurent ſi peu de Théologie Scholaſtique, & leurs Prêtres exciterent ſi peu de troubles, qu'ils n'ont four-

(*a*) *Gaſſendi de Vitâ & Moribus Epicurii Cap.* 5. *L.* 2.
(*b*) *Lipſius de Rom. trad. Rom. L.* 4. *C.* 5.

ni aucune matiere pour ce qui s'appelle Hiſtoire Eccléſiaſtique; car comme l'a remarqué le célebre Grotius (c), l'Hiſtoire Eccléſiaſtique n'eſt qu'un tiſſu des infamies du Clergé dominant. Il eſt vrai qu'il y avoit une raiſon pour laquelle cette diverſité d'opinions, tant dans la Philoſophie que dans la Théologie, n'étoit ſuivie d'aucun mauvais effet; ils étoient tous animés d'un eſprit de douceur & de paix, qui leur faiſoit ſupporter qu'on penſât librement & qu'on embraſſât telles opinions qu'on vouloit. Mais ſi la calomnie avoit été en uſage parmi eux, s'ils s'étoient réciproquement condamnés aux fagots, s'ils s'étoient jettés l'un l'autre dans de noirs cachots, s'ils s'étoient confiſqués les biens les uns des autres, tout cela en ce monde, en s'entre-menaçant d'une damnation éternelle dans l'autre, pour engager, par ce moyen, les ignorans dans leur parti; on auroit vu parmi eux les deſordres & les cabales qu'on voit aujourd'hui parmi ces gens qui ne veulent laiſſer aucune liberté dans le choix des opinions. Ce n'eſt pas ici une réflexion faite à la légere, c'eſt une vé-

(c) *Qui legit Hiſtoriam Eccleſiaſticam, quid legit niſi Epiſcoporum Vitia? Epiſt. p. 7. Col. 1.*

vérité miſe dans tout ſon jour par l'expérience même. En effet, combien n'y a-t-il pas de diſputes permiſes pour exercer les eſprits, agitées parmi les Philoſophes, les Médecins & les Théologiens mêmes, ſans produire aucun mauvais effet. Qu'on parcoure l'hiſtoire des Turcs, qu'on examine leur Gouvernement; je m'aſſure qu'il n'y a perſonne qui du premier coup d'œil ne reconnoiſſe quelle paix & quelle tranquillité leur principe de Tolérance répand dans tout leur Empire. Cette Tolérance eſt fondée ſur un article de leur Alcoran, qui porte que (*d*) celui-là qui adore Dieu & qui pratique ce qui eſt bon, attire ſans doute ſur lui les bénédictions de Dieu, ſoit qu'il ſoit Chrétien ou Juif, ſoit même qu'il ait abandonné ſa Religion pour en embraſſer une autre. Ils ont réglé conſtamment leur conduite ſur ce principe; & depuis le commencement de leur empire juſques à préſent, ils ont ſouffert différentes ſortes de Religions & ſur-tout celle des Chrétiens, moyennant ſeulement un léger tribut, quoi qu'ils ſçuſſent que ces mêmes Chrétiens regardent leur Prophête comme un Impoſteur, & qu'ils extirperoient in-

(*d*) Azora, 2.

failliblement, par le fer & le feu, leurs Protecteurs d'à-préſent, ſi le pouvoir ſuprême étoit entre leurs mains. Enfin la tolérance & la charité des Turcs conſervent dans leur Empire une tranquillité ſi parfaite, en comparaiſon de celle dont jouiſſent les Chrétiens que notre pieux Evêque Taylor a avoué, (*) qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire que Dieu n'étendît les limites de l'Empire des Turcs; & qu'il ne punît les Chrétiens d'une maniere ou d'une autre, à cauſe de leur entêtement à vouloir diſputer ſur des queſtions inutiles & impoſſibles à réſoudre, & à cauſe de la haine & des perſécutions qu'ils exercent envers leurs freres, qui devroient leur être auſſi chers que leur propre vie, & qu'ils ne peuvent ſouffrir, parce qu'ils réfuſent d'aquiéſcer aux vaines & folles opinions auxquelles ils veulent ſe ſoumettre les uns les autres.

L'expérience prouve donc évidemment que la ſeule cauſe de tout le deſordre, qu'on croit venir de la diverſité des opinions, vient de ce qu'on contraint les hommes dans l'uſage de leurs penſées, & que l'unique moyen de prévenir cette confuſion eſt de les en rendre les maîtres.

(*) Epitre Dédicatoire de la Liberté de Prophétiſer.

III. La troiſieme objection que l'on fait, eſt, que ſi l'on autoriſe cette liberté de penſer, quelques perſonnes pourront s'imaginer être tombés dans l'Athéiſme, qui eſt regardé dans un Gouvernement comme le plus grand de tous les maux ; comme s'il étoit fort ordinaire de trouver des Athées.

1. Mylord Bacon dit en propre terme (*) qu'il eſt rare de trouver un Athée de ſpéculation : & pluſieurs Théologiens ſoutiennent qu'il n'y en eût jamais un d'effet. C'eſt donc un fait ſi incertain qu'il peut à bon droit paſſer pour problématique ; ainſi on n'a aucune raiſon valable de prendre des meſures pour ſe garantir d'un monſtre chymérique.

2. Mais ſuppoſons que ce monſtre ſi rare puiſſe ſe trouver, voyons ce que ce pourroit être. David nous en a donné le caractere en ces mots : Le fou a dit en ſon cœur il n'y a point de Dieu ; c'eſt-à-dire qu'il n'y a qu'une tête creuſe, légere & oiſive qui puiſſe nier l'exiſtence d'un Dieu. Et Mr. Hobbes dit que (a) ceux qui, étant capables de conſidérer les vaiſſeaux qui ſervent à la génération & à

(*) Dans ſes Eſſais.

(a) *De Homine cap.* 1.

la nourriture, ne remarquent pas qu'ils ont été faits par un Etre plein d'intelligence, pour différentes fins, doivent paſſer eux-mêmes pour des gens deſtitués d'intelligence; à quoi on peut ajouter cette remarque de Milord Bacon, (*b*) qu'un peu de Philoſophie tourne un eſprit du côté de l'Athéiſme, mais y devient-il profond? il reprend auſſi-tôt le parti de la Religion.

C'eſt pourquoi, pour confirmer ſa remarque par l'expérience, l'Athéiſme regne le plus dans les pays de la Communion Romaine, où il y a le plus d'ignorance & où c'eſt un crime de penſer librement; car la liberté de penſer en étant bannie, il ne leur reſte point d'autre reſſource que de ſe repoſer ſur leurs Prêtres de tout ce qui concerne leur Religion; mais n'eſt-ce point ſe moquer des vérités les plus ſacrées que de les faire dépendre des différentes fantaiſies de ces hommes intéreſſés & auſſi ſujets à l'erreur que ceux qui s'en rapportent à eux? Rien n'eſt plus ſenſible, mais privés de toute leur raiſon, parce qu'ils ont renoncé à la liberté de penſer, ils ſouſcrivent par un *Amen* à tout ce que les Prêtres leur diſent. Ainſi l'ignorance eſt le

(*b*) Dans ſes Eſſais.

fondement de l'Athéiſme, comme la liberté de penſer en eſt le remede. En ſuppoſant que quelques perſonnes pouroient devenir Athées en ſe rendant maîtres de leurs penſées, le nombre en ſera toujours plus petit où la liberté de penſer ſera permiſe, que là où elle ſera défendue.

Mais je veux que cette liberté faſſe naître un grand nombre d'Athées : n'eſt-il pas certain, qu'en l'interdiſant il y aura un nombre infiniment plus grand de Superſtitieux & de Fanatiques. Or, ſi ces derniers ſont également & même plus pernicieux que les autres à la Société, il vaut mieux autoriſer la liberté de penſer, quand elle augmenteroit le nombre de ceux-là, que la contraindre pour accroitre celui de ceux-ci. Je ne veux rapporter que deux réflexions judicieuſes de deux perſonnes d'autorité pour vous faire convenir que les Fanatiques & les Superſtitieux feroient infiniment plus de tort à la Société, que ceux qui donneroient dans l'Athéiſme.

La premiere eſt de Mylord Bacon. (*b*) L'Athéiſme, dit-il, n'ôte à l'homme ni le bon ſens, ni l'amour de la Philoſophie, ni l'inclination naturelle à la piété, ni la con-

(*b*) Dans ſes Eſſais.

noiſſance des Loix, ni l'attachement à la réputation, qui ſont autant de guides qui, au défaut de la Religion, peuvent régler ſa conduite conformément aux dehors d'une vertu morale: mais la ſuperſtition détruit tout cela, & exerce un empire abſolu ſur l'eſprit humain. Auſſi l'Athéiſme n'a-t-il jamais troublé les Etats, parce que fermant les yeux aux hommes ſur un avenir éloigné, il les met au deſſus des inquiétudes turbulentes; & nous voyons que le ſiecle qui inclina le plus du côté de l'Athéiſme (tel que fut celui d'Auguſte) a été un des plus polis. Mais combien d'Etats la Superſtition n'a-t-elle pas remplis de confuſion, & n'a-t-elle pas produit une eſpece de premier mobile, ſeul capable d'entraîner avec lui dans le deſordre toutes les ſpheres du Gouvernement.

L'autre réflexion eſt du Dr. Hickes. (*d*) Si l'Athée, dit-il, fait du mal, parce qu'il n'a point de Religion, le Fanatique en fait mille fois davantage parce qu'il croit que la ſienne autoriſe celui qu'il fait. Le premier, quelque méchant qu'il ſoit, ne s'attache à aucun moyen parce qu'il ne ſe propoſe aucune fin; mais l'autre s'imagine

(*d*) Diſcours ſur Tillotſon & Burnet.

que la bonté de ſes vues ſanctifie les moyen les plus déteſtables qu'il prend pour y arriver. En un mot, tous les deux ſe ſervent du prétexte de la Religion, que l'un attaque & l'autre défend, pour aſſouvir leur avarice, leur ambition & leur cruauté. Ni l'un ni l'autre ne ſe fera une affaire de mentir, de tuer, de voler, de ſe révolter pour ou contre la Sainte Egliſe & la Religion: & jamais il n'y eut ni Croiſades, ni ligues, ni cabales ſoit pour commencer, ſoit pour pourſuivre le deſſein de quelque revolte ſous le St. prétexte de Religion, qui n'eût pour Chefs ou des Athées ou des Fanatiques: & il eſt difficile de déterminer leſquels ont cauſé le plus de deſordres; puis qu'ils ne different qu'en ce que les Fanatiques ont mieux ſu ſe déguiſer, & en impoſer avec de plus belles apparences à la faveur de leur hipocriſie: car, ayant le ſecret de fondre en larmes avec plus de facilité & de ſe contrefaire plus naturellement, ils acquierent bientôt chez le peuple la réputation de Dévots: en un mot, ils ſe transforment de meilleure grace en Anges de lumiere. Paſſons à une quatrieme objection.

IV. C'eſt le devoir particulier des Prêtres, dit-on, de penſer librement pour les

laïques, & doit-on avoir moins de confiance en eux qu'on en a pour les médecins, les juriſconſultes, &c. chacun dans ſa faculté ? Mais j'oppoſe à cette objection ſi plauſible trois réflexions qui méritent d'être peſées.

1. Il n'y a perſonne qui ſoit exclu de l'étude de la Juriſprudence ou de la Médecine, & qui ne puiſſe ſuivre ſes propres lumieres lorsqu'il eſt en procès ou malade, ſous prétexte qu'il y a des hommes qui font une profeſſion particuliere de ces Sciences. Rien auſſi n'empêche qu'un homme, qui n'eſt point paſſé Docteur en Droit ou en Médecine, n'ait autant de connoiſſance des loix & des moyens de guérir qu'aucun de ceux qui en font profeſſion. Pourquoi donc la diſtinction qu'on a miſe entre le reſte des hommes & un petit nombre deſtiné à l'étude de la Théologie, ôteroit-elle à quelqu'un la liberté de s'appliquer à la même Science & de ſuivre ſon propre ſentiment ſur un point quelconque de doctrine ? pourquoi en un mot n'aurois-je pas autant de connoiſſance dans la Théologie que celui qui porte le bonnet de Docteur ? D'où, il me ſemble que je ſuis en droit de conclurre qu'il n'y a aucune néceſſité de s'en rapporter au ſentiment de qui que

ce

ce ſoit en fait d'opinion, non plus qu'en fait de Médecine ou de Droit. Ceci me rappelle un joli endroit de la Bibliotheque choiſie de Mr. le Clerc; il y parle de la nouvelle Jerſey en Amérique, qui a peu d'habitans qui ne ſoient trembleurs : (*b*) Un Gentilhomme, dit ce ſavant, demandant à un habitant de ce pays, s'il y avoit des Avocats, des Médecins, & des Prêtres. Il lui répondit, par ordre, que non. L'heureux pays! repliqua le Gentilhomme, il faut que ce ſoit un Paradis!

2. Mais quand j'accorderois que les hommes ſont obligés en général de ſe fier en matiere de Droit & de Médecine aux perſonnes de ces profeſſions, on n'en pouroit tirer aucunes conſéquences par rapport à la Théologie, parce que ce ſont des cas entiérement différens, comme j'eſpere le prouver par les raiſons ſuivantes.

(1.) Lorsque, ne me ſentant pas aſſez verſé, ſoit dans le Droit, ſoit dans la Médecine, j'ai recours à un avocat où à un médecin, il eſt conſtant que je ne ſuis obligé, en aucune maniere, de croire les principes ou les ſentimens ſur leſquels les procédures de l'un ou les ordonnances de

(*b*) Tom. 25. p. 130.

l'autre, ſont fondées, ni même d'entrer en connoiſſance de quelque choſe que ce ſoit qui y ait du rapport. Le médecin peut me guérir, l'avocat peut me faire gagner mon procès, & moi ignorer juſqu'aux choſes qui ont quelque rapport avec leurs profeſſions, parce qu'on peut agir dans ces cas-là par procureur. Mais dans les matieres de Religion je ſuis dans l'obligation de faire moi-même profeſſion de telles ou telles opinions; je ne puis dans ces ſortes d'affaires ſubſtituer quelqu'autre en ma place, car ce ſera ma foi, & non celle de mon voiſin qui me ſauvera: d'où je conclue qu'il eſt indiſpenſablement de mon devoir de penſer par moi-même ſur le chapitre de la Religion; au lieu que je ſuis très libre d'étudier ou non, le Droit & la Médecine.

(2.) Les Prêtres n'ont aucun intérêt d'enſeigner aux autres la vérité, ils ſe contentent de leur débiter les opinions qu'ils ont embraſſées, & qui le plus ſouvent ſont erronées; on peut même dire qu'il eſt manifeſte que tous les Prêtres, exceptés les Orthodoxes, ſont gagés pour conduire les hommes dans l'erreur. Il n'en eſt pas de même ni des avocats ni des médecins; ils ne ſont ni établis ni gagés pour défendre

les fauſſes opinions qui peuvent être dans leur profeſſion; l'Avocat & ſon client, le Médecin & ſon patient ont un intérêt égal dans le ſuccès, ſoit d'un procès, ſoit d'une cure; mais il n'en eſt pas de même du Prêtre & du Laïque: celui-ci a beſoin de connoître la vérité & celui-là ne demande qu'à l'attirer dans ſon opinion.

(3.) Les Prêtres ne ſont pas établis pour étudier la Théologie, de la même maniere que les Avocats & les Médecins le ſont pour s'appliquer à la connoiſſance des Loix & de la Nature. Ce n'eſt pas à l'étude de la Théologie proprement dite qu'ils s'attachent, ils donnent toute leur attention à la recherche des moyens de ſoutenir certains ſyſtêmes qu'ils adoptent. Ainſi les Prêtres Romains, Mahométans, Luthériens, Juifs, Siamois, Presbiteriens, ne ſont attentifs qu'à maintenir chacun le leur. En eſt-il ainſi des Médecins? les voit-on diviſés en Sectateurs d'Hipocrates, ou de Galien, ou de Paracelſe? la Nature & les obſervations de toutes ſortes de perſonnes ſont les ſujets ſur leſquels ils s'exercent en toute liberté ſans ſouſcrire aux opinions de quelqu'un en particulier. On peut dire la même choſe des Juriſconſultes, la Loi ſeule eſt leur regle, ils peu-

vent librement l'interpréter ſelon ſon véritable ſens, & ils n'ont ni articles, ni ſignature qui les obligent à l'interpréter autrement.

(4.) Si l'ordonnance d'un Médecin eſt cauſe de ma mort, ou ſi je perds mon procès par la faute de mon Avocat, voilà le pis qui m'en puiſſe ariver; mais ſi je me mets ſous la conduite d'un Prêtres hétérodoxe, il y va pour moi de la damnation éternelle, au jugement de tout le monde.

3. J'oppoſe en troiſieme lieu à cette derniere objection, que, ſuppoſé même que les cas fuſſent pareils, les Prêtres n'en pourroient tirer aucun avantage en leur faveur, & généralement on n'en pourroit tirer aucune raiſon de ſe récrier tant contre la diverſité des opinions, & contre les autres maux qu'on impute à la liberté de penſer. En effet, les cas étant ſemblables, on doit avoir autant de liberté de ſe choiſir un Prêtre, comme de ſe choiſir un Avocat ou un Médecin; ainſi l'un pourra s'attacher à J. Bunyan, l'autre à D. Burgeſſ, celui-ci au Dr. Swift, celui-là au Dr. Atterbury, & ainſi des autres. Il eſt donc conſtant qu'étant libre d'adhérer à tel Prêtre qu'on voudra, il ne doit pas être moins libre de ſe conſulter ſoi-même; puiſqu'il

eſt impoſſible, en ce cas-ci, qu'on ſe haïſſe & qu'on ſe perſécute avec plus d'animoſité, qu'on ne le fait en ſe tenant attaché à des Prêtres de différentes ſectes.

V. J'ai vu encore des perſonnes qui croyoient oppoſer quelque choſe de bien fort contre la liberté de penſer, en objectant qu'il y a certaines opinions de ſpéculation qui ſont, à la vérité, fauſſes; mais qu'on doit néceſſairement preſcrire aux hommes, pour aider le Magiſtrat à conſerver la paix dans la Société; d'où l'on conclut qu'étant donc raiſonnable de les tromper quelquefois en fait d'opinions pour leur propre bien, comme on fait à l'égard des enfans à qui on en fait accroire, il eſt abſurde de vouloir engager ces mêmes hommes à penſer ſur ces ſortes de ſujets, dont il leur eſt avantageux d'ignorer la fauſſeté.

1. Je pourrois facilement détruire cette objection en priant toute perſonne raiſonnable d'en conſidérer l'impiété; c'eſt ainſi que Ciceron l'a réfuté: (a) Que penſez-vous, dit ce grand Orateur, de ces gens qui ont avancé que l'opinion de l'exiſtence des Dieux immortels n'a été inventée par

(a) *De Natura Deorum.*

les Philoſophes que pour le bien public, afin que ceux qui ne voudroient pas obéir à la raiſon puſſent être portés par l'influence de la religion à faire leur devoir? Ne peut-on pas dire que ces gens-là ont renverſé, par ce moyen, juſqu'aux fondemens de la Religion?

2. Mais quand j'accorderois que ce principe, le bien de la Societé doit être la regle de tout ce qui doit être permis ou défendu, ſur lequel cette objection eſt fondée, eſt un principe juſte; quand j'accorderois que, ſi les erreurs ſont utiles à la Société, on a raiſon de les faire recevoir aux hommes comme des vérités, & que, par une conſéquence néceſſaire, la liberté de penſer doit être limitée; je ſuis toujours en droit de ſoutenir que, ſi d'un côté rien n'eſt plus impie que de faire valoir ce principe à l'égard de la Religion, de l'autre rien n'eſt plus déraiſonnable que de vouloir en faire ici l'application; puiſque l'expérience auſſi bien que la raiſon font voir démonſtrativement que rien n'eſt plus contraire au Bien public que d'impoſer aux hommes l'obligation de croire certains points de ſpéculation ſoit vrais ſoit faux; & que c'eſt-là le plus grand mal qui ſoit jamais arrivé ou qui puiſſe arriver au genre-humain:

c'eſt ce que j'entreprends de prouver par les deux réflexions ſuivantes.

(1.) Le luxe, l'avarice, la vengeance & l'ambition ont de tout tems troublé le monde & y ont cauſé des maux effroyables: c'eſt une vérité de fait. Mais le zele d'impoſer aux hommes des ſentimens de pure ſpéculation n'a pas ſeulement produit les mêmes effets, il a encore emporté les hommes à des excès de méchanceté que l'œil n'auroit rien vu, dont l'oreille n'auroit rien entendu parler & la penſée ne leur ſeroit jamais venue ſans ce zele monſtrueux. Qu'eſt-ce que l'hiſtoire ancienne & moderne peut offrir de comparable à la brutalité des (*b*) zélés Dévots? à la barbarie des meurtres, des pillages, des maſſacres ſans nombre, & tous faits par des motifs religieux? Quoi, en particulier, de comparable aux maſſacres de France & d'Irlande, & aux déſolations, meurtres & cruautés commiſes par les Eſpagnols dans les Indes-occidentales? Peut-on rien inventer qui approche de la méchanceté & de la cruauté de notre Clergé Anglican, qu'Henri. IV, qui avoit uſurpé la Couronne, vouloit ga-

(*b*) Nullas infeſtas hominibus beſtias, ut ſunt ſibi ferales plerique Chriſtianorum, expertus. *Ammian. Marcell. p.* 302. Ed. Valeſii.

gner, comme nous le dit l'Evêque (*c*) Taylor, à quelque prix que ce fut, juſqu'à mettre à mort les Hérétiques, afin que, par cette complaiſance, il pût s'aſſurer d'eux pour exécuter ſes autres deſſeins ? Enfin que peut-on inventer de plus cruel, de plus tirannique, de plus infame que le barbare tribunal de l'Inquiſition ? La plus irréguliere de nos paſſions perd de ſa vigueur avec le tems; un peu de bon ſens & de politique en arrête les effets pernicieux: il arrive même ſouvent qu'elle ſe trouve contre-balancée par d'autres, telles que ſont la pitié, l'humanité, les bonnes inclinations naturelles qui nous ſervent à conſerver un juſte équilibre dans les mouvemens de notre ame. Mais il en eſt bien autrement du zele religieux, le tems le fortifie, il ſubjugue le bon ſens & toute politique; il étouffe tout ſentiment d'humanité. C'eſt ce qui a fait obſerver avec beaucoup de raiſon le célebre Archevêque Tillotſon (*d*) qu'il ſeroit difficile de déterminer combien de dégrés d'innocence & de bon naturel, ou de froideur & d'indifférence ſont néceſſaires pour contrebalancer la fureur

(*c*) Epit. Déd. de la Liberté de Prophétiſer.
(*d*) *Sermons, vol. 3. pag. 26. en Anglois.*

reur d'un zele aveugle; puisqu'il s'eſt trouvé de ces zélés, qui auroient été d'excellens perſonnages, ſi leur Religion n'y avoit été un obſtacle, & ſi les ſentimens & les principes de leur Egliſe n'avoient perverti leurs bonnes diſpoſitions.

2. On ne peut diſconvenir que l'entretien de tant de gens deſtinés & néceſſaires pour défendre & maintenir les opinions qu'on a impoſées aux hommes, ne ſoit un fardeau infiniment plus peſant à la Société que tout autre. Il n'y a perſonne qui n'avoue que les revenus des Ordres de Prêtres & des Moines dans les pays ſoumis à *Rome* ne ſoient pour les peuples une taxe plus grande que celles que les plus avares Tirans ayent jamais exigées; & qu'ils ont introduit plus de pauvreté que n'en ont cauſé les Conquérans les plus ambitieux. Ces derniers ſe ſont contentés de piller pour un tems & ils ne ſe ſont pas appliqués à établir des moyens d'appauvrir les hommes pour toujours. D'où je conclus avec raiſon, que la ſeule charge de faire ſubſiſter un ſi prodigieux nombre d'Eccléſiaſtiques, eſt un très grand mal pour la Société, quand même on ſuppoſeroit qu'ils ſeroient employés à la choſe du monde la plus innocente, c'eſt-à-dire à n'a-

voir autre choſe à faire qu'à boire, manger & dormir.

3. Mais pour répondre plus préciſément à la cinquieme objection que j'ai rapportée ci-deſſus, j'oſe ſoutenir que la paix & le bon ordre dans la Société civile dépendent des devoirs moraux, & de la fidélité à les pratiquer, & que ſi on impoſe aux hommes quelqu'autre obligation que celle-là, le zele d'y ſatisfaire diminuera indubitablement de leur ardeur pour la morale; par conſéquent, cette eſpece d'obligation impoſée au préjudice des devoirs moraux eſt très nuiſible à la tranquillité publique.

(1.) Car, en préſentant au zele d'autres objets que ceux qui concernent la morale, il eſt inconteſtable qu'à proportion qu'il s'embraſera pour ceux-là, il ſe rallentira dans la pratique de ceux-ci.

(2.) La foibleſſe de l'homme étant telle qu'il ne peut s'acquiter entiérement & parfaitement de tous ſes devoirs, il eſt naturel qu'il préfere d'être plus exact aux plus faciles; c'eſt pourquoi trouvant cette facilité infiniment plus grande dans ces obligations ſpéculatives que dans la pratique ſévere des devoirs moraux, il ne ſe fera point une affaire d'omettre d'autant

plus de ceux-ci, qu'il croira être plus ardemment attaché à ceux qui ne consistent que dans la spéculation.

(3.) C'est un fait que l'expérience prouve tous les jours, qu'on voit par-tout le zele pour les matieres de spéculation détruire la pratique des dévoirs moraux. Il n'y a point de Secte qui ne nous en donne des preuves. Si vous êtes un partisan zélé de la puissance absolue que les Prêtres s'attribuent, du droit qu'ils prétendent avoir seuls de prêcher, & du pouvoir de damner & de sauver qui bon leur semble; l'indulgence, qu'ils auront pour vos défauts & vos vices, ira si loin qu'il n'y aura rien qu'ils ne fassent pour les cacher, ou les interpréter charitablement en bien, en cas de publicité, car le fer se change en or entre leurs mains, pourvu, qu'on soit de leurs partisans. Mais vous opposez-vous, par exemple, à la Prédestination qu'on fait profession de croire en Ecosse; à la Transubstantiation qui a la vogue en France; ou au pouvoir que les Prêtres ont dans l'un & dans l'autre pays; attendez-vous aussi-tôt à passer pour le plus infame de tous les hommes. On ne trouvera rien d'irrégulier dans vos mœurs, ni dans toute votre conduite: on s'en prendra

à vos vertus-mêmes & à vos actions les plus innocentes auxquelles on donnera les interprétations les moins charitables.

J'ai fait plus d'une fois une remarque qui convient fort bien au ſujet dont il s'agit. Il n'y a peut-être point de ville dont les rues ſoient plus remplies de femmes débauchées, dont on tolere plus ouvertement les déréglemens, que celles de Londres; & ceux qui les fréquentent, en ſont-ils punis? en ſont-ils même cenſurés? Cependant la chaire ne retentit que peu ou point des plaintes qu'on devroit faire contre un ſi infame deſordre, la preſſe même n'a jamais roulé pour ce ſujet: mais quelqu'un oſe-t-il avancer ou ſoutenir qu'un laïque peut jetter de l'eau ſur la tête d'un enfant, ou faire un diſcours public ſur quelque texte de l'Ecriture; mille preſſes roulent auſſi-tôt contre un attentat ſi énorme, & le vénérable Dr. Sacheverel s'écrie auſſi-tôt en chaire que (*b*) le Fanatique Anglois, qui établit les laïques dans les fonctions Sacerdotales, eſt le monſtre le plus horrible qui ſoit ſur la face de la terre.

L'expérience nous apprend encore que ceux qui ont quelque intérêt ſoit d'agran-

(*b*) Sermon prêché à Oxfort en 1704.

dir leur Secte, soit de la tenir bien unie, sachant que rien ne peut contribuer davantage à leur dessein que la tolérance du vice & du déréglement, ils se font une loi de le souffrir, autant qu'ils le peuvent avec quelque bienséance; par ce moyen ils sont comme certains d'engager dans leur parti les plus perdus & les plus vicieux, & par conséquent, tous ceux qui auront la folie de se soumettre à leur direction. De-là est venu que le pouvoir des Prêtres étant monté jusqu'à son plus haut période, ils ont porté la tolérance ou plutôt l'encouragement du crime jusqu'à faire des Eglises autant d'aziles & de lieux de refuge pour toute sorte d'infamies.

Le Pape Sixte V. fit bien connoître qu'il n'ignoroit pas cet admirable secret de maintenir une Secte, lorsque, sur ce qu'on l'assuroit que les Protestans faisoient tout de bon la guerre à l'adultere & à la fornication, il dit: (c) s'ils ne souffrent pas ce divertissement dans leur Religion, elle ne sera pas de longue durée. On peut même dire que ce secret a été d'usage dès les premiers tems, même avec succès, puis-

(c) Non si chiava in questa Religione non durera. *Confes. Cath. de Sancy.* liv. 1. c. 1.

que Zozime nous dit que Conſtantin le Grand avoit commis des crimes ſi déteſtables que les Prêtres payens lui déclarerent qu'il n'y avoit point d'expiation dans leur Religion qui pût en effacer la noirceur; mais un Evêque (*) Egyptien l'ayant aſſuré qu'il n'y avoit point de turpitude qui ne pût être expiée par les Sacremens de la Religion Chrétienne; il embraſſa, dit Zozime, la nouvelle impiété, & abandonna la Religion de ſes Ancêtres. Cette converſion de l'Empereur Conſtantin donna lieu à Julien de faire cette ſatyre contre notre Religion: (e) ſi quelqu'un, dit cet Apoſtat, eſt coupable de meurtres, de ſacrileges, ou d'autres crimes abominables, qu'il ſe faſſe laver d'eau, il deviendra auſſi-tôt auſſi pur que la Sainteté même: & s'il retombe dans les mêmes excès, qu'il ne s'allarme pas, il recouvrera ſa pureté & ſa ſainteté en ſe donnant des coups de poing ſur la poitrine & en ſe frappant la tête.

VI. La ſixieme objection ne renferme que des invectives contre ceux qui font profeſſion de penſer librement, qu'on appelle les moins raiſonnables, les plus mé-

(*) Les Ceſars de Julien par Spanheim. pag. 309.
(e) *Juliani Opera. Edit. Lipſ.* p. 336.

chans & les plus infames de tous les hommes.

Avant que je travaille à détruire ces accuſations par des preuves, il me ſemble à propos de faire remarquer qu'il eſt ordinaire à toutes les Sectes d'employer ces reproches d'ignorance & de méchanceté les unes contre les autres. C'eſt un moyen dont l'uſage eſt très commun, tant pour unir plus étroitement entr'eux les membres de chaque troupeau, que pour leur inſpirer ou du mépris ou de l'indignation pour les autres Sectes. Cela n'empêche point, à la vérité, que toute perſonne deſintéreſſée ne voie fort bien qu'en effet tous les hommes, de quelque Secte qu'ils ſoient, ſont également raiſonnables, puiſque la littérature eſt ſur le même pied chez les uns & chez les autres; & que leur maniere de vivre & de converſer eſt en tout ſemblable; mais la plûpart des hommes étant accoutumés à juger de tout par un certain eſprit de parti & de Secte, ils ne s'apperçoivent que des défauts des autres. En un mot, il n'y a point de Secte où la partialité ne regne, & nous ajoutons auſſi aiſément foi aux mauvais rapports qu'on nous fait de ceux dont les opinions ne ſont pas conformes aux nôtres, que nous écou-

tons avec joie ce qu'on débite à l'avantage de ceux qui ſont de notre parti. Ajoutons à cela qu'on a une ſi grande diſpoſition à donner une interprétation maligne aux actions des uns, & à juger favorablement de celles des autres, qu'il eſt comme impoſſible, ſans un commerce très-familier, à des gens de Sectes différentes & conduits par différens Prêtres, de revenir de leurs préjugés, ou même de ſe perſuader qu'ayant des Paſteurs différens, ils peuvent cependant être doués d'un même jugement & avoir les mêmes mœurs.

Appliquons ces notions aux défenſeurs de la liberté de penſer, & on verra bientôt pour quelle raiſon ils ont moins lieu que les partiſans des autres Sectes, de ſe diſculper des reproches qu'on leur fait. Premiérement, il y a ſi peu d'hommes qui aient le tems, la capacité & le courage de s'appliquer à penſer librement, que leur nombre n'eſt preſque rien en comparaiſon de la multitude des partiſans de chacune des autres Sectes. En ſecond lieu, les plaintes ſemées contr'eux ſont ſi profondément gravées dans l'eſprit de tous les hommes, & on les y entretient avec tant de ſoin, qu'il leur eſt preſque impoſſible de les détruire, du moins dans leurs converſa-

ti-

tions & dans leur commerce avec ceux qui ne ſont pas de leur parti ; & je crois qu'il faut implorer le ſecours du papier pour porter cette accuſation au tribunal du public, & lui faire juger ſi ce n'eſt pas avec la plus grande de toutes les injuſtices qu'on les attaque. C'eſt ce que j'entreprends ici, & je prie le lecteur de remarquer avec moi.

1. Que ceux qui ſe ſervent de leur jugement, doivent avoir plus de ſens que ceux qui ne s'en ſervent point ; cette propoſition, que j'oppoſe à ceux qui accuſent d'ignorance ceux qui penſent librement, me paroît d'une évidence à n'être point conteſtée. Je réponds à ceux qui les traitent de méchans & d'infames, que tous ceux qui ſont partiſans de la liberté de penſer doivent paſſer, conſidérés ſous ce caractere, pour les perſonnes les plus vertueuſes qui ſe puiſſent trouver dans le monde. Je fortifie cette propoſition des preuves ſuivantes.

(1.) Il faut qu'ils ſoient tels, parce qu'entreprenant de penſer eux-mêmes pour eux-mêmes, & renonçant, par ce principe, aux ſentimens des autres hommes avec leſquels ils vivent, ils doivent s'attendre à

être exposés à toute la malice des Prêtres, & de leurs partisans qui espérent faire fortune par leur aveugle soumission. Ainsi un partisan de la liberté de penser doit se persuader qu'il n'aura de crédit qu'autant que sa *vertu* pourra lui en procurer, en dépit de tant d'ennemis. Mais tout le contraire arrive aux scélérats les plus déterminés; qui sont sûrs de trouver de la faveur, de la protection, de l'appui dans quelque Secte qu'ils soient, pourvu qu'ils aient, pour toute recommandation, un zele aveugle pour leur Secte, ce qui est de tous les vices le plus détestable. Tout homme qui fait profession de penser librement, est obligé, pour l'amour de lui-même, d'être vertueux & honnête-homme dans ce monde; obligation à laquelle le bigot n'est point sujet, puisqu'on peut même dire qu'il est exposé à la tentation de devenir malhonnête homme, parce que, plus il est bigot plus il trouve d'esprits foibles, dont toutes les Sectes fourmillent, qui sont toujours prêts à le prendre pour leur conducteur, trompés par sa bigoterie, & incapables de se convaincre, quelques exemples qu'ils aient tous les jours devant les yeux, que toutes sortes de superfli-

tion rendent ſouvent un homme plus fripon, mais qu'elles ne peuvent jamais le rendre plus vertueux.

(2.) De toutes les occupations il n'y en a point qui demande plus de ſoin & d'application que celle de penſer; on ne peut s'y appliquer qu'on ne ſe ſoit abſolument défait de ces habitudes & de ces paſſions vicieuſes qui agitent & entraînent ceux qui ne s'occupent de rien.

(3.) Ce n'eſt qu'à force de penſer beaucoup que les hommes peuvent parvenir à connoître à fond ce que c'eſt que la vie humaine, & à ſe perſuader que la miſere & les malheurs ſont les ſuites du vice; & que le plaiſir & une vie heureuſe ſont toujours les fruits de la vertu. Ciceron en étoit bien convaincu lorſqu'il diſoit: *Quel homme vit plus agréablement que celui qui s'acquitte de ſes devoirs avec plaiſir, qui eſt attentif ſur toutes ſes actions & qui ſait les régler; en un mot, qui n'obéit pas à la Loi par un motif de crainte, mais qui l'accomplit & l'obſerve parce qu'il ſe perſuade que c'eſt la meilleure choſe qu'il puiſſe faire.* L'expérience ne nous fournit-elle pas tous les jours mille exemples, qui prouvent invinciblement que parce que la plûpart des hommes, ne conſiderent pas ce que c'eſt

que la vie, ils se trompent lourdement dans le choix des choses qu'ils croient devoir faire leur bonheur? Ils le font consister, ce bonheur, à satisfaire leurs inclinations, &, sur ce principe, la croyance d'une félicité ou d'une misere future les excite fort peu à devenir vertueux, tant qu'ils sont dans cette erreur. Ainsi c'est une espece de nécessité que les gens qui ne pensent point vivent dans le déréglement, ou il faut qu'ils en soient empêchés par quelques défauts naturels; & si leurs mœurs sont bien réglées, ce n'est qu'un effet de leur bon naturel.

On peut dire que Ciceron a fort bien connu tous les mauvais effets que produit l'illusion qu'on se fait dans le choix de la regle qu'on doit observer dans la morale: voici comme ce grand homme s'en explique: (*b*) Lors qu'on ne fait point dépendre le souverain bien de la vertu & de l'honnêteté, & qu'au lieu de l'y faire consister on ne le mesure que par l'utilité & l'intérêt; il est clair que, si l'on veut être d'accord avec soi-même & si la bonté du naturel ne l'emporte quelquefois sur les principes, on ne sauroit être ni bon ami,

(*b*) *De Offic.* l. 1.

ni équitable, ni bienfaiſant; & qu'il n'eſt pas poſſible de trouver ni force dans celui qui croit que la douleur eſt le ſouverain mal, ni tempérance dans celui qui fait ſon ſouverain bien de la volupté.

2. La ſeconde choſe à laquelle je crois qu'on doit faire attention, c'eſt qu'il n'y a preſque point de pays, quelque dépourvu de Prêtres qu'il ait été, quelque peu d'autorité qu'ils y euſſent, & quelque foible qu'y fût la ſuperſtition, où il n'y en eût aſſez pour ſuſciter toujours du chagrin aux défenſeurs de la liberté de penſer: ce qui les a fait ou ſuccomber ſous le regne de la ſuperſtition, ou ſouffrir en patience qu'elle fit toujours de nouveaux progrès, parce qu'ils prévoyoient bien d'un côté le peu de bien qu'on devoit attendre d'un animal auſſi malhonnête & auſſi ignorant que l'homme, & de l'autre le mal qu'il peut faire. Cela n'a cependant pu empêcher que ceux, qui ſe ſont les plus diſtingués dans tous les ſiecles, par la ſolidité de leur jugement, n'aient fait profeſſion de penſer librement.

(1.) Socrate, l'homme le plus ſage qui ait jamais paru dans le Paganiſme, à la vertu & à la ſageſſe duquel tous les âges ont rendu juſtice, a été un des plus grands amateurs de cette liberté de penſer. Non-

ſeulement il ne pouvoit reconnoître la Divinité des Dieux de ſon pays, ni goûter la croyance que chacun en avoit, non-ſeulement il faiſoit éclater ſon indignation lorsqu'il entendoit attribuer aux Dieux le repentir, la colere & les autres paſſions, lorsqu'on parloit de guerres & de combats dans les Cieux, ou que les Dieux débauchoient les femmes, & d'autres ſemblables hiſtoires auſſi fabuleuſes qu'impies ; mais même on peut dire qu'il étoit parvenu juſqu'à une connoiſſance de la Nature & des Attributs de Dieu, parfaitement conforme à celle que la Révélation nous en a donnée. C'eſt ce qui a fait juger que SOCRATE *étoit véritablement Chrétien*, ſi nous croyons que les anciens Peres ſçuſſent bien ce que c'étoit que le Chriſtianiſme ; car Juſtin Martir dit en propres termes : (c) Chriſt le premier né de Dieu n'eſt autre choſe que la Raiſon, dont tous les Hommes ſont participans ; & tous ceux, qui font un bon uſage de cette Raiſon, quand bien même on les feroit paſſer pour des Athées, & pour des gens qui n'adorent point de Dieu, ils ſont cependant de véritables Chrétiens ; tels ont été Socrate & ſes ſemblables. Erasme fai-

(c) Opera, *Ed. Par.* p. 83.

ſant comparaiſon, dans ſes Dialogues, de Socrate avec les Chrétiens, avoue qu'il trouve plus de Chriſtianiſme dans ce ſage Payen que dans ceux-ci, & il déclare que rien ne conviendroit mieux à un Chrétien que ces derniers paroles de Socrate à Criton, un moment avant d'avaler ſon poiſon: „ Je ne ſais, diſoit ce Philoſophe, „ ſi Dieu approuvera les actions de ma vie; „ du moins ſuis-je certain d'avoir fait tous „ mes efforts pour lui plaire, & j'eſpere „ que ces efforts lui auront été agréables". Penſée digne d'admiration, s'écrie Erasme, dans un homme qui ne connoiſſoit, ni Jeſus-Chriſt, ni les ſaintes Ecritures. Lorsque je lis ces choſes, peu s'en faut que je ne m'écrie: *Sancte Socrates ora pro nobis!* ſur-tout quand je me rappelle dans la mémoire avec quelle froideur j'ai vu mourir pluſieurs Chrétiens. Quelques-uns mettent leur confiance dans des choſes qui ne la méritent pas; d'autres mêlent le deſeſpoir à leur dernier ſoupir, en proie aux remords de leur conſcience, & aux ſcrupules dont un Prêtre ignorant leur a rempli la tête. Mais doit-on être ſurpris que des gens, qui ont paſſé toute leur vie à diſputer ſur des je-ne-ſais-quoi & à pratiquer de ſeches cérémonies, aient une telle fin. Mais re-

venons à Socrate, il étoit ſi éloigné de faire conſiſter aucune partie de la Religion ſoit dans des ſpéculations, ſoit dans des myſteres, qu'il prouve démonſtrativement que (e) ceux-là méritent de paſſer pour des inſenſés qui ſe donnent tant de peine pour pénétrer dans les myſteres céleſtes; & il demande à ces curieux, s'ils ſont parvenus à une parfaite connoiſſance des choſes humaines puisqu'ils veulent approfondir les ſecrets du Ciel, ou s'ils ſe croient ſages de négliger ce qui les touche de plus près pour s'appliquer à ce qui paſſe leurs lumieres.

Enfin peut-on avoir une preuve plus évidente que Socrate étoit du nombre de ceux qui penſent librement, qu'en le voyant ſubir le ſort commun à tous ceux qui ſe déclarent pour cette même liberté. Pendant ſa vie, la calomnie le taxa d'Athéiſme, quoique l'Oracle d'Apollon eût déclaré qu'il étoit l'homme le plus ſage qui fût ſur la terre: & il a eu la même fin que la méchanceté & la folie des hommes, unies enſemble & arrivées à un certain degré, voudroient faire ſubir à tous ceux qui ont le courage d'imiter ce grand homme.

(2.) Platon, ayant vu quel avoit été le

(e) Xenophon. Oper. *Ed. Par. p.* 719.

deſ-

deſtin de Socrate, fut plus politique que lui dans ſes converſations. Il ne parla jamais ni contre les Dieux, ni contre la Religion de ſon pays. Cependant il n'en fut pas moins amateur de la liberté de penſer puisqu'il eut des ſentimens ſi oppoſés aux opinions communes en vogue dans la Grece, que quelques Chrétiens ſe ſont perſuadés qu'il avoit été divinement inſpiré, & d'autres qu'il faloit qu'il eût lu l'Ancien Teſtament. En un mot, il ſe trouve tant d'endroits dans ſes ouvrages, conformes aux vérités Evangeliques, que Celſe, le grand adverſaire du Chriſtianiſme, (*a*) accuſe notre Seigneur Jeſus-Chriſt d'avoir emprunté ſa Doctrine de ce ſage Payen. Il eſt vrai qu'Origene, en le réfutant dit que (*b*) Celſe mérite qu'on ſe moque de lui, lorsqu'il aſſure que Jeſus-Chriſt avoit lu Platon, puis, dit-il, qu'il étoit né & avoit été élevé parmi les Juifs, & que tant s'en faut qu'il eût appris les lettres Greques que, ſelon le témoignage des Ecritures, il n'avoit pas même été inſtruit dans l'Hébreu. Mais bien loin qu'Origene deſavouât la conformité qu'il y a entre le Chriſtianiſme & le Platoniſme, une grande

(*a*) Origen. contra Celſ. p. 286.
(*b*) Ibid.

partie de ſon ouvrage, contre Celſe, ne roule que ſur cette conformité. Amelius, Payen Platonicien, qui fleuriſſoit dans le troiſieme ſiecle, porta le même jugement lorsqu'à la ſeule lecture des premiers Verſets de l'Evangile de St. Jean, il s'écria: „ (*) Par Jupiter! ce barbare eſt du ſen„ timent de notre Maître Platon." On peut ajouter que le grand rapport qui ſe trouve entre le Platoniſme & le Chriſtianiſme a été cauſe que pluſieurs Platoniciens ſe ſont fait Chrétiens, & que pluſieurs des premiers Chrétiens ſe ſont attachés aux ſentimens de Platon; & c'eſt pour cette raiſon, que diverſes opinions de ce Philoſophe ont été regardées dans la ſuite comme articles fondamentaux de la Foi Chrétienne, & qu'elles ont ſervi de baſe à pluſieurs écrits, que des Chrétiens zélés ont forgés ſous le nom de Platon, & qui étoient cependant beaucoup plus conformes aux vérités de leur ſainte Religion. Je puis mettre de ce nombre la XII. Lettre à Denis, imprimée dans ſes ouvrages, laquelle, avec pluſieurs autres de même caractere, n'a pas peu ſervi à la converſion des nations Payennes.

(†) *Per Jovem barbarus iſte cum noſtro Platone ſentit.* Diſſert. de *Reeve* ſur *Juſtin Martyr*.

(3.) Ariſtote n'a pas moins contribué, pendant le cours de pluſieurs ſiecles, aux (*b*) articles de foi de l'Egliſe de Rome, que Platon avoit fait à ceux de l'Egliſe primitive. Ce célebre Philoſophe traitoit de la liberté de penſer dans les leçons qu'il donnoit à ſes diſciples, du vivant même d'Alexandre le grand ſon diſciple & ſon protecteur; mais après la mort de ce Monarque, le Prêtre Eurimedon l'accuſa (*c*) d'impiété, & de vouloir introduire des ſentimens Philoſophiques contraires à la Religion des Athéniens. Et le zele fut porté ſi loin qu'il fut obligé de ſe dérober d'Athenes, d'où il alla à Chalcis, après en avoir donné cette raiſon à ſes amis; (*) Qu'il quittoit Athenes, afin de ne pas donner occaſion aux Athéniens de commettre une ſeconde fois le même crime qu'ils avoient commis en la perſonne de Socrate, & de peur qu'ils ne ſe rendiſſent doublement coupables à l'égard de la Philoſophie.

(4.) EPICURE a été reconnu d'une maniere diſtinguée, parmi les Savans de tous

(*b*) Senza Ariſtotele noi mancavamo di molti Articoli di Fede, *ſelon le ſentiment du Cardinal* Palavicino.

(*c*) Diog. Laert. vitâ Ariſtot.

(*) Origen. contra Celſum, p. 51.

les ſiecles, pour un grand fauteur de la liberté de penſer, auſſi bien que pour un homme d'une rare vertu; & il ſemble qu'il ait excellé, par ce dernier endroit, ſur tous les autres Philoſophes. Il ne ſe diſtinguoit pas ſeulement par ſa (*) piété envers ſes parens, par ſa tendreſſe à l'égard de ſes freres, par ſa douceur envers ſes domeſtiques, par ſon honnêteté à l'égard de tout le monde, par ſon amour pour ſa patrie, & par ſa chaſteté, ſa tempérance & ſa frugalité; mais il étoit ſurtout remarquable par la maniere dont il cultivoit l'amitié, qu'on peut appeller la plus excellente de toutes les vertus, celle qui fait éprouver au cœur qui la pratique, le plus grand plaiſir de la vie, plaiſir dont un méchant eſt incapable. Il avoit en lui cette noble qualité à un ſi haut dégré de perfection, & il la cultiva ſi bien en ſes diſciples, que la ſucceſſion de ſon école continua pluſieurs centaines d'années après la fin des autres, ſe préſervant de la diviſion qui arriva plus ou moins dans celles-ci, & qui avança leur ruine. Ciceron tout oppoſé qu'il étoit aux opinions Philoſophiques d'Epicure (†) & quelques peines qu'il

(*) Diog. Laert, in vitâ Epicuri.
(†) De natura. Deor. l. 1.

ſe donnât pour renverſer, ſous le nom de Cotta, ſon ſyſtême du hazard, lui rend cependant ce témoignage ; (e) Epicure, dit-il, déclare que de toutes les choſes que la ſageſſe nous peut ſuggérer pour mener une vie heureuſe, l'amitié cauſe le plaiſir le plus excellent, le plus univerſel & le plus délicieux. C'eſt un ſentiment qu'il ne ſoutient pas ſeulement, dans ſes écrits, mais dont il a laiſſé des preuves par les exemples qu'il en a donnés & dans ſa vie & dans ſes entretiens. Il en mérite d'autant plus de louange, que les exemples de cette amitié paroiſſent rares dans la Mythologie des Anciens, qui, quelqu'ample qu'elle ſoit & quoique pleine de variétés, nous en fournit à peine trois depuis le tems de Theſée juſqu'à celui d'Oreſtes. Mais quelle foule d'amis ſe rendoient de tous côtés dans la petite habitation d'Epicure, & quelle admirable harmonie régnoit entr'eux! aujourd'hui même, les Epicuriens ſuivent encore ce bel exemple.

L'attachement qu'Epicure avoit pour l'amitié devroit nous inſpirer pour lui infiniment plus d'eſtime que Ciceron n'en avoit; puisqu'il nous dépeint ſi bien une ſi admirable vertu à la pratique de laquelle nous

(e) *De Finibus, &c. l.* 1. *ad finem.*

ne nous trouvons cependant engagés par aucune loi de notre Sainte Religion. En effet l'Evêque Taylor obſerve fort bien, dans le traité qu'il en a fait, que le terme (*f*) d'amitié, dans le ſens qu'on le prend ordinairement, ne ſe trouve ſeulement pas dans tout le Nouveau Teſtament, & que notre Religion ne nous preſcrit rien touchant cette vertu; ceci vous ſurprendra, dit ce Prélat, mais liſez le Nouveau Teſtament, & ſuſpendez votre étonnement juſqu'à ce que vous l'ayez lu. Il eſt vrai qu'il y eſt fait mention d'amitié avec le monde, & elle y eſt traitée d'inimitié avec Dieu; mais le mot ne s'y trouve nulle autre part, ni en ce ſens, ni en un autre. On y parle ſouvent d'amis; mais ſous ce nom on entend nos connoiſſances, nos parens, les alliés de notre Famille, ou ceux qui ont du rapport à notre Fortune ou à notre Secte. Il y eſt touché quelque choſe de Société ou d'honnêteté; ce qui ne marque qu'une expreſſion de tendreſſe & de civilité, un engagement de bienfait ou de devoir, de ſervice ou de ſoumiſſion; de ſorte que je crois avoir raiſon d'aſſurer que le mot d'ami n'eſt employé dans les Evangiles, les Epitres, ou Actes des

(*f*) A la fin de ſes ouvrages Polémiques.

Apôtres, que pour ſignifier ces différentes relations.

(5.) Plutarque eſt, de tous les Anciens, l'Auteur le plus connu. Ses ouvrages ont été traduits dans toutes les langues modernes, & par ce moyen ſon ſavoir & ſa vertu ſont expoſés aux yeux de tous ceux qui aiment la lecture. Quoique Prêtre payen il conſerva toujours ſon jugement libre; le motif du gain ne put jamais lui faire prendre parti pour la ſuperſtition; & il ne donna point dans les pratiques des gens de ſon métier, du moins juſqu'au point de déguiſer ce qu'il penſoit du mal que la ſuperſtition peut cauſer. (a) L'impiété de l'Athée, dit-il dans ſon traité de la ſuperſtition, eſt un faux jugement, qui, lui faiſant croire qu'il n'y a point d'Etre incorruptible & ſouverainement heureux, le conduit à n'avoir pour un tel Etre ni amour ni crainte: ſur-tout la fin de celui qui nie un Dieu, eſt de s'exempter de le craindre. La ſuperſtition, n'étant (ſelon la propre ſignification du mot Grec, & comme Théophraſte l'a défini dans ſes caracteres) autre choſe que la crainte des Dieux, on

(a) En différens endroits des trois premieres pages de ſon Traite de la Superſtition, le XXI. des ſes Oeuvres Morales.

peut dire que c'eſt en même tems une opinion que la paſſion fait naître, ou plutôt une imagination creuſe qui imprime dans l'eſprit de l'homme une frayeur qui l'abat & l'aterre; car en le convainquant de l'exiſtence des Dieux, elle les lui repréſente comme malfaiſans, ſéveres, & toujours prêts à ſe vanger. Ainſi l'Athéiſme eſt la ſuite d'un faux raiſonnement, au lieu que la ſuperſtition n'eſt autre choſe que la crainte qui eſt une paſſion également deſtituée de raiſon & de courage, qui étourdit l'homme, lui ôte le bon ſens, & le jette dans une inaction dangereuſe..... On peut même dire qu'il n'y a point de peur qui trouble l'homme comme celle que la Religion ſuperſtitieuſe lui inſpire: car celui-là ne craint point la mer qui ne navige point; ni le combat, qui ne ſuit point les Armées; ni les voleurs de grand chemins, qui ne ſort point de ſa maiſon; ni la calomnie, qui n'a rien; ni l'envie, qui mene une vie privée; ni les tremblemens de terre, qui demeure dans les Gaules; ni la foudre, qui habite l'Ethiopie; mais, celui qui craint les Dieux, craint toutes choſes, la terre & la mer, l'air & le ciel, les ténebres & la lumiere, le bruit & le ſilence, il craint même juſqu'à un ſonge: en un mot,

mot, le ſommeil fait oublier à l'eſclave la ſévérité de ſon maître, & au malheureux la péſanteur des fers dont il eſt garoté ; l'inflammation d'une playe, la malignité d'un ulcere, les douleurs les plus aiguës donnent quelque relache pendant la nuit à ceux qui en ſont tourmentés ; mais la ſuperſtition ne fait point de treve, pas même avec le ſommeil, elle ne permet pas à une pauvre ame de reſpirer un ſeul moment, ni de ſe raſſurer, en rejettant, du moins pour quelque inſtant, ces mauvaiſes & effrayantes idées qu'elle a de la Divinité (*) ..... Mais le pis eſt que les ſuperſtitieux n'ont pas même l'eſprit, lorſqu'ils ſont éveillés, de rire de tout cela, & de concevoir qu'il n'y a rien de réel dans tous ces fantômes qui les épouvantent ; enfin quoiqu'ils ſoient ſortis de leurs ſonges, ils s'entretiennent encore dans leur illuſion, & redoutent une ombre chiméri-

(*) Plutarque ajoute quelque choſe ici qui dépeint bien le trouble du Superſtitieux : *Ainſi, dit il, on peut dire que le dormir du* Superſtitieux, *eſt pour lui un* Enfer *où il eſt en proie à mille imaginations horribles, & à mille viſions monſtrueuſes & effrayantes de Diables & de furies qui tourmentent ſa miſérable Ame & lui ôtent tout ſon repos, par des ſonges dont elle ſe tourmente elle-même avec autant de ſoin que ſi elle y étoit contrainte par quelque autre.* Plutarque d'Amiot pag. 324. in 8.

que qui ne leur peut faire aucun mal. Mais ce qui paſſe toute imagination, c'eſt que la mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'homme, non ſeulement n'engloutit pas la ſuperſtition, qu'au contraire on diroit qu'elle la fortifie, & l'imagination paſſant les limites du tombeau, porte les craintes juſqu'au delà de la vie, où elle trouve des peines éternelles; & ceſſant alors de penſer aux maux paſſés, elle s'en repréſente qui les ſuivront pour ne finir jamais: les portes de je ne ſais quel enfer s'ouvrent pour laiſſer voir à l'ame ſuperſtitieuſe, des rivieres de feu, & les noirs torrens du Styx; là elle apperçoit d'épaiſſes ténebres remplies de ſpectres hideux & de figures affreuſes à voir, qui pouſſent des cris & des gémiſſemens pitoyables. Là ſe préſentent à ſon imagination des juges, des tourmens, des bourreaux, enfin des abîmes & des cavernes pleines de miſeres & de douleurs.

Plutarque n'en reſte pas-là, il porte ſes réflexions mordantes juſques ſur le culte public, qui eſt cependant tel qu'il paſſe, dans la plûpart des pays, pour la véritable maniere de ſervir Dieu. Voici comme il en parle dans le même traité; *Miſérables Grecs, qui introduiſez dans la Re-*

ligion, une dévotion baſſe & mépriſable, que vous ne faites conſiſter que dans des grimaces épouvantables, dans des humiliations indécentes, un viſage contrefait, des yeux baiſſés, une contenance mortifiée, des proſternemens & d'autres mouvemens qui vous défigurent; au milieu même du Service Divin vous joignez à ces contorſions, à ces poſtures gênantes & contraintes, à ces viſages contrefaits, des tons de mendians, des grimaces de gueux & autres choſes ſemblables.

(6.) Varron, le plus ſavant des Romains, dit en parlant de leur Théologie (*a*) qu'elle contenoit pluſieurs fables indignes de la majeſté & de la nature des Etres Immortels, entre leſquelles il rapporte pour exemples des Dieux naiſſans de la tête, de la cuiſſe ou même de quelques goutes du ſang des autres Dieux. Et il dit ailleurs qu'il y avoit dans la Religion pluſieurs vérités qu'il n'étoit pas bon que le Peuple approfondît, & même quelques fauſſetés qu'il n'étoit pas à propos qu'il connût pour telles. St. Auguſtin, en rapportant ce paſſage, remarque ſur cette découverte, que (*b*) Varron n'avoit fait qu'en ſe ſervant du droit qu'il avoit de penſer

(*a*) *Aug. de Civ. Dei.* l. 6. c. 5.
(*b*) *Ibid.* l. 4. c. 31.

librement, que (*c*) ce Romain découvroit par-là tout le ſecret des Politiques & des Miniſtres d'Etat. Enfin Varron, voulant rendre raiſon de ce que dans ſes ouvrages il traite le plus ſouvent des choſes humaines avant les divines, il dit que c'eſt (*d*) *parce que les villes ſont avant les Dieux qu'elles ont établis, comme le peintre eſt avant le tableau qu'il a fait.*

(7.) On peut dire que la ſage hardieſſe, avec laquelle Caton le Cenſeur a fait uſage de la liberté de penſer, lui a acquis un nom qui vivra éternellement. C'eſt avec cette louable liberté qu'il a dit ce que Ciceron rapporte & qui fait voir qu'il pénétroit dans le miſtere de la Religion établie à Rome par les loix. Je m'étonne, diſoit-il, comment un de nos Prêtres peut s'empêcher de rire quand il en voit un autre.

(8.) Quoique Ciceron, auſſi grand Philoſophe que fidele patriote, fût Prêtre, Conſul, & engagé dans les charges publiques, qui obligent les hommes à être plus ſur leurs gardes & à avoir moins de ſincérité, rien ne l'empêcha de laiſſer des preuves éclatantes de la liberté avec laquelle il penſoit.

(*c*) *Ibid.* l. 4. c. 31.
(*d*) *Apud Sartorii Hypocriſin Gentilium.* p. 7.

Comme il faiſoit profeſſion des ſentimens des Académiciens ou Sceptiques, il étoit engagé, par cela même, à examiner la Doctrine de tous les autres Philoſophes, pour voir s'il y avoit quelque certitude dans quelqu'un de leurs ſyſtêmes. Cet examen lui a donné lieu de compoſer deux traités, l'un de la Nature des Dieux, dans lequel il a taché de faire ſentir la foibleſſe de tous les argumens dont les Stoïciens, qui furent les plus grand Deïſtes de l'antiquité, ſe ſervoient pour prouver l'exiſtence des Dieux; & l'autre touchant la Divination, qu'il emploie à renverſer toute la Religion des Grecs & des Romains, qui ſe vantoient qu'elle leur avoit été révélée. Pour en venir plus aiſément à bout, il découvre l'impoſture de leurs miracles, & la foibleſſe des raiſons ſur leſquelles on prétendoit que toute cette Religion étoit fondée. On peut dire que Ciceron qui avoit lu tous les ouvrages des Philoſophes, qui avoit pratiqué ce qu'il y avoit de ſavans de ſon tems, & qui lui-même faiſoit profeſſion de Philoſophie, a voulu nous laiſſer ſon caractere & celui de la plûpart des Philoſophes, lorsque rapportant ſes ſentimens & les leurs, il fait

paſſer pour probable que, (†) ceux qui s'appliquent à la Philoſophie ne croient pas qu'il y ait de Dieux: c'eſt-a-dire, qu'il y en ait de tels que le peuple les croit. Ses Tuſculannes ſont pleines de propoſitions qui nient directement les châtimens à venir; & après avoir rapporté les ſentimens de pluſieurs Philoſophes ſur la nature de l'ame, il en conclut qu'il ne peut rien y avoir après la mort, ſi leurs opinions peuvent paſſer pour véritables. Dans un autre endroit, s'adreſſant à Atticus, qu'il fait parler dans ſes Dialogues, ou qui étoit ſon auditeur, comme quelques-uns le prétendent, il dit, pour ce qui eſt des preuves ſur leſquelles Platon fonde l'Immortalité de l'ame, nous les paſſerons ſous ſilence, ſi vous voulez m'en croire, & nous ne nous arêterons pas à l'eſpérance de cette Immortalité. Ces paroles firent bien concevoir à Atticus que Ciceron nioit l'Immortalité de l'Ame, c'eſt ce qui lui fit ſagement répondre à cet habile Maître: Vous me manquez de parole, après m'avoir diſpoſé à entendre de vous des preuves de l'Immortalité de l'Ame; mais n'importe, j'aime mieux me tromper avec Platon,

(b) *Hujuſmodi eſt probabile — Eos, qui dant Philoſophiæ operam, non arbitrari deos eſſe. Opera Ed. Grav. p. 157.*

pour qui je connois l'eſtime que vous avez, & que j'admire ſur votre témoignage, que de ſuivre les ſentimens des autres quand même je ſaurois que c'eſt la vérité.

Tel fut Ciceron, & cependant on ne ceſſe de citer ſes ouvrages, & en chaire & dans le cabinet, contre les partiſans de la liberté de penſer, eſpérant de les confondre par l'autorité de ce grand homme. C'eſt pourquoi je trouve à propos d'enlever ce rempart aux ennemis de cette liberté, ce qui ne me ſera point difficile, puiſque je n'ai qu'à découvrir la ſupercherie dont on ſe ſert dans cette occaſion pour faire illuſion à tout le monde. Elle doit ſon origine, cette ſupercherie, à quelques perſonnes éminentes en ſavoir, ſoit faute de diſcernement, ſoit faute de bonne foi; & de moins ſavans l'ont perpétuée en déférant aux ſentimens des autres.

On doit ſavoir avant toutes choſes que les ouvrages Philoſophiques de Ciceron étant pour la plûpart écrits en forme de Dialogues, il y introduit des Philoſophes de différentes Sectes, qui raiſonnent chacun ſelon ſes opinions. C'eſt ainſi que les trois livres de la Nature des Dieux contiennent un Dialogue entre un Epicurien, un Stoïcien, & un Académicien;

& que les deux qu'il a faits de la Divination eſt un entretien qu'il a avec ſon frere Quintus, qui parle en Stoïcien. Venons préſentement au fait; toutes les fois que les Prêtres modernes rencontrent un endroit que Ciceron met dans la bouche du Stoïcien, ou de l'Epicurien, & qui favoriſe la ſuperſtition; ils jugent auſſi-tôt à propos de le ſanctifier, comme ils diſent; & ils ne manquent pas, pour lui donner plus d'autorité, de le faire paſſer pour un ſentiment de Ciceron. C'eſt ainſi que quand ils trouvent un Epicurien qui tire des idées naturelles à tous les hommes & de leur conſentement univerſel, des preuves pour l'exiſtence des Dieux, dans le même ſens d'Epicure, c'eſt-à-dire, des Dieux ſous une forme humaine, qui n'ont aucun ſoin du monde ni des affaires d'ici-bas, ils voudroient perſuader le lecteur que c'eſt Ciceron qui tire cette conſéquence. Cependant rien de plus éloigné de la penſée de Ciceron, qui, bien loin d'approuver ce qu'il met dans la bouche des Stoïciens & des Epicuriens, n'a compoſé tout ſon diſcours *de la nature des Dieux*, que pour réfuter leurs argumens ſous la perſonne d'un Académicien, dont il profeſſe par-tout les ſentimens; on peut dire la même choſe de

de ſon diſcours de la *Divination*, dans lequel il ſe moque ouvertement de toutes les raiſons que les Stoïciens apportent en faveur de la Superſtition. De cette maniere Ciceron eſt auſſi maltraité toutes les fois qu'on le cite contre la liberté de penſer, que les Prêtres le feroient, ſi quelqu'un faiſoit paſſer pour leurs ſentimens, ce qu'ils font dire aux Déïſtes, aux Sceptiques & aux Sociniens, dans les ouvrages qu'ils compoſent en forme de dialogues contre ces différentes ſectes.

Ainſi le véritable moyen de découvrir les ſentimens de Ciceron, eſt de voir ce qu'il dit lui-même, ou en la perſonne d'un Académicien; de même que le meilleur expédient, pour ſçavoir quels ſont les opinions que nos Théologiens ſoutiennent dans leurs dialogues, eſt de prendre garde à ce qu'ils y font dire à celui à qui ils font faire le perſonnage d'un orthodoxe. Si les lecteurs de Ciceron, cherchant à bien entendre ce célebre Ecrivain, ſuivent cette regle que le ſens commun enſeigne, ils trouveront qu'il s'eſt autant rendu recommandable par ſa liberté de penſer que pour ſa Philoſophie, l'art de bien parler, ſa vertu, & ſon amour pour ſa patrie. Ils ne rencontreront dans tous ſes ouvrages

aucun paſſage, qui favoriſe le moins du monde la ſuperſtition, ſinon ceux qu'on voit évidemment qu'il débitoit ſoit pour éluder une difficulté, ſoit pour montrer ſon habileté à tourner un argument comme il vouloit; & les autres qu'il employe dans ſes Harangues, pour ſe faire eſtimer de la populace de Rome, qui comme celle des autres pays, étoit extrêmement ſuperſtitieuſe, & ne différoit en rien de ſa Poſtérité qui y vit à préſent, à moins qu'on ne diſe qu'elle étoit plus innocente, & que ſa ſuperſtition avoit moins d'abſurdités. Quoi qu'il en ſoit, le zele de Ciceron contre tout ce qu'il regardoit comme ſuperſtitieux, lui faiſoit ſouvent oublier ſa propre (†) maxime, & il lui échappoit quelquefois dans ſes Harangues publiques des choſes qu'il ne pouvoit prononcer en ſûreté que dans une aſſemblée de Philoſophes. Je ne voudrois pas, diſoit-il, que vous vous perſuadaſſiez que des furies armées de flambeaux ardens, comme on les repréſente ſur le Théâtre, pourſuivent ſans relâche les méchans par l'ordre des *Dieux*. La propre injuſtice d'un chacun, ſa propre

(†) *Quæritur ſint ne Dei, nec ne ſint? Difficile eſt negare. Credo, ſi in Concione quæratur; ſed in ejuſcemodi Sermone & Conſeſſu, facillimum. De nat. Deor. lib. 1.*

malice, ſon infamie, ſa hardieſſe deſeſpérée, le tranſportent hors de lui-même, & mettent ſes penſées en deſordre: ce ſont là les Furies qui tourmentent le méchant; ce ſont là les flammes & les flambeaux. Il dit ailleurs: Quand vous haranguez le peuple avec une éloquence empoiſonée, quand vous renverſez les maiſons des Citoyens; quand à coups de pierres vous chaſſez les plus dignes Sénateurs hors de la place publique; quand vous mettez en feu les maiſons de vos voiſins & que vous réduiſez les temples en cendre; quand vous excitez les eſclaves à la ſédition, quand vous troublez la célébration du Culte Religieux; quand emportés par une brutalité infame vous ne faites point de diſtinction entre votre femme & votre ſœur, & que vous ne vous ſouciez point de qui vous ſouillez la couche; quand ſemblables à des Bacchantes en furie vous vous abandonnez à la rage & à la fureur la plus effrenée, c'eſt alors que vous êtes en proie à ces ſupplices horribles, qui ſont les ſeuls que les Dieux ont deſtinés pour châtier les crimes des hommes. Et ailleurs: Pouvons-nous dire que la mort eſt un mal pour lui, à moins qu'ajoutant foi au récit de certaines fables ridicules, nous ne croyons qu'il ſubit quel-

que punition dans les enfers & qu'il a trouvé là plus d'ennemis qu'il n'en a laiſſés ici? On peut donc dire que ſi la mort l'a privé de quelque choſe c'eſt du ſentiment de toute douleur?

Je conclus de cette longue digreſſion que ſi quelqu'un vouloit ſe donner la peine de lire tous les ouvrages de Ciceron, qui méritent aſſurément cette peine autant que ceux d'aucun autre homme, on reconnoîtroit qu'ils ſont auſſi peu propres au deſſein auquel les Prêtres veulent les faire ſervir, que les écrits des Peres de l'Egliſe (auxquels on renvoye les laïques pour y trouver ce qui n'y eſt pas) répondent peu aux vues de toutes les différentes Egliſes qui ſont ſur la terre.

(9.) De Ciceron nous paſſerons à un de ſes illuſtres contemporains, c'eſt Caton d'Utique, dont V. Paterculus fait cet éloge, qu'il étoit un homme d'une ſi grande vertu qu'il en étoit la véritable image & que par la ſageſſe de ſes actions il reſſembloit plus aux Dieux qu'aux hommes; que jamais il n'a fait une bonne action pour la gloire de l'avoir faite, mais parce qu'il lui étoit impoſſible de faire autrement; qu'il n'eſtimoit raiſonable que ce qui étoit juſte, & qu'exempt des défauts ordinaires

aux hommes, il étoit toujours maître de la fortune. Paterculus n'eſt pas le ſeul qui a eu la gloire de faire l'éloge du mérite de ce grand homme, l'inimitable Lucain a élevé un illuſtre monument à ſa ſageſſe & à ſa vertu, mais ſur tout à ſa liberté de penſer. Il en a pris occaſion de l'approche de Caton vers le Temple de Jupiter Ammon, lorsqu'à la tête d'une Armée il traverſoit les déſerts de l'Afrique.

Aux portes de ce Temple où l'Africain adore,
On voit dans le reſpect les Peuples de l'Aurore,
Qui viennent conſulter l'Arbitre des Deſtins.
A l'inſtant chacun court vers le Chef des Latins,
On le preſſe de ſuivre un ſi pieux exemple,
D'interroger le Dieu qu'on révere en ce temple,
De voir pour qui le Ciel s'eſt enfin déclaré,
Et fonder ſur l'oracle un eſpoir aſſuré.
Seigneur, dit l'un des ſiens, vers ces lieux adorables,
Les Dieux, à nos deſſeins peut-être favorables,
Ont dirigé nos pas pour ſelon nos ſouhaits,
Par un Divin Oracle, approuver nos projets.
A qui le Dieu puiſſant qui régit la Nature,
Peut-il mieux s'expliquer qu'à ton ame ſi pure,
Qui ſe rend chaque jour, en reſpectant ſes Loix,
Digne de ſon oreille & digne de ſa voix;
De ces devoirs remplis un Mortel doit attendre
Le Droit de lui parler & le droit de l'entendre.
Oſe donc en ce jour, oſe l'entretenir,
Entre, apprend de ce Dieu ce que pour l'avenir,

De l'orgueilleux Céſar réſoud ſa Providence;
Quels ſeront ſes progrès, quelle ſa décadence;
Si nos Dieux mépriſés trament ſes chatimens,
Ou nous ôtent les fruits des civils mouvèmens:
Ou du moins, ſectateur d'une vertu ſévere,
Vois quelle eſt ſon eſſence, ou quel eſt ſon ſalaire,
Et puiſque le hazard te conduit en ce lieu,
Des loix de ton devoir informe-toi du Dieu
Qui ſeul peut éclaircir les doutes de ton Ame.
A ces mots le Héros, plein du Dieu qui l'enflame,
Sans, dit-il, que ce Dieu m'inſtruiſe par ſa voix,
Je ſais de mon devoir la meſure & les loix;
Et pour être certain que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'un trépas glorieux eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers;
Sans que le Dieu AMMON éclaire ma penſée,
Je ſais que la Vertu ne peut être bleſſée,
Que le Cœur généreux trouve en ſoi ſon apui,
Que les maux du dehors ne vont point juſqu'à lui,
Que dans ſa fermeté l'une ou l'autre fortune
N'a rien qui le ſéduiſe ou rien qui l'importune;
Je ſais que les ſuccès ne reglent pas l'honneur,
Que le ſolide éclat n'eſt pas dans le bonheur,
Lorsque d'un rien fécond nous paſſons juſqu'à l'Etre,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoitre.
Nous trouvons Dieu par tout, par tout il parle à nous,
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux,

Et chaçun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Croyons-nous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité,
Qu'il ait dans ces ſablons plongé la vérité?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte,
Que les Cieux, que la Terre, & que le cœur du juſte?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit,
C'eſt ſa main qui nous guide & ſon feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre ſuprême
Ou du moins c'eſt pour nous un crayon de lui-même;
Oui, c'eſt aſſez pour moi que ces vives leçons
Que Dieu grave en notre Ame au point que nous naiſſons.
A l'un & l'autre ſort mon Ame eſt préparée
Rien ne l'aſſure mieux qu'une mort aſſurée
Ainſi laiſſons, Romains, un ſecours ſi honteux
A ces Ames qu'agite un avenir douteux.
Mais déja trop longtems nous flottons dans ce doute
Fuyons, quittons ces lieux, pourſuivons notre Route.
Le Héros prend ſes dards & dévance les ſiens.
C'eſt lui qui fait l'eſſai des périls Libiens
Le premier à ſouffrir des fatigues immenſes
Le dernier à chercher un remede aux ſouffrances;
Tous les ſiens après lui ſentent moins leurs tourmens,
Ses exemples pour eux ſont les commandemens:

Mais après les ſueurs d'une pénible courſe
Si quelque heureux vallon leur montre quelque
ſource
S'il faut offrir ce charme à leurs corps abatus
Alors il ſuit l'exemple & ne le donne plus.
Certes ſi la vertu conſacre la mémoire,
Si ſans d'heureux ſuccès elle mene à la gloire,
Ce ſtérile travail eſt bien plus glorieux
Que tous les hauts exploits qu'ont produit nos
Ayeux.
Bien que l'Afrique ait vu cette vertu trompée,
Les Syrtes valent plus que les chars de POMPE'E,
Et ces Héros fameux qu'a couronné l'honneur,
Sont, au prix de Caton, l'ouvrage du bonheur.
Voilà, Rome, voilà le ſoutien d'Heſpérie,
Le Pere de l'Etat, l'apui de ſa Patrie,
La reſſource & l'eſpoir de tes droits expirans,
Par qui tu peux jurer mieux que par tes Tyrans,
Et qui mérite mieux l'encens que tu prophanes,
L'hommage que tu perds, que ces indignes Manes.

(1C.) Ajoutez encore le fameux Séneque à tous ces amateurs de la liberté de penſer que le Paganiſme le plus ſavant & le plus éclairé nous a fournis. Il n'y a guere d'Anglois qui n'ait entre les mains l'excellente Morale de ce célebre Philoſophe qui s'eſt acquis une réputation immortelle par ſa vertu & par ſa ſcience, & qui ne diſſimule pas en pluſieurs endroits de ſes écrits combien cette liberté de penſer lui étoit

étoit chere ; ces mêmes écrits ſont pleins de la haute idée, qu'il avoit du culte des Dieux, & cependant ce qu'il en dit ſuffiroit aux Prêtres de nos jours pour les faire crier à l'Athée contre un homme qui parleroit aujourd'hui comme Seneque. Peut-on cependant rien de plus juſte que ce qu'il dit dans une de ſes lettres, j'en fais tout le monde juge ; (*a*) Ne ſouffrons point, dit-il, qu'on allume des lampes en préſence des Dieux aux jours de Sabat, parce que d'un côté les Dieux n'ont pas beſoin de lumiere, & que de l'autre les hommes n'aiment pas l'odeur de leur épaiſſe fumée : ne permettons pas auſſi ces ſortes de dévotions qu'on pratique d'ordinaire le matin, & empêchons qu'on s'aſſaye aux portes des Temples ; ces choſes ſont inutiles, la véritable maniere d'adorer les Dieux, c'eſt de les connoître. Empêchons encore qu'on vienne offrir à Jupiter des linges & des peignes, & de tenir des miroirs en la préſence de Junon. Les Dieux n'ont beſoin ni de miniſtres, ni de ſerviteurs : en effet, ne ſont-ce pas eux qui ſervent les hommes, & ne ſont-ils pas toujours prêts à les ſecourir en tous lieux ? En un mot, veut-

(*a*) *Epiſt.* 95.

on ſe rendre les Dieux propices, qu'on ſoit homme de bien, c'eſt honorer les Dieux que de les imiter. Dans une autre lettre il décrit bien naturellement & ce que c'eſt que la Superſtition & ce qu'il en penſe, lorsqu'il dit (*b*): La ſuperſtition eſt une erreur qui a un caractere de folie, car elle craint ceux qui méritent d'être aimés, & elle outrage ceux qu'elle adore.

Tout religieux que fut Séneque, étant de la ſecte des Stoïciens qui avoient une ſi grande réputation de piété, il nioit, comme eux, l'Immortalité de l'Ame; & c'eſt ce qui lui faiſoit dire à Marcia, en la conſolant de la mort de ſon fils: (*c*) Vous devez vous perſuader que celui qui eſt mort ne ſouffre aucun mal, & que tout ce qu'on nous dit d'un épouvantable enfer, ne ſont que des fables. Non, non, les morts ne ſont ſujets ni à des ténebres affreuſes, ni à de triſtes priſons, ni à un Phlégéton ardent, ni à un fleuve Lethé, ni à un Tribunal redoutable: ce ſont des inventions de la verve échauffée des Poëtes qui nous rempliſſent ſotement l'ame de frayeurs. La mort eſt l'heureuſe fin de

(*b*) Superſtitio inſanus eſt error. Amandos timet, quos colit violat. *Epiſt.* 123.

(*c*) *Conſ. ad Marciam*, c. 19.

toutes ſortes de maux, & bien loin que ces maux nous ſuivent dans le tombeau, nous y rentrons dans cette paiſible tranquillité dont nous jouiſſions avant notre naiſſance; ainſi, on a bien plus raiſon de pleurer ſur ceux qui naiſſent que ſur ceux qui meurent.

Quels noms des penſées ſi hardies n'auroient-elles pas attirés à Séneque s'il les eût prononcé de nos jours? cependant bien loin qu'elles aient diminué en rien la juſte eſtime que les premiers Chrétiens avoient pour ſa ſcience & pour ſa vertu, ils crurent rendre un grand ſervice au Chriſtianiſme en inventant une coreſpondance de (*d*) lettres entre St. Paul & lui. Ces lettres ſont citées par St. Jérome & St. Auguſtin comme véritables, le premier étoit ſi charmé de Séneque qu'il n'a pas fait de difficulté de le mettre dans le Catalogue des Saints.

(11.) De ces Illuſtres Payens paſſons à des hommes éclairés d'une Sainte Révélation. Le premier qui s'offre eſt Salomon, qualifié *du plus ſage de tous les hommes*. Quelques-uns des Ecrits de ce Roi font partie

(*d*) *Nous les avons encore, & on les trouve imprimées dans pluſieurs anciennes éditions de* Seneque *& depuis peu dans le* Codex Apocryphus Nov. Teſtam. *de* Fabricius *p.* 892.

des Saintes Ecritures, & il y en a qui nous donnent de ſi grandes preuves de la liberté avec laquelle ce plus ſage de tous les hommes penſoit, que s'il vivoit aujourd'hui, il ne paſſeroit pas moins que pour un Athée, à moins qu'il ne gagnât les bonnes graces des Prêtres par ſa généroſité à leur bâtir des Egliſes.

Mais afin qu'on ne m'accuſe pas de rapporter aucun fait ſans preuves, voyons ce qu'il dit dans ſon Eccléſiaſte ; (a) Une génération paſſe, & l'autre génération vient; mais la terre demeure toujours ferme. Le ſoleil de même ſe leve, & le ſoleil ſe couche, & court avec rapidité vers le lieu d'où il ſe leve. Le vent va vers le midi & tourne vers l'aquilon ; il va tournant çà & là & continuellement il revient ſur ſes pas: tous les fleuves vont à la mer, & la mer n'en eſt point remplie ; les fleuves retournent au lieu d'où ils étoient partis pour revenir à la mer.... Ce qui a été, c'eſt ce qui ſera ; & ce qui a été fait, c'eſt ce qui ſe fera ; & il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil. Peut-on faire une plus élégante deſcription de l'éternité du monde, & le Poëte Manilius a-t-il parlé autrement

(a) *Chap. I. Verſ.* 4. 5. 6. 7. 9.

quand il a dit : Il n'y a rien de créé qui ne ſoit aſſujetti à un continuel changement ; la terre change de face au retour de chaque année, & il n'y a point de Nation qui voye écouler un ſiecle ſans éprouver quelque révolution. Il n'en eſt pas ainſi du monde, toujours le même, on ne voit point de changement chez lui, ſes jours qui ſe ſuivent, ne le voient pas croitre, & ſa vieilleſſe ne le rend pas plus foible, ſa courſe toujours égale ne le fatigue pas, & il ſera toujours le même parce qu'il l'a toujours été; tel que nos ancêtres l'ont vu, tel le verra notre poſtérité ; en un mot, c'eſt un Dieu, il n'eſt ſujet à aucun changement.

Mais revenons à Salomon & voyons comment il continue dans le même livre. J'ai penſé en mon cœur, dit-il, ſur l'état des hommes, que Dieu les en éclairciroit, & qu'ils verroient qu'ils ne ſont que des bêtes; car l'accident qui arrive aux hommes & l'accident qui arrive aux bêtes, eſt un même accident: telle eſt la mort de l'un, telle eſt la mort de l'autre, & ils ont tous un même ſouffle; & l'homme n'a point d'avantage par deſſus la bête: car tout eſt vanité : tout va en un même lieu, car tout a été fait de poudre, & tout retourne en

mieres places dans la Magiſtrature, la nioient abſolument. La plupart des Philoſophes Grecs convenoient en cela avec les Saducées, puiſque s'ils ne la rejettoient pas tout-à-fait, ils en doutoient; & que les Stoïciens, qui étoient la Secte la plus religieuſe, la nioient ſans réſerve: Ciceron nous apprend (*c*) qu'avant Pherecyde de l'Ile de Syros aucun Auteur ne l'avoit ſoutenue par écrit; & un autre Auteur dit que (*a*) les Egyptiens ſont les premiers qui l'ont enſeignée. Notre ſavant Chevalier Marſham confirme cette penſée d'Herodote en ſoutenant (*b*) qu'elle eſt une noble invention de ces peuples. Il ne faut donc pas s'étonner ſi Salomon qui vivoit avant la plupart d'eux, a raiſonné de la même maniere que les ſavans de ſon pays & que les plus éclairés des Philoſophes des Nations voiſines.

2. C'eſt dans le Nouveau Teſtament qu'il faut rechercher les principes ſur leſquels on fonde l'Immortalité de l'Ame. Car l'Ancien en nous diſant qu'Adam, en man-

(*c*) *Pherecydes Syrius (quod literis exſtet) primum dixit animas hominum eſſe ſempiternas. Tuſc. Quæſt. Edit. Davisii.* p. 33.

(*a*) Herodotus, *Edit. Geneva pag.* 123.

(*b*) Chron, Canon. *pag.* 21.

mangeant du fruit défendu ſe rendit ſujet à la mort avec toute ſa poſtérité, nous donne par ce mot de mort, une idée que nous ne trouvons expliquée que dans le Nouveau Teſtament, qui nous apprend que par la mort il faut entendre une vie éternellement malheureuſe; alors nous apprenons que Dieu n'avoit qu'un moyen de nous rendre capables de jouir d'une félicité éternelle, qui conſiſtoit à envoyer dans le monde Jeſus-Chriſt, qui eſt Dieu & homme, & fils de Dieu, d'une même eſſence avec ce Dieu dont il eſt fils, mais dont les perſonnes ſont diſtinctes, & qui pouvoit, (par ſes ſouffrances comme homme & non comme Dieu qui ne peut ni ſouffrir ni mourir,) donner une ſatisfaction d'un prix infini à Dieu infiniment offenſé & infiniment miſéricordieux, afin d'appaiſer ſa colere & ſauver les hommes. Après avoir fait cette réflexion importante, je ſuis en droit de demander comment un homme pouvoit, ſans une Révélation expreſſe, ſavoir que cette mort ſignifioit une vie éternellement malheureuſe, ou que la poſtérité d'Adam deviendroit, à cauſe de la tranſgreſſion du Pere des hommes, ſujette à une damnation éternelle? Comment un ſyſtême auſſi ſublime que

celui de l'Evangile, qui eſt l'unique fondement d'une immortalité bien-heureuſe, pouvoit-il, ſans être révélé, entrer dans l'imagination même du plus ſage de tous les hommes?

(12) Je trouve, après Salomon, une ſucceſſion, pour-ainſi-dire non interompue, de gens qui faiſoient une profeſſion ouverte de penſer librement, ce ſont les Prophetes. Il y avoit parmi les Juifs peu de perſonnes mieux inſtruites qu'eux, ils étoient élevés dans des eſpeces d'Académies qu'on nommoit les écoles des Prophetes; c'étoit-là qu'ils apprenoient à prophétiſer, ou plutôt (a) ils y apprenoient à jouer des inſtrumens & à boire, deux qualités qu'ils regardoient comme très-propres pour obtenir l'eſprit prophétique. Nous les entendons dans leurs écrits ſe déchaîner continuellement contre la Religion établie parmi les Iſraélites, avec autant de liberté que s'ils la regardoient comme un tiſſu d'impoſture, quoique les peuples la reſpectaſſent comme inſtituée de Dieu même. En un mot, les Prophetes ont plus décrié & les Prêtres & les autres Prophetes tout inſpirés qu'ils étoient, que n'a fait l'Au-

(a) *Dodwel de Jure Laic.* p. 359.

teur des (*b*) Droits de l'Egliſe à l'égard des Prêtres & des Phophetes de notre Iſraël qui ſont ſans inſpiration. Mais venons à la preuve de ces deux ſujets ſur leſquels les Prophetes ont uſé d'une entiere liberté de penſer.

1. Voici les termes dont ils ſe ſont ſervi par rapport à la Religion établie (*c*): Qu'ai-je à faire, dit l'Eternel, de la multitude de vos ſacrifices? je ſuis ſou d'Holocauſtes de moutons & de graiſſe de bêtes graſſes. Je ne prens point plaiſir au ſang des jeunes bœufs, ni des agneaux, ni des boucs. Quand vous entrez pour vous préſenter devant ma face, qui a exigé cela de vos mains, que vous fouliez de vos pieds mes Parvis? ne continuez plus de m'apporter des Oblations de néant: le parfum m'eſt abominable: quant aux nouvelles Lunes & aux Sabats, & à la publication de vos convocations, je n'en puis plus ſupporter l'ennui, ni de vos Aſſemblées ſolemnelles. Mon Ame hait vos nouvelles Lunes & vos Fêtes ſolemnelles: elles me ſont fâcheuſes, Je ſuis las de les porter..... (*d*) A quoi

(*b*) Voyez au ſujet de ce Livre, le Tome X. de la Bibliotheque choiſie de Mr. le Clerc.

(*c*) Eſaïe *Chap. I. Verſ.* 11. 12. 13. 14.

(*d*) Jérémie *Chap. VI. Verſ.* 20.

faire me ſera préſenté l'encens venu de Séba, & le roſeau aromatique du pays éloigné? vos holocauſtes ne me ſont point plaiſir, & vos ſacrifices ne me ſont point agréables. Ils font même dire à Dieu ſans aucun détour; (*e*) je n'ai point parlé à vos Peres, ni ne leur ai point baillé de charge, au jour que je les fis ſortir hors du pays d'Egypte, par rapport aux holocauſtes & aux ſacrifices..... (*f*) Je leur ai donné, dit l'Eternel, des Statuts qui n'étoient point bons, & des Ordonnances par leſquelles ils ne vivroient point..... (*g*) Je hais & rebute vos Fêtes, & je ne flairerai point, (†) ce que vous m'offrirez dans vos Aſſemblées ſolemnelles. Que ſi vous m'offrez vos holocauſtes & vos gâteaux, je ne les accepterai point, & ne regarderai point les Oblations de proſpérité de vos bêtes graſſes. Ote arriere de moi le bruit de tes chanſons; auſſi-bien n'écouterai-je point la mélodie de tes inſtrumens.

2. Pour ce qui regarde les Prêtres & les Prophetes, voici comme ils les décrient;

(*e*) *Idem. Chap. VII. Verſ.* 22.

(*f*) Ezechiel *Chap. XX. Verſ.* 25.

(*g*) Amos *Chap. V. Verſ.* 21. 22. 23.

(†) *Ces mots ne ſont ni dans le Texte ni dans l'Anglois.*

(*h*) Le Sacrificateur & le Prophete ſe ſont oubliés en la cervoiſe, ils ont engloutis le vin, ils ſe ſont égarés à cauſe de la cervoiſe, ils ſe ſont oubliés en la viſion, & ils ont choppé au jugement..... (*i*) Les Sacrificateurs n'ont point dit, où eſt l'Eternel? Et ceux qui manioient la Loi ne m'ont point connu: & les Paſteurs ont forfait contre moi; & les Prophetes ont prophétiſé de par Bahal, & ont cheminé après des choſes qui ne profitent de rien..... (*k*) Les Prophetes prophétiſent menſonge, & les Sacrificateurs dominent par leur moyen: & mon Peuple a aimé cela..... Tant le Prophete que le Sacrificateur, tous ſe portent fauſſement..... L'Eternel me dit, ce n'eſt que menſonge que ces Prophetes prophétiſent en mon nom; je ne les ai point envoyés, & ne leur ai point donné charge, & n'ai point parlé à eux: ils vous prophétiſent viſion de menſonges & de devinement & choſes de néant, & tromperie de leur cœur..... Tant le Prophete que le Sacrificateur ſont des Hipocrites..... J'avois vu la folie des Pro-

(*h*) Eſaïe. *Chap. XXVIII. Verſ.* 7.

(*i*) Jérém. *Chap.* 2. *Verſ.* 8.

(*k*) Jérém. *V.* 31. *VI.* 13. *&. VIII.* 10. *XIV.* 14. 21, 25. 30. *XXVII.* 15. *&.* 16. *XXXIII.* 11. 14. 15. 16.

phetes de Samarie, ils prophétiſoient de par Bahal, & jettoient mon peuple d'Iſraël dans l'erreur; mais j'ai vu une choſe énorme dans les Prophetes de Jéruſalem, car ils commettent adultere & cheminent dans le menſonge, ils ont protégé ceux qui font le mal, tellement que pas un ne s'eſt détourné de ſa malice. Eux tous me ſont comme Sodome & les habitans de la ville comme Gomore..... La profanation eſt ſortie des Prophetes de Jéruſalem par tout le pays; ..... Ainſi a dit l'Eternel des Armées, n'écoutez point les paroles des Prophetes, qui vous prophétiſent; ils vous font devenir vains, ils prononcent la viſion de leur cœur & non point de la bouche de l'Eternel..... Je n'ai point envoyé ces Prophetes, & ils ont couru, je n'ai point parlé à eux & ils ont prophétiſé..... Ils prophétiſent menſonges en mon nom.... J'en ai contre les Prophetes, dit l'Eternel..... N'écoutez point vos Prophetes, car ils vous prophétiſent menſonge, mais aſſerviſſez-vous au Roi de Babilone..... (*m*) L'Ennemi fut entré dans les portes de Jéruſalem à cauſe des péchés de ſes Prophetes & des iniquités de ſes Sacrificateurs,

(*m*) Lament. *Chap. IV. verſ.* 12. *&* 13.

qui répandoient le ſang des juſtes au milieu d'elle..... (*n*) Prophétiſe contre les Prophetes d'Iſraël..... il y a un complot de ſes Prophetes au milieu d'elle : ils ſont comme des Lions rugiſſans, raviſſans la proie, ils ont dévoré les ames : ils ont emporté les richeſſes & la gloire : ils ont multiplié les veuves au milieu d'elle..... ils ont prophétiſé diſant l'Eternel dit ainſi, & l'Eternel n'avoit point parlé.... (*o*) Comme les bandes de brigands attendent quelqu'un, ainſi les Sacrificateurs ayant comploté tuent les gens en chemin..... (*p*) Les Sacrificateurs enſeignent pour ſalaire & les Prophetes devinent pour de l'argent; puis s'appuient ſur l'Eternel, diſant, l'Eternel n'eſt-il point parmi nous?

Voilà des preuves de la liberté de penſer des Prophetes qui ſont telles que ſi un Anglois de nos jours avoit oſé les prendre pour exemple, & parler avec la même ſainte hardieſſe contre le Clergé d'aujourd'hui, il ne faut pas douter qu'on ne lui eût donné une place dans le procès du Dr. Sacheverel; & la Chambre baſſe de la Convocation du Clergé n'auroit pas manqué de le noter dans ſes Remontrances, comme

(*n*) Ezechiel *chap.* XIII. *v.* 2. XXII. *Verſ.* 25. (*o*) Oſée *chap. VI. Verſ.* 9. (*p*) Michée. *chap. III. Verſ.* 11.

une preuve de la profanation, du blaſphême & de l'Athéiſme de la Nation.

(13) Depuis le tems des Prophetes, on ne trouve rien de plus illuſtre dans la République Juive que l'Hiſtorien Joſeph. L'Antiquité ne nous a rien laiſſé de plus fort, (à l'inſpiration près) pour prouver l'autorité du Canon des Divines Ecritures, que ce qui nous reſte de ce célebre Auteur, qui fut le plus ſavant & le plus poli de toute ſa Nation. Le ſtyle, l'ordre & la netteté de ſon Hiſtoire ne le cedent en rien aux Grecs & aux Romains; & j'avoue qu'en la liſant j'ai ſouvent ſouhaité qu'il eût pris pour écrire un ſujet plus digne que n'étoit un (*) Peuple auſſi ignorant, auſſi barbare, & auſſi extravagant.

Les Prêtres avouent que Joſeph s'eſt donné beaucoup de liberté dans ſes Ecrits & qu'il ſuivoit inviolablement certaines idées générales de l'excellence de la vertu & de la piété; c'eſt-à-dire ſelon ces Meſſieurs, que Joſeph n'étoit pas moins amateur de la vertu que d'une raiſonnable liberté de penſer. Pour le prouver je rapporterai ici quelques endroits où il s'eſt ſervi de cet-

(*) Voyez le portrait qu'en font les Drs. South, Spenier & Burnet.

cette liberté; voici, par exemple ce qu'il dit touchant Caïn: „ Après avoir traverſé „ divers Pays, il établit ſa demeure en un „ lieu nommé Naïs, où il eut pluſieurs en„ fans. Mais tant s'en faut que ſon châti„ ment le rendît meilleur, qu'au contraire „ il en devint encore pire: il s'abandonna „ à toute ſorte de voluptés & uſa même de „ violence; il ravit, pour s'enrichir, le bien „ d'autrui, raſſembla des méchans & des ſcé„ lérats, dont il ſe rendit le chef, & leur „ apprit à connoître toute ſorte de crimes „ & d'impiétés. Il changea cette innocen„ te maniere de vivre qu'on pratiquoit au „ commencement, inventa les poids & les „ meſures, & fit ſuccéder l'artifice & la trom„ perie à cette franchiſe & à cette ſincérité „ qui étoit d'autant plus louable qu'elle étoit „ plus ſimple." En parlant ainſi ne ſuppoſe-t-il pas évidemment qu'il y avoit des hommes avant Adam.

Le même Auteur dit ailleurs que le Paſſage des Iſraélites au travers de la mer rouge n'eut rien de plus extraordinaire que celui des Macédoniens par la mer de Pamphilie ſous la conduite d'Alexandre le le Grand, & dans lequel, ſi on en croit Alexandre (a) même, il n'y eut rien moins

(a) *Dans une Lettre de ce Prince rapportée par Plutarque dans ſa vie.*

que du miracle. Lorsque cet Hiſtorien Juif rapporte l'apparition miraculeuſe de Dieu ſur la montagne de Sinaï, ce n'eſt qu'en ajoutant, je laiſſe à ceux qui liront ceci à en juger comme ils voudront. Et au lieu de rapporter l'Hiſtoire de Nabucadnezar comme Daniel, qui nous apprend que ce Roi (*b*) fut chaſſé d'entre les hommes, qu'il mangea l'herbe comme les bœufs, & que ſon corps fut arroſé de la roſée des cieux, juſqu'à ce que ſon poil crût comme celui de l'aigle, & ſes ongles comme ceux des oiſeaux &c. Joſeph rend ainſi cet endroit de l'Hiſtoire de ce Roi ſuperbe : Ce Prince remonta ſur le trône après avoir paſſé ſept ans dans la ſolitude & appaiſé la colere de Dieu par une ſi grande pénitence, ſans que perſonne durant ce tems-là oſât s'emparer de ſon Etat.

Je pourrois extraire ici une infinité d'endroits du même ordre que ceux-ci, mais de peur d'être trop long, je finirai par le plus remarquable qui ſe rencontre dans tout les ouvrages qui nous reſtent de cet Ecrivain, & que je tire de ſon ſecond livre contre Appion (*a*) où il dit que Moïſe jugea bien par ſa juſtice & par ſa piété qu'il

(*b*) *Prophetie de Daniel Ch. IV. Verſ.* 33. 34. 36.
(*a*) Suivant la traduction Angloiſe du Dr. Willes.

avoit Dieu même pour ſon guide, & que quand il ſe fut une fois fortement perſuadé de cela, il fit bien d'en perſuader de même le peuple; ſemblable en cela aux Grecs qui s'imaginoient avoir reçu leurs Loix d'Apollon, ſoit qu'en effet ils euſſent cette croyance, ſoit qu'ils ne l'euſſent pas, & qu'ils cruſſent que c'étoit le meilleur expédient pour les faire recevoir aux Peuples.

Les Prêtres voulant pallier cette liberté de penſer de Joſeph ſe jettent eux-mêmes dans une autre liberté qui ne me paroît céder en rien à celle de cet Auteur: car preſque tous s'accordent à dire avec notre ſavant Docteur Gregory (*b*) que Joſeph, ayant envie que ſon ouvrage fût bien reçu des Gentils, avoit pris un grand ſoin d'apporter dans ſon Hiſtoire un ſi juſte tempérament qu'elle ne renfermât rien de ſi incroyable qu'il ne fût conforme avec tout ce qui avoit été connu auparavant, & qui n'eût quelque apparence de l'être avec ce qui devroit arriver dans la ſuite.

(14.) Mais ſi du Judaïſme nous paſſons au Chriſtianiſme, nous y trouverons autant de ſectateurs & de défenſeurs de la

(*b*) Dans ſes Oeuvres Poſtumes p. 32.

liberté de penſer que le Paganiſme & le Judaïſme enſemble nous en ont fournis; mais craignant d'être trop long ſi je rapportois des preuves de l'uſage qu'ils ont tous fait de cette liberté, je me contenterai de quatre ou cinq des plus illuſtres & je commence par Origene, le premier Chrétien d'une Littérature univerſelle, dont les talens furent ſi éclatans qu'ils détruiſirent, ſelon un grand (*) Théologien, l'objection populaire qu'on faiſoit aux Chrétiens pendant les deux premiers ſiecles, qu'il n'y avoit que des fous qui embraſſaſſent leur Religion; Origene, dis-je, dont le ſavoir & la piété étoient ſi dignes d'admiration qu'Euſebe a employé tout le ſixieme Livre de ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique pour nous en donner une juſte idée; cet Origene étoit un des plus grands amateurs de la liberté de penſer, c'eſt pour cette raiſon qu'il n'a point été honoré du titre de Saint comme les autres Peres qui n'y avoient d'autre droit que celui que leur donnoit ou leur ignorance ou l'excès de leur zele. On peut même dire que l'Egliſe a donné un témoignage autentique de la liberté de penſer de ce grand homme

(*) *Le Dr.* Reeve *dans ſon Apologie* Vol. 2. p. 325.

en mettant en queſtion s'il eſt damné ou non ; & en ſe déterminant pour l'affirmative dans (*) le cinquieme Concile général : jugement que les Prêtres de ce Concile rendirent pour deux raiſons dont je fais tout le monde juge ; la premiere, parce qu'un ſaint vieillard avoit vu en ſonge Origene dans les enfers ; & la ſeconde, parce que l'Empereur (†) de ce tems-là ſouhaitoit qu'il en fût ainſi ordonné afin que ſes opinions fuſſent condamnées avec lui.

(15.) Minutius Felix eſt auſſi un de ces Ecrivains qualifiés du titre de Peres de l'Egliſe. Il avoit toute la ſcience & toute la politeſſe qui étoient le partage ordinaire de ceux qui comme lui, brilloient

(*) Binet du ſalut d'Origene p. 191. C'étoit le II. Concile de Conſtantinople tenu en 553. où il y avoit cent ſoixante-cinq Prélats ; ce Concile peut paſſer pour le plus fameux & le plus bizare des Conciles généraux, tant par la maniere dont ceux qui le compoſoient ſe comporterent, que par les démarches du Pape Vigile & de l'Empereur.

(†) C'étoit Juſtinien, celui qui a fait receuillir les Loix en un corps, qui commença ſon Empire par pluſieurs actions d'une piété exemplaire, mais qui s'étant mêlé enſuite des diſputes de Religion, qui étoient en grand nombre de ſon tems, tomba dans une infinité de fautes dont ſes préjugés, ſon ambition, & ſon entêtement furent la cauſe.

dans le Bareau Romain. Nous avons de lui une apologie pour la Religon Chrétienne, à laquelle un Auteur distingué ne fait pas difficulté de donner (*a*) le premier rang après les Livres de la Bible. C'est dans cet excellent Livre que Minutius nous a laissé des preuves de la liberté avec laquelle il pensoit, liberté que tout Chrétien raisonnable devroit imiter.

Cet Auteur avoit une si haute idée du Christianisme qu'il avance que (*b*) tous les Chrétiens étoient *Philosophes* ou que tous les anciens *Philosophes étoient Chrétiens*. Et sur ce que les Payens reprochoient aux Chrétiens qu'ils n'avoient ni Temples, ni Autels, ni Prédication, ni assemblées publiques ; Minutius répond comme auroit fait un Libertin moderne, (car c'est ainsi que les Prêtres trouvent bon de qualifier les Chrétiens qui se mettant au dessûs des préjugés, examinent les choses librement & en parlent de même): (*d*) Quel Temple puis-je bâtir à ce Dieu, que toute la vaste étendue de la terre ne peut contenir ? Moi qui n'étant qu'un simple homme aime

(*a*) *Le Dr.* Reeve *dans la Préface de son* Apologie.

(*b*) Aut Christianos Philosophos esse, aut Philosophos fuisse Christianos. *Min. Felix*, notis var. *p.* 153.

(*d*) *Ibid. p.* 312.

à me loger commodément, comment oſerois-je entreprendre de renfermer dans un petit édifice toute l'immenſité de mon Dieu? n'eſt-il pas infiniment plus digne de la Majeſté de cet Etre parfait de lui conſacrer un Temple dans nos eſprits & dans nos cœurs? Ofrirois-je à Dieu en ſacrifice ces choſes qu'il a la bonté de me donner pour mon uſage? ne ſeroit-ce pas, pour ainſi dire, refuſer ſes préſens? & ne tomberois-je point par-là dans la plus baſſe des ingratitudes, ſur-tout ſachant que le ſacrifice qui lui eſt le plus agréable c'eſt la juſtice, la pureté, la ſincérité? C'eſt pourquoi celui qui vit innocemment, l'adore; celui qui fait ce qui eſt juſte, lui ſacrifie; celui qui a en horreur tout ce qui s'appelle fraude, ſe le rend favorable; celui qui ſauve ſon prochain du danger, lui offre de toutes les victimes la plus agréable. Auſſi ſont-ce là nos ſacrifices & notre ſervice divin; c'eſt ainſi que parmi nous le plus honnête homme eſt celui que nous regardons comme le plus religieux.

Minutius Felix fait voir dans ce beau paſſage qu'on regardoit de ſon tems & qu'il regardoit lui-même les Autels, les Sacrifices, les Prédications, comme des choſes qui ne faiſoient nullement partie du culte

religieux; & par une conſéquence néceſſaire il falloit qu'il crût que les Prêtres n'étoient pas plus néceſſaires; auſſi s'eſt-il ſervi des couleurs les plus vives pour nous dépeindre les maux que cauſent ces ſortes de gens, & quel étoit le bonheur de la Société avant qu'il y en eût. Voici comme il s'exprime; (*b*) Peut-on trouver des lieux où il ſe donne plus de rendez-vous, où il ſe faſſe plus de commerces honteux, où il ſe concerte plus d'adulteres que dans les Temples & au pied des Autels, & cela par les Prêtres mêmes? Et ne s'abandonne-t-on point aux impuretés les plus ſales, dans toutes les Chapelles dont les Temples ſont pleins, avec plus de licence que dans les maiſons les plus débauchées. Mais de quelle néceſſité ſont ces Prêtres? avant qu'il y en eût au monde, oui avant qu'il y eût ni Pontifes, ni Prêtres de Cérès & de Bacchus, ni Saliens, ni Veſtales, ni Augures, les Empires des Aſſyriens, des Medes, des Perſes, des Grecs & des Egyptiens ont ſubſiſté, & même avec gloire. Enfin il faut avouer que ce ſage Romain connoiſſoit bien le foible & la malice du

(*b*) *Ibid. p.* 238.

du genre humain, lorsqu'il disoit que (a) quoique nous sçussions que nos Peres ne nous ont laissé que des fables & des absurdités, cependant, ce qui est insupportable, nous y donnons toute notre étude.

(16) Synesius, célebre Evêque d'Afrique, dans le cinquieme siecle, étoit un des plus grands Philosophes de son tems. Il avoit, comme Origene & Minutius Felix, trop de savoir, & trop peu de ce zele bigot pour mériter le titre de Saint. En un mot il porta la sincérité & la probité jusqu'à n'accepter l'Episcopat qu'à condition de penser avec liberté. Voici comme il s'en exprime: (b) Je regarde comme une chose difficile, pour ne point dire impossible, de renoncer à certains principes qui sont d'une évidence démonstrative; & d'un autre côté la Philosophie est telle qu'elle peut difficilement compatir avec les opinions vulgaires. Je ne saurois convenir, par exemple, que l'ame soit d'une date postérieure à celle du corps; je ne peux concevoir que l'Univers & toutes ses parties doivent périr un jour; il me semble que l'opinion commune touchant la Résurection contient quelque chose de

(a) pag. 203.
(b) Synes. Opera. p. 249.

ſacré qu'on ne doit pas divulguer. Car je ne crois pas qu'on doive tout dire; & un Philoſophe, toute connue que la vérité lui ſoit, doit pourtant céder à la néceſſité de la déguiſer: ce que la lumiere eſt à la vue, la vérité l'eſt pour le Peuple; or comme la vue ne peut ſupporter, ſans courir riſque, une lumiere trop éclatante, & que les ténebres ſont plus propres pour des yeux foibles, de même le déguiſement, à mon avis, eſt plus ſalutaire pour le vulgaire, car la vérité bleſſe ceux qui ne ſauroient être attentifs à l'évidence des choſes. Ainſi ſi les Loix de la Conſécration Epiſcopale, qui ſont établies parmi nous, ſouffrent ces tempéramens, je me ſoumettrai à être conſacré, puiſqu'alors j'aurai la liberté de philoſopher en mon particulier, & de parler myſtérieuſement au peuple ſans lui enſeigner aucune choſe dans toute ſon étendue; & ſans le deſabuſer des opinions dont il aura été imbu & dans leſquelles je trouve qu'on doit le laiſſer continuer. Mais ſi ces Loix exigent d'un Evêque qu'il ait la même croyance que le Peuple, j'avoue que je ne puis me réſoudre à deſavouer mes ſentimens en public : car quel rapport y a-t-il entre la Philoſophie & le peuple, auquel on ne doit faire ap-

percevoir la vérité des choſes divines que d'une maniere toute myſtérieuſe. Je le répete encore, & je déclare hardiment que je crois qu'un homme ſage doit, à moins d'une preſſante néceſſité du contraire, laiſſer les autres dans leurs ſentimens, & en même tems avoir les ſiens en particulier. Ainſi ſi l'on me fait Evêque, je prends Dieu & les hommes à témoins que je ne veux rien changer à mes ſentimens. Il fut Evêque de Cyrene à ces conditions de penſer librement.

Il faut avouer que ceux qui l'élurent, étoient bien perſuadés que la vertu du Caractere Epiſcopal opéreroit bientôt quelque changement, & ils ne furent pas trompés; car à l'inſtant même de ſa conſécration il en reçut des connoiſſances, qu'on peut appeller infuſes, ſur le point important de la Réſurection. Evariſte, Philoſophe Payen, ſon ancien Ami, l'étant venu féliciter ſur ſa promotion, Syneſius prit ſa converſion tellement à cœur, que ce Philoſophe déclara qu'il étoit convaincu de la vérité de la Religion Chrétienne & en particulier de la Réſurection. On a ſans doute eu envie de laiſſer à la poſtérité une preuve convaincante de la ſincérité de ces deux perſonnages, lors-

qu'on a couché le fait ſuivant dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. „ Après que ce Philoſophe eût reçu le Baptême, il vint trouver Syneſius, à qui il donna une ſomme d'argent pour la diſtribuer aux pauvres, & lui demanda un reçu ſigné de ſa main, dans lequel il s'engageât de lui rendre cet argent dans l'autre monde. Syneſius ne fit aucune difficulté de lui donner un tel reçu que le Philoſophe garda précieuſement, & quelque tems avant ſa mort il ordonna à ſes enfans de le mettre dans ſon tombeau. Il y avoit déja trois jours qu'il étoit enterré lorſqu'il apparut à Syneſius & le pria d'aller à ſon tombeau pour y reprendre l'écrit qu'il lui avoit donné, parce qu'il avoit reçu ſon argent, & il l'aſſura qu'il trouveroit un reçu en bonne forme au bas de l'écrit. Syneſius, qui ne ſavoit pas que les enfans d'Evariſte avoient mis l'écrit dans le cercueil de leur Pere, les fit venir, & ayant appris d'eux la vérité du fait, il leur fit part de ce qui s'étoit paſſé dans la viſion; il fut enſuite avec le Magiſtrat & le Clergé de Cyrene au tombeau d'Evariſte; on ouvrit le cerceuil, & on trouva l'écrit avec un reçu ſigné de ſa main." C'eſt en témoi-

gnage de la vérité de ce fait qu'on a conſervé la promeſſe & le reçu dans les Archives de l'Egliſe Epiſcopale de Cyrene.

(17.) Mylord Bacon a donné des marques autentiques de ſa liberté de penſer, non ſeulement lorsqu'en rejettant l'ancienne Philoſophie il en introduiſit une nouvelle; mais encore dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages qui regardent directement la Religion, Il y explique tout le ſecret de la ſuperſtition, en diſant que (*) la Nature a mis dans toute créature vivante une eſpece de ſouci, & de crainte pour la conſervation de ſa propre vie & de ſon être, pour aller au devant & réſiſter aux maux qui peuvent lui arriver; que cependant cette nature n'a pu s'empêcher d'y entremêler des craintes vaines & frivoles; en ſorte que ſi on pouvoit pénétrer dans l'intérieur de ces créatures, on trouveroit qu'elles ſont pleines de terreurs paniques: ſur-tout les hommes & particuliérement ceux du vulgaire, qui dans des circonſtances mêlées de dangers & d'adverſités ſont en proie à mille ſuperſtitions, qui ne ſont que des frayeurs paniques. Il fait beaucoup de cas de ces paroles d'Epicure qu'il

(*) *Aug. Scient.* l. 2. c. 13.

appelle divines, (*) „ Que les Sages ne „ ſont point des profanes lorsqu'ils nient „ les Dieux du commun Peuple, mais qu'ils „ le ſont lorsqu'ils croient que les Dieux „ ſont ſemblables à ceux que croit le vulgaire."

Il fait auſſi aſſez connoître qu'il doutoit fort de la vérité de ces faits ſur lesquels la plûpart des ſuperſtitions du monde ſont fondées; lorsqu'il remarque (†) que tout ce qui a le moindre rapport à la Religion, eſt ſujet à caution; comme par exemple les Hiſtoires ſurprenantes & les prodiges dont Tite-Live fait mention. En un mot par la préférence qu'il donne à l'Athéiſme ſur la Superſtition, dans ſon eſſai ſur ce ſujet, il fait bien voir qu'il avoit pénétré dans tout le deſordre qu'elle cauſe.

(18.) Thomas Hobbes de Malmesbury, qu'on peut appeller à juſte titre un homme de ſavoir & de probité, quoiqu'il ait eu pluſieurs opinions erronées, & qu'il ſe ſoit tenu attaché apparemment par politique au parti des rigides, autoriſe auſſi par ſon exemple la liberté de penſer. Voici le témoignage que lui rend Mylord Clarendon: Il y a dans ſon Leviathan un mélange

(*) *Ibid.*

(†) *Nov. Org.* l. 2. Aph. 29.

prodigieux de connoiſſances, dont il ſe ſert avec beaucoup de délicateſſe & qu'il réduit avec autant d'eſprit que d'adreſſe en une méthode très-belle, & dont le ſtyle a de la force & de l'agrément..... Entre ce grand nombre d'excellentes qualités & & de rares talens dont Mr. Hobbes eſt richement revêtu, ſon ordre, ſes expreſſions nettes, ſes conceptions ſoutenues de termes propres, ſignificatifs & énergiques, ſont ſur-tout dignes d'attention. C'eſt, dit-il, une de mes anciennes habitudes & j'ai toujours eu pour lui une eſtime telle que la mérite un homme qui, outre ſon ſçavoir & ſes belles connoiſſances, a toujours paſſé pour un homme de probité & d'une vie exemte de ſcandale.

(19.) Je finirai cette longue liſte de grands hommes qui ont fait profeſſion de penſer librement, par L'Archevêque Tillotſon, que tous les Anglois qui prenent le parti de la liberté de penſer, reconnoiſſent pour leur Chef. Les ennemis de cette liberté avoueront que ſon exemple répond très bien à mon deſſein. Perſonne ne diſpute ſon ſçavoir & ſon bon ſens. Et pour ſa vertu & ſa liberté de penſer j'en appelle au Dr. Hickes qui dit, (*) qu'il

(*) *Dans ſon Diſcours ſur Til'otſon & Burnet.*

a été la cauſe que pluſieurs ſont devenus Athées, & qu'il tourne la Prêtriſe & la Religion en ridicule ; il l'appelle encore le plus grave Athée qui fût jamais. Mais ſi on conſidere qui tient ce langage & à qui il eſt appliqué, on connoîtra bientôt que ſous le caractere qu'il lui donne d'avoir contribué à l'Athéiſme & de s'être moqué de la Prêtriſe, il entend un homme qui ne régloit point ſes opinions ſur l'autorité d'un autre, ou qui ne conſeilloit pas aux autres de le faire, c'eſt-à-dire qu'il faiſoit profeſſion de penſer librement ; & que lorſqu'il le traite de grave, il veut dire un homme de vertu & de bonnes mœurs. Mais ſes ouvrages en donnent de plus illuſtres témoignages. Quoiqu'ils conſiſtent principalement en Sermons, ils tendent à établir la liberté de penſer accompagnée de la Religion & de la vertu, dont la pratique contribue le plus à la paix & au bonheur de la Société. On peut même dire qu'il a laiſſé, dans ces admirables pieces, des modeles parfaits d'un bon Sermon, qui nous en donnent une idée encore plus nette que celle qu'il vouloit lui-même en donner en répétant ſouvent ces paroles

d'u-

d'une perſonne ſpirituelle, (*) qu'un Sermon étoit bon lorsqu'il ne contenoit rien d'offenſant.

Quelle admirable idée ne nous donne-t-il pas de la Divinité ? elle ſuffit ſeule, ſans aucun autre raiſonnement, pour inſpirer à un Athée le deſir qu'il y eût une Divinité, & comme ce que ce Prélat dit de cet Etre ſuprême, eſt très-propre pour le guérir de tous ſes préjugés, elle le diſpoſe par-là même à être convaincu de ſon

(*) Ce qu'on dit ici des Sermons pourroit peut-être offenſer les Prédicateurs & quelqu'un de ceux qui les écoutent : c'eſt pourquoi je les prie de faire attention à l'autorité ſuivante d'une des plus ſages Princeſſes, la Reine Eliſabeth grande Amatrice de la liberté de penſer, & que je tire de ſon excellente Proclamation, pour défendre de prêcher, imprimée dans le ſuplément des Annales de Strype ; „ Puisqu'entre le „ commun peuple il naît de la Prédication, non ſeu„ lement des diſputes en matiere de la Religion, „ mais encore des querelles & des motifs de rom„ pre le Repos public ; Sa Majeſté voulant procurer „ à ſes ſujets toute ſorte de tranquillité, a jugé né„ ceſſaire d'enjoindre à tous ſes ſujets tant Laïques „ qu'Eccléſiaſtiques, & leur commander qu'ils s'ab„ ſtiennent de prêcher ou d'enſeigner & d'écouter au„ cune ſorte de Doctrine & de Sermons : Sa Majeſté „ deſirant de procurer par toute ſorte de moyens „ poſſibles & de rétablir la vertu & la piété dant ſon „ Royaume avec une charité & une concorde qui ſoit „ univerſelle."

exiſtence (*) Si un homme, dit-il, avoit une véritable idée de Dieu, il lui paroîtroit un Etre ſi aimable, & ſi plein de bonté & de toutes les perfections qu'on peut ſouhaiter en lui, que ces perſonnes mêmes qui ont un jugement ſi irrégulier que de ne point croire de Divinité, ne pourroient s'empêcher de ſouhaiter de tout leur cœur qu'il y en eût une. Car n'eſt-ce pas une choſe deſirable à tout homme qu'il y ait un Etre qui prenne un ſoin particulier de nous tous, qui nous aime & qui ſe plaiſe à nous faire du bien; qui connoiſſe tous nos beſoins, & qui puiſſe & veuille nous aſſiſter dans nos plus grandes détreſſes, lorsque rien autre choſe ne le peut faire? N'eſt ce pas l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait un tel Etre qui gouverne le monde, qui ſe propoſe véritablement de nous rendre heureux & qui n'omette rien de tout ce qui y peut contribuer; qui nous gouverne pour notre propre avantage, & qui ne nous demande rien que pour notre propre bien, qui enfin nous récompenſera infiniment pour avoir fait ce qui nous eſt le plus avantageux? N'avons-nous pas lieu de croire que s'il y a un tel Etre, c'eſt Dieu?

(*) *Dans ſes Sermons.*

Que l'idée que cet illuſtre Prélat avoit du Chriſtianiſme étoit différente de celle qu'on tâche de nous en donner dans les Symboles, les Cérémonies, & les Formulaires particuliers du Gouvernement Eccléſiaſtique! & cependant que cette idée eſt grande, qu'elle eſt majeſtueuſe, qu'elle eſt Chrétienne! voici comme il s'exprime: (*) Tous les devoirs de la Religion Chrétienne par rapport à Dieu ne ſont que ce que la lumiere naturelle nous enſeigne, à la réſerve des deux Sacremens, & de la priere faite au nom & par la médiation de Jeſus-Chriſt. Il obſerve même, avec raiſon, que ces choſes, qui ne nous engagent qu'autant qu'elles ſont poſitivement commandées de Dieu, ſont de moindre importance, qu'aucun de ces devoirs de Religion qui naturellement tendent au bonheur de la Societé Civile. Car, dit-il, je me crois obligé d'agir en conſcience, & de rémontrer ſincérement aux meres, que c'eſt un devoir naturel d'avoir ſoin de leurs enfans; or puiſque cela eſt ainſi, nourrir leurs enfans, eſt une obligation plus indiſpenſable qu'aucun précepte poſitif qu'il y ait dans la Religion, toute révélée qu'elle ſoit. De

(*) *Ibid pag.* 169.

plus, comme il reconnoît que toutes les Sectes ſont communément emportées de fureur pour les choſes où il y a le moins de ſujet, auſſi toutes les fois que la croyance fondée ſur la Révélation, eſt accompagnée d'emportement, il ne ſe fait point un ſcrupule de dire (*) qu'il vaudroit mieux qu'il n'y eût point de Religion révélée, mais que la Nature humaine fût abandonnée à la conduite de ſes propres lumieres & de ſes inclinations beaucoup plus modérées, plus compatibles, plus tendantes à la paix & au bonheur de la Société, que d'être conduite par une Religion qui inſpire aux hommes une fureur ſi barbare.

Sauf le reſpect du aux Aſſemblées, Conciles, Convocations, Synodes de Prêtres ou de Presbitériens, ſes ennemis lui attribuent ce bon mot: Qu'il n'a jamais ſçu que les Aſſemblées des Prêtres euſſent produit aucun bien. Mais ſes propres paroles touchant le ſecond Concile général de Nicée montrent clairement le jugement qu'il faiſoit de l'autorité de ſemblables Corps. (†) Si les Athécs, dit-il, s'étoient aſſemblés dans un Concile général, à deſſein de ſe mo-

(*) *Ibid.*

(†) Regle de la Foi pag. 251. en Anglois.

quer de la Religion, ils n'auroient pu y mieux réuſſir par leurs diſcours ridicules, que ceux qui compoſoient celui-là n'ont fait. Que peut on dire qui égale la franchiſe, le courage & la probité qui lui ont fait déclarer autre part, (*) que ſi tous les grands Mathématiciens de tous les âges, tel qu'Archimedes, Euclide, Apollonius, Diophante &c. pouvoient ſe trouver enſemble dans un Concile Général, & qu'ils y déclaraſſent de la maniere la plus ſolemnelle que deux fois deux ne font pas quatre, mais cinq, & qu'ils le donnaſſent écrit & ſigné de leur main; cela ne pourroit le perſuader en aucune maniere d'être de leur ſentiment?

Enfin, il ne ſoutient pas ſeulement le droit que nous avons de penſer librement, mais il avoue encore l'étonnement où il eſt de ce que nous ſouffrons qu'on doute de la validité de ce droit. Voici comme il s'en explique: (†) Notre meilleure raiſon eſt courte & imparfaite, mais puiſqu'elle n'eſt pas meilleure, nous devons nous en ſervir telle qu'elle eſt, & nous tirer d'affaire avec ſon ſecours le mieux qu'il eſt poſſible. Et je me ſuis ſouvent étonné, dit il, comment les gens ont la patience d'écouter leurs Prédicateurs,

(*) Dans ſon vol. de 6. Sermons &c. p. 15.

(†) *Sermons publiés après ſa Mort.*

& leurs Directeurs parler contre la Raiſon; mais ſur-tout de ce qu'ils leur font tant de ſoumiſſions & leur marquent tant de reſpect parce qu'ils en agiſſent ainſi avec eux. On s'imagineroit aiſément que c'eſt-là un pauvre moyen pour acquérir de l'autorité ſur l'eſprit des hommes, mais il y a des gens adroits & qui ont leurs vues, qui trouvent par expérience que l'expédient eſt bon pour ſe rendre recommandable auprès des ignorans, de même que les nourrices ont coutume de plaire aux enfans par leur grand bruit & leur galimatias.

Je ne ſaurois mieux terminer ce détail des Sectateurs de la liberté de penſer, que par cet excellent homme; parce que quiconque à ſon exemple eſt amateur de cette liberté, ne ſe fera point de peine de partager avec lui les reproches d'Athéiſme & de libertinage, & tant d'autres calomnies qui n'ont d'autre fondement que le bon plaiſir de ceux qui les ont, pour-ainſi-dire, ſanctifiées à cet uſage. On ſe mettra même peu en peine d'être en réputation à moins que ce ne ſoit auprès de certaines perſonnes qui ont aſſez de jugement & de probité, pour eſtimer ce vénérable Prélat, dont les ouvrages tendent ſi fort à rétablir l'uſage de la raiſon & à inſpirer un ſincere attachement à la vertu,

deux choſes en quoi conſiſte uniquement la perfection de l'homme.

Je pourrois encore citer pour exemples Erasme, le Pere Paul, Montagne, Joſeph Scaliger, Descartes, Gaſſendi, Grotius, Hooker, Chillingworth, Mylord Falkland, Mylord Herbert de Cherbury, Selden, Hales, Milton, Wilkins, Marsham, Spencer, Whitchcot, Cudworth, More, le Chevalier Temple, Samuel Johnſon & Locke. Mais je crains déja d'avoir été trop long; & ils ſont aſſez connus de ceux qui s'appliquent à la lecture des modernes, tant pour leur pénétration & leur vertu que pour leur liberté de penſer; enfin leur renommée eſt aſſez grande pour les avoir fait connoître aux autres.

J'ajouterai ſeulement qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de nommer un homme qui ſe ſoit diſtingué par ſon bon ſens & ſa vertu, & qui nous ait laiſſé quelque choſe après lui propre à nous en faire porter quelque jugement qui ne nous ait donné des témoignages de ſa liberté de penſer, en rejettant les opinions communément reçues; en effet, tout homme de bon ſens qui penſe un peu, doit le faire, à moins qu'on ne puiſſe ſuppoſer que, quand les opinions ont le deſſus par un pur hazard ſans aucun égard à la raiſon, la raiſon & le hazard produiſent le

même effet. D'un autre côté, j'oſe avancer qu'il eſt impoſſible de nommer un ennemi de la liberté de penſer, de quelque rang & de quelque diſtinction que ce ſoit, qui n'eût le cerveau un peu bleſſé & ne fût fanatique, ou qui ne ſe ſoit montré ambitieux, inhumain & plein de vices abominables, en un mot qui n'ait toujours été prêt à tout faire, quelque mal que ce fût, ſous le ſpécieux motif de la gloire de Dieu, & du bien de l'Egliſe, qui n'ait laiſſé des marques de ſa brutalité, enfin qui ne ſe ſoit rendu l'eſclave des Prêtres, des femmes ou de la fortune.

C'eſt ainſi, Monſieur, que j'ai tâché d'exécuter vos ordres. Je vous laiſſe à-préſent en pleine liberté de diſpoſer comme il vous plaira de ce que j'ai écrit, avec cette réſerve, que ſi vous l'eſtimez digne de la Preſſe, vous y ſupprimiez votre nom & le laiſſiez devenir public ſans l'honorer de votre approbation. Car je crois que d'employer ſes efforts pour faire le bien, ſans s'expoſer à en recevoir du mal, eſt avoir aſſez de vertu, dans un Pays tel que le nôtre, dont le Peuple eſt, tant en général qu'en particulier, ignorant, ſtupide, ſuperſtitieux & dépourvu de vertu.

FIN.

LET-

LETTRE
D'UN
MÉDECIN ARABE
A
UN FAMEUX PROFESSEUR
DE
L'UNIVERSITÉ DE HALL EN SAXE,
SUR
LES REPROCHES FAITS
A
MAHOMET,
DE SON RECOURS AUX ARMES,
DE LA PLURALITÉ DE SES FEMMES,
DE L'ENTRETIEN DE SES CONCUBINES,
ET DE L'IDÉE DE SON PARADIS.

Traduite de l'Arabe.

LETTRE
D'UN
MÉDECIN ARABE
A un fameux Profeſſeur de L'Univerſité de Hall en Saxe, ſur les Reproches faits à
MAHOMET.

LA curioſité naturelle que j'ai de m'inſtruire tant des religions & des belles lettres, que des loix & des coutumes qui ſont en uſage chez les Nations qui nous ſont étrangeres, m'a porté à quitter ma Patrie pour voyager dans toutes les parties de l'Europe, où les ſciences ſont cultivées avec le plus de ſuccès; où la politique des Cours & la maniere de vivre des Peuples ſe perfectionnent tous les jours, où les arts, auſſi néceſſaires en tems de guerre qu'en tems de paix, ſont portés au dernier degré de perfection, où, en un mot, on voit fleurir & régner une agréable diverſité de tout ce qu'il y a de plus curieux, & de plus propre à former un habile homme.

J'avois déja viſité les Univerſités que je regardois comme les plus fameuſes, où

j'avois pris une connoiſſance exacte des ſciences qu'on y enſeigne, j'y avois même fait habitude avec ce qu'il y a de plus habiles gens: lorsque ma bonne étoile me conduiſit dans cette ville célebre, où vous remportez à juſte titre les honneurs du Parnaſſe ſur un grand nombre de Sçavans qui font tous leurs efforts pour vous les diſputer. Que ſi je fus trompé dans l'opinion que j'avois conçue de ce ſéjour de toutes les ſciences, ce ne fut qu'en ce que je reconnus bientôt qu'il la paſſoit de beaucoup. En effet, ne fut-ce pas là que je trouvai des perſonnes qui joignent à un ſçavoir que je puis nommer univerſel, les manieres les plus polies, & à une profonde érudition, une civilité charmante?

J'eſpere que vous me ferez cette juſtice de croire que ce n'eſt rien moins qu'un eſprit de flatterie qui me fait avouer que je ne ſuis pas le ſeul qui ai vu, avec admiration, le haut rang que vous tenez, & le mérite ineſtimable qui vous diſtingue ſi bien dans cette illuſtre Académie, puisque tout le monde n'a les yeux attachés ſur vous que pour vous admirer. Vous êtes le flambeau qui par ſa lumiere & ſa chaleur éclaire & anime tout ce corps de Sçavans; vous êtes une étoile brillante qui ſert de

guide aux jeunes amateurs des ſciences pour les conduire à la perfection, après laquelle ils aſpirent; vous êtes un oracle dont toutes les réponſes ſont pleines d'une ſolide doctrine, & dont toutes les ſentences ſont des principes de vérité & des préceptes de vertu. Votre nom ſurvivra aux ſtatues & de marbre & d'airain; que dis-je? ſa durée égalera celle de la Nature que vous entendez ſi bien. Vos écrits ſont du nombre de ces ouvrages conſacrés à l'immortalité, & les ineſtimables productions de vos veilles ſont telles, que ni la durée, ni la rage du tems qui dévore toutes choſes, n'aura aucun pouvoir ſur elles, & elles ſubſiſteront juſqu'à ce que le Monde lui-même éprouve la terrible cataſtrophe dont un embraſement univerſel le menace.

Mais il faut vous découvrir quel motif me porte à vous écrire celle-ci, de la fameuſe ville où je fais ma réſidence pour le préſent; c'eſt, monſieur, un deſir auſſi ardent que ſincere de vous porter, par voie de perſuaſion, à embraſſer le parti de la vérité que je profeſſe. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je me promets de réuſſir, mon eſpérance eſt fondée ſur les converſations que nous avons eues enſemble,

tant ſur la religion de mon pays, qu'au ſujet du grand *Mahomet* qui en eſt le fondateur, lequel Dieu béniſſe de ſes plus précieuſes bénédictions.

Vous m'avouâtes, avec votre candeur naturelle, que vous connoiſſiez toute la fauſſeté & des reproches qu'on fait ordinairement à notre prophete, & des calomnies dont on ſe ſert pour décrier ſa religion; vous reconnûtes & leur futilité, & combien elles ſont mal fondées; cependant il y avoit, ſi je m'en ſouviens bien, certains points qui vous tenoient extrêmement au cœur, & par rapport auxquels vous ne pouviez vous guérir des préjugés de votre éducation.

Vous ne pouviez approuver la conduite de Mahomet, que vous regardiez comme un uſurpateur des terres de ſes voiſins, & cette maniere d'établir ſa religion à la pointe de l'épée: cet uſage d'épouſer pluſieurs femmes: celui d'avoir des concubines; enfin les promeſſes que notre prophete fait à ſes ſectateurs d'un paradis qu'il fait conſiſter dans toutes ſortes de délices, non-ſeulement ſpirituels mais même ſenſuels, étoient quatre points, ſur-tout, qui vous révoltoient contre notre ſainte religion. Ne ſont-ce pas, diſiez-vous, autant de preuves

invincibles qui démontrent & la fauſſeté & l'impureté de la religion de Mahomet, & n'en peut-on pas conclure que ce Prophete a été un infame Impoſteur ?

Je ne puis vous exprimer quelle eſt ma joie d'avoir affaire à une perſonne de votre ſincérité, de votre pénétration & de votre ſavoir, qui a ſondé les ſecrets les plus cachés de la Nature; & qui connoît à fonds les loix & les religions de tous les peuples: car ces beaux endroits, qui ſont le plus grand ornement de l'eſprit humain, me font eſpérer que je n'aurai que peu ou point de peine à ſurmonter vos difficultés, à réſoudre vos doutes, à répondre à vos objections, à diſſiper vos ſcrupules, & par conſéquent, à vous convaincre de la vérité.

Premiérement, pour ce qui regarde la conduite qu'a tenu notre Prophete en attaquant ſes voiſins; on peut, ce me ſemble, la juſtifier; puiſque ſon deſſein, lorsqu'il prit les armes, étoit ſeulement de recouvrer le Chérifiat de la ville de la Meque & la charge de Grand Prêtre de la mosquée de ce lieu; & c'étoit avec juſtice, puisque ſes ancêtres ayant été pendant pluſieurs générations, en poſſeſſion de ces dignités, elles lui apartenoient de droit divin & humain. Ce titre, ſur lequel il

fondoit ſes prétentions, n'étoit-il pas auſſi juſte que peut être celui d'aucun Prince, qui, comme héritier de ſes ancêtres, réclame les dominations qui lui reviennent par droit d'héritage? Sa conduite a-t-elle donc quelque choſe de ſi ſurprenant & de ſi extraordinaire, parce que, ſe voyant le pouvoir en main, il a uſé de repréſailles ſur les Princes ſes voiſins, & ſur les autres, qui, ayant le plus d'autorité, s'étoient oppoſés à la vigoureuſe réſolution, qu'il avoit priſe, de rentrer en poſſeſſion de ce qu'il n'avoit perdu, que parce qu'il étoit reſté orphelin?

En ſecond lieu, ne faut-il pas avouer que ceux-là ſont bien voir que ce n'eſt que la partialité & la paſſion qui les anime, qui, d'un côté, exaltent un Alexandre, un Céſar, un Guillaume le Conquérant, un Louis le Grand, ou quelqu'autre que ce ſoit, qui ne ſe ſont rendu fameux que par leurs uſurpations ou par leurs conquêtes qui ont eu d'heureux ſuccès; & qui, de l'autre, condamnent Mahomet, qui, n'ayant commencé qu'avec de très-foibles eſpérances, & ne ſe confiant qu'en ſon bon droit & en la juſtice qu'il avoit de ſon côté, a cependant jetté les fondemens de trois des plus étendus & des plus floriſ-

ſans

ſans Empires qui ſubſiſtent aujourd'hui dans le Monde.

Mon troiſieme moyen de juſtification eſt, que toute perſonne qui croit qu'il eſt permis de ſe ſervir de la force en matiere de religion, a tort de condamner Mahomet, ſur ce qu'il auroit étendu la ſienne par cette voie-là; d'autant plus même que notre ſaint Prophete n'a jamais mis perſonne à mort purement à cauſe de ſa religion: car il eſt certain qu'il ſe contentoit d'impoſer un tribut, qui n'étoit pas même exorbitant, à ceux qui ne vouloient pas embraſſer ſa loi: Et vous m'avouerez qu'il s'eſt montré en cela infiniment plus humain, & plus équitable qu'aucune ſecte de Chrétiens, qui ne s'eſt pas plutôt vue dans un état de ſplendeur & de puiſſance qu'elle a déployé toute ſa ſévérité; ce qu'on appelle appliquer des remedes ſalutaires ſur ceux qui ont des ſentimens différens des nôtres; quand même ce ne ſeroit que parce que leurs habits ont quelque choſe de différent des autres.

En effet, n'a-t-on pas vu dans une Egliſe, qui porte les beaux noms d'ortodoxe & de réformée, n'a-t-on pas vu, dis-je, les eſprits s'échauffer juſqu'à l'excès, & porter même leur zele juſqu'à la perſécu-

tion contre ceux d'un autre parti? & pourroit on croire que tout le différend consistoit à savoir si leurs Prêtres porteroient une robe ou un manteau, & une chemise dessus aussi-bien que dessous leurs habits?

Ne sçait-on pas que c'est, au moins, avec autant de chaleur que d'érudition que quelques curieux théologiens ont agité l'importante question, si le vaisseau, qui s'ouvre ordinairement lors qu'une femme met un enfant au monde, s'ouvrit aussi, lorsque la Vierge mit au monde son Fils Jesus-Christ; ou plutôt, si la membrane, qui est le signe de la virginité, & qui doit absolument se rompre dans l'enfantement, resta dans son entier.

Un semblable emportement, pour ne rien dire davantage, n'éclata-t-il pas dans une assemblée du clergé de la primitive Eglise, où l'on agitoit la question si on feroit de la Vierge Marie ou du St. Esprit une troisieme personne de votre Trinité. Je pourrois même avancer sans témérité qu'il n'y a eu dans l'Eglise chrétienne ni persécutions, ni contestations qui n'aient eu leur source ou de quelque dispute de néant ou de quelque vaine imagination. Il est vrai que vous avez aujourd'hui tout sujet de bénir Dieu de ce que cette mé-

thode d'étendre le regne de l'Evangile, eſt à préſent tout-à-fait hors d'uſage parmi les bons Proteſtans; tous ceux qui connoiſſent l'Eſprit de votre Religion, ſavent combien il eſt oppoſé à cette conduite: il eſt néanmoins conſtant que pluſieurs docteurs & peres de l'Egliſe ont prêché hautement pour autoriſer cette pratique; & ils ont été ſuivis en cela par quelques modernes, dont le nombre n'eſt pas petit; je veux cependant croire en leur faveur, qu'ils n'ont donné dans cette illuſion que par un excès de reſpect pour les noms de ces anciens & vénérables peres.

De tous ces modernes, je ne vous en veux citer qu'un, c'eſt le ſavant & ortodoxe Mr. Jurieu, qui eſt de votre communion, & qui fait la remarque ſuivante, en traitant des droits des Souverains. „ Quelqu'un *peut-il nier*, dit-il, *que le* „ *Paganiſme n'ait été détruit par l'autorité* „ *des Empereurs Romains? Nous pouvons* „ *même avancer librement que le Paganiſme* „ *ſubſiſteroit encore, & que les trois quarts* „ *de l'Europe ſeroient reſtés Payens ſi Conſtantin & ſes ſucceſſeurs n'euſſent employé* „ *leur autorité pour abolir cette religion.*" Et il dit encore en un autre endroit. „ *Les* „ *Empereurs Chrétiens ont extirpé le Paga-*

„ *uiſme en faiſant jetter par terre ſes temples,*
„ *renverſer ſes images, défendant le culte des*
„ *faux Dieux, établiſſant des prédicateurs de*
„ *l'Evangile en la place des faux prophetes,*
„ *ſupprimant leurs livres, & donnant cours*
„ *à ceux qui contenoient une ſaine doctrine.*"

Le même Mr. Jurieu, en parlant, dans ſon *Apologie pour la Réformation*, des horribles cruautés des papiſtes; ſemble nous juſtifier, en quelque maniere, de la perſécution, & de la violence dont on nous accuſe de nous ſervir pour la propogation de notre ſecte. Voici ſes propres termes; (*) „ *On peut dire avec vérité qu'il*
„ *n'y a point du tout de comparaiſon entre la*
„ *cruauté des Sarrazins contre les Chrétiens,*
„ *& celle du Papiſme contre les vrais fideles.*
„ *En peu d'années de guerres contre les Vau-*
„ *dois, ou même dans les ſeuls maſſacres de la*
„ *St. Barthélemy, on a répandu plus de ſang,*
„ *pour cauſe de religion, que les Sarrazins*
„ *n'en ont répandu dans toutes leurs perſécu-*
„ *tions contre les Chrétiens. Il eſt bon qu'on*
„ *ſoit deſabuſé de ce préjugé, que le Mahomé-*
„ *tiſme eſt une ſecte cruelle, qui s'eſt établie*
„ *en donnant le choix de la mort ou de l'ab-*
„ *juration du Chriſtianiſme: cela n'eſt point,*

(*) Page 114. de la 3me partie de l'Edition in 12.

„ & *la conduite des Sarrazins a été une de-*
„ *bonaireté Evangelique en comparaiſon de*
„ *celle du Papiſme qui a ſurpaſſé la cruauté*
„ *des Cannibales.*"

Faut-il quelque choſe de plus pour convaincre le monde de la fauſſeté de ce préjugé, que le Mahométiſme eſt une ſecte cruelle qui ne s'eſt accrue qu'en réduiſant les hommes à la dure néceſſité, ou de choiſir la mort, ou d'abjurer le Chriſtianiſme? Ne ſerois-je pas fondé en raiſon, en avançant que la conduite des Sarrazins à donné des preuves d'une douceur Evangélique, en comparaiſon du procédé des Papiſtes, dont la cruauté excede celle des Antropophages: (vous pourrez en conclure en même tems que les hommes n'agiſſent que rarement par principe;) car, d'un côté, il eſt de notoriété publique que les Mahométans tolerent toute ſorte de religions, quoique leur Alcoran ſemble les encourager à perſécuter ceux qu'ils nomment infideles; il eſt vrai qu'il peut recevoir une interprétation plus favorable, & notre conſtante pratique le prouve ſuffiſamment: D'un autre côté, tous les Chrétiens aiment à perſécuter, ſur-tout dans les lieux, où la puiſſance du Clergé l'emporte ſur celle du Magiſtrat, & où leurs

décrets ſont regardés comme ſacrés, & comme des oracles infaillibles; néanmoins leur *Evangile* leur défend expreſſément de perſécuter en quelque maniere que ce ſoit pour les choſes qui regardent la conſcience.

De cet aveu, que j'ai rapporté du théologien de votre communion, & de pluſieurs autres que je pourrois citer, j'en tire cette conſéquence: Que la doctrine, qui favoriſe la perſécution, & qui enſeigne aux hommes à ſe ſervir de l'épée & des haches, du feu & des fagots pour la propagation de ce qu'ils appellent la Foi de notre Mere Ste. Egliſe, ne vient pas du crû des Mahométans, mais qu'elle doit ſon origine au zele indiſcret de ces faux dévots qui ſe diſent Chrétiens & ne le ſont pas.

Je paſſe à la pluralité des femmes & à la liberté d'entretenir pluſieurs concubines: deux points qui ont attiré de ſi grands reproches à notre Prophete, & dont vous-même êtes ſi ſcandaliſé avec tout le monde Chrétien. Quant à moi je ne vois point comment on peut trouver en cela un juſte ſujet de ſcandale; en effet, la coutume de prendre pluſieurs femmes, & d'avoir en même tems des concubines, n'avoit-

elle pas régné de tems immémorial chez les Orientaux ? Lamek n'épouſa-t-il pas deux femmes peu de tems après la création du Monde ? c'eſt-à-dire dès qu'il y eut quelques femmes plus qu'il n'y avoit d'hommes ; cependant a-t-il été cenſuré de Dieu pour une telle conduite, & ſi c'eût été un crime, ne l'auroit-il pas été même très-ſévérement, pour imprimer de la terreur aux autres, & les empêcher de ſuivre l'exemple criminel de celui qui auroit le premier transgreſſé la loi, ou en auroit fait une nouvelle ? Le patriarche Jacob ne prit-il pas en mariage les deux ſœurs qui furent l'une & l'autre ſes femmes en même tems, & il avoit outre cela des concubines ? David, cet homme ſelon le cœur de Dieu, n'eut-il pas environ une douzaine de femmes ſans compter ſes concubines, & une jeune beauté, qu'il prit dans ſa vieilleſſe ? ne peut-on pas dire, ſans outrer la réflexion, qu'il n'avoit ce grand nombre de femmes que pour trouver dans le changement de quoi ſatisfaire & en même tems irriter de nouveau ſon appetit, & n'eſt-ce pas, ſur-tout, l'uſage qu'il pouvoit faire d'un morceau auſſi délicat que la derniere. Et Salomon, le plus ſage des mortels, Roi du Peuple chéri, par

un ordre exprès de Dieu; Salomon, en un mot, inſpiré de Dieu pour compoſer les écrits qui, auſſi-bien que ceux de ſon pere, ſont aujourd'hui, chez les Juifs, partie du canon des livres ſacrés, ce Salomon fut-il blâmé d'avoir eu, j'oſerois dire, un régiment de femmes & de concubines, puiſque leur nombre montoit juſqu'à mille? non: mais il le fut parce qu'il s'étoit laiſſé porter par elles à adorer de fauſſes Divinités; ce qui auroit pû lui arriver de même, quand il n'en auroit eu qu'une qui eût été idolâtre.

Toutes ces autorités démontrent évidemment que la Poligamie, & l'entretien des concubines, ont été de tout tems des choſes permiſes. Je pourrois encore employer un moyen de défenſe, ſi je croyois que vous le reçuſſiez, c'eſt que notre St. Prophete avoit une permiſſion particuliere de Dieu, de prendre autant de concubines qu'il lui plairoit outre toutes ſes femmes, afin d'engendrer un plus grand nombre de jeunes prophetes, & de multiplier ſa génération, qui devoit ſervir à étendre de plus en plus ſa religion: Car chaque Tribu, dans laquelle il choiſiſſoit une femme, embraſſoit auſſi-tôt ſa loi.

Nous ſommes parvenus au dernier point qui

qui concerne les plaiſirs qu'il promet, dans ſon paradis, à ceux qui recevront ſa loi, & qui conformeront leur vie aux préceptes qu'elle renferme. Ces plaiſirs, Monſieur, n'auront rien pour vous ni de ſi déraiſonnable ni de ſi abſurde, qu'on ſe l'imagine d'ordinaire parmi vous autres, ſi vous réfléchiſſez que nos corps prendront à la réſurection une forme ſi parfaite, qu'elle ſurpaſſera tout ce que nous pouvons concevoir; les Chrétiens tombent d'accord avec nous de ce ſyſtême, & que nos *ſens* deviendront d'une activité & d'une vigueur ſi extraordinaire, qu'ils ſeront capables des plaiſirs les plus grands, chacun ſelon la différence de leurs objets. En effet, ſi l'on ôte à ces facultés leur propre exercice, ſi on les prive des objets propres à leur plaire & à les ſatisfaire, n'eſt-ce pas ſuppoſer qu'elles ont été données non-ſeulement inutilement, mais encore pour nous faire de la peine & nous expoſer à un ſupplice continuel. Car enfin en ſuppoſant que l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, & la vue nous ſeront rendus, comme il faut néceſſairement que cela arrive pour rendre nos corps parfaits, je ne vois pas ſur quel fondement on va s'imaginer, que ces ſens n'auront point d'objets

ſur leſquels ils puiſſent s'exercer, pour goûter tout le plaiſir qui pourroit leur en revenir. Y-a-t-il donc de la honte, du crime, de la baſſeſſe dans la jouiſſance de tels plaiſirs? Et le Tout-puiſſant ne prit-il pas ſoin que les deux plus parfaites créatures, qui aient jamais été au monde, ne fuſſent pas privées de ce grand avantage dans leur état même d'innocence. En effet, lorsqu'il créa Adam & Eve, il les plaça dans un jardin où toute ſorte de fruits agréables & délicieux abondoient, les eaux pures & claires de pluſieurs rivieres, qui traverſoient ce lieu délicieux, couloient autant pour étancher leur ſoif que pour rafraichir les plantes & les arbres: Et s'ils porterent leur deſir ſur quelque liqueur plus agréable, doutez-vous qu'il leur ait manqué de quoi en compoſer? Leur Créateur ſçavoit qu'ils ne pouvoient ſubſiſter ſans le ſecours du boire & du manger, ainſi la main bien-faiſante & libérale leur fournit l'un & l'autre abondamment. Nous n'avons aucune raiſon de nous imaginer qu'ils ont été privés, dans cet état bienheureux, du plus charmant de tous les plaiſirs, en un mot, de celui dont le but eſt la multiplication du genre humain, car pour quelle autre raiſon la femme auroit-

elle été donnée à l'homme ? Enfin ſans cela n'auroient-ils pas été privés l'un & l'autre de tout ce qui peut flatter les ſens le plus agréablement, le plus délicatement, le plus délicieuſement ; j'ajouterai encore que ſans cela le Monde ſeroit reſté dépourvu d'habitans. Je tire une derniere preuve de vos livres Divins, qui vous diſent que les anges dans le Ciel mangent auſſi bien que les hommes, puiſque la manne, que le Tout-puiſſant fit tomber dans le déſert en faveur des Juifs, qui y étoient errans, y eſt appellée la nourriture des anges. Toutes ces raiſons, qui ſont auſſi claires que le jour même, doivent nous convaincre qu'il n'y a rien de bas ni de criminel dans l'action de boire & de manger, non plus que dans celle de multiplier notre eſpece, dans l'état même le plus parfait qu'on puiſſe s'imaginer.

Ajoutons à tout cela la conſidération de la maniere dont nos corps ſont compoſés, & nous trouverons qu'il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſubſiſter ſans nourriture, ou, pour mieux dire, ſans de nouveaux alimens qui remplacent continuellement ceux que la chaleur naturelle détruit. En effet les parties ſolides & flui-

des de tout corps animé, qui agiſſent réciproquement l'une ſur l'autre, en font toute la compoſition: de ſorte que le cœur ni les arteres ne ſauroient avoir aucun mouvement ſans le ſecours du ſang & des eſprits animaux qui s'y déchargent; & réciproquement le ſang ne peut ſe rendre au cœur, à moins qu'il ne ſoit pouſſé & aidé par le mouvement que le cœur même & les arteres lui communiquent. Lorsque ces parties, tant fluides que ſolides, reſtent en repos, & perdent leur mouvement, les fluides croupiſſent & cauſent la mort. Mais ſi elles font bien leurs fonctions, en quoi conſiſte la vie, les muſcles faiſant couler les humeurs, par leur battement, dans leurs vaiſſeaux, leur rendant le mouvement qu'elles en ont reçu, il ſe fait alors une conſomption des alimens, dont les parties nutritives s'attachent à ces vaiſſeaux qui les contiennent; & le reſte, qui en eſt ſéparé, ou ſe tourne en excrémens, ou ſe diſſipe par la tranſpiration qui s'en fait, au travers des inteſtins, du nez & de la bouche; & la quantité de ce qui ſe tranſpire, je ſuppoſe dans un air comme celui d'Italie, & dans un corps bien ſain & bien vigou-

reux, eſt eſtimée la cinquieme partie de tous les alimens qui ont été pris; ſelon la plus exacte ſupputation, qu'en a faite le ſçavant Sanctorius, dans ſon ouvrage *de Medicinâ Staticâ.*

De plus ſi la nourriture n'eſt pas continuellement entretenue & renouvellée; les humeurs s'aigriſſant & devenant picquantes, minent & mangent les ſolides, dont elles défont tout le tiſſu, qui lioit leurs parties; ce qui enfin détruit toute l'économie du corps. Rien donc ne peut empêcher que ces bienheureux & céleſtes corps, dont la vie conſiſte dans le mouvement réciproque que les ſolides & les fluides s'impriment l'un à l'autre, n'éprouvent les mêmes effets dont nous venons de faire mention. Nous ſommes donc obligés d'avouer que les alimens leur ſont abſolument néceſſaires; mais quels alimens? ſera-ce quelque choſe de ſemblable au nectar ou à l'ambroiſie des Dieux? ſera-ce la manne, qui eſt le manger des anges, ou ſeulement les fruits des arbres du Paradis? c'eſt ce que je n'oſerois déterminer, parce que notre loi & les interprétations de nos docteurs ne deſcendent pas juſqu'à l'ex-

amen, encore moins juſqu'à la déciſion de cette particularité. Il importe même très peu de ſavoir de quelle eſpece ſeront ces alimens, puisqu'il eſt très-certain qu'ils ſeront de celle qui conviendra le mieux à leur état & à leur conſtitution, & qui pourra le plus contribuer à former la plus exquiſe de toutes les nourritures, & à le plonger dans le plus délicieux de tous les plaiſirs.

Je finis par ce point de doctrine qui a le plus choqué les ennemis de notre loi, & qu'on croit ſuffiſant pour anéantir toute ſon autorité; vous concevez bien que c'eſt du paradis des fideles Muſulmans dont je veux parler, de ce Paradis qui ſera rempli d'un nombre infini des plus belles perſonnes du beau ſexe, avec leſquelles les véritables fideles prendront d'agréables ébats pendant toute l'éternité. C'eſt cette même doctrine qui nous a gagné toute ſeule plus de proſélytes que toutes les autres de l'Alcoran; doctrine, à la vérité, ſi révenante à l'inclination naturelle du genre-humain qu'il étoit preſque impoſſible qu'elle ne fût bien reçue de tout le monde en général, & particuliérement des

gens-de-guerre, dont l'eſprit eſt ordinairement tourné à la galanterie, & qui ne peuvent ſouhaiter une récompenſe plus à leur gré, après les périls & les fatigues qu'ils ont coûtume d'eſſuyer, que les doux & raviſſans embraſſemens d'une beauté angélique.

Il n'eſt au pouvoir d'aucun mortel d'être inſenſible à la charmante idée de ces beautés parfaites, dont une ſeule raviroit tous les hommes, qui ne pourroient concevoir, ſans en mourir, tout l'amour qu'elle leur inſpireroit s'ils avoient le bonheur qu'elle parût ici bas ſur la terre: C'eſt ainſi que s'en eſt exprimé Ikrimab au ſujet de celle qu'il vit, ou plutôt, qu'il crut voir le regardant & lui ſouriant dans le moment qu'il étoit au fort du combat; ce qui lui inſpira tant de courage & de réſolution qu'il ſe jetta à corps perdu dans les rangs les plus épais de l'Armée ennemie, pour hâter ſa mort, tant il auroit ardemment ſouhaité de la poſſéder dès ce même moment.

Dites moi, je vous prie, Monſieur, y a-t-il en cela quelque choſe qui doive vous paroître ſi monſtrueux & ſi ridicu-

le, & qui puiſſe ſi fort vous choquer, que vous ſoyez obligé de rejetter pour cela ſeul, tout le ſyſtême de notre religion ? Je ne vous crois pas capable d'accorder aux préjugés autant que ceux qui ne peuvent, ou plutôt qui ne veulent pas ſe faire une idée de cet acte qui contribue à la propagation du genre-humain, ſans y faire entrer la violente paſſion & la fureur de l'amour, qu'ils croyent toujours accompagnée, partout où il ſe trouve, d'une impureté & d'une volupté qui n'a rien que de brutal, & qui ne ſoit ordinaire aux bêtes. Si cependant vous êtes ſoumis à vos préjugés ſur cette matiere, juſqu'à ne pouvoir vous empêcher de croire qu'il y a dans cet aimable commerce avec le beau ſexe quelque choſe de trop groſſier, & de trop indécent pour un état ſi parfait, j'eſpere rectifier votre jugement par deux ou trois demandes que vous pourrez réſoudre vous-même à votre loiſir.

Je vous demande donc ſi vous croyez qu'Adam connut ſa femme, dans l'état d'innocence ; ſi cela eſt, ſuppoſons qu'il eut continué dans cet heureux état :

or

or s'il y a quelque choſe de honteux ou de criminel, qui ſoit inſéparablement attaché à cette action, il auroit donc fallu que la propagation du genre-humain n'eût pû ſe faire dans l'état le plus parfait, ſans turpitude & ſans péché; Il s'en ſuivra auſſi que c'eſt un crime à un homme de connoître ſa propre femme, ce que tout le monde regarde non-ſeulement comme une choſe permiſe, mais même comme un devoir. Par la même raiſon encore, on ne devroit point penſer, contre l'ordonnance même de Dieu, à multiplier la race des hommes, & de cette maniere, l'eſpece humaine prendroit bientôt fin, & la terre reſteroit ſans habitans. Il n'y a point d'homme raiſonnable qui ne voye évidemment la néceſſité de toutes ces conſéquences effroyables, & conſéquemment l'abſurdité du principe. Mais ſi vous confeſſez qu'il n'y a rien de mauvais dans l'acte de la propagation, pourquoi faites-vous tant de bruit & vous récriez-vous ſi fort contre une choſe qui eſt de ſoi parfaitement innocente? pourquoi concevez-vous tant d'horreur & d'indignation à ſa ſeule penſée? &

pourquoi vouloir qu'un divertiſſement innocent accompagné d'un plaiſir infini, ſoit indigne d'un lieu qui n'eſt le ſéjour que de l'innocence & de la béatitude.

C'eſt l'opinion de l'illuminée dévote, (*) Mademoiſelle Bourignon, qu'il ſe fera une éternelle multiplication du genre-humain dans les Cieux : & ſon ſavant & pieux apologiſte ne croit pas ſeulement la même choſe, mais il ajoute que les bienheureux anges ſont continuellement occupés à multiplier leur eſpece, & qu'ils feront la même choſe dans toute l'éternité. Il eſt vrai que l'un & l'autre différent de nous, dans la maniere que cette multiplication ſe fera ; car ils s'imaginent que ce doit être par un pur acte de l'amour de Dieu, ſans aucun mélange de ſexe ; pure imagination, & dont nous ne pouvons nous former aucune idée ! au lieu que nous la faiſons conſiſter dans l'union des deux ſexes, ce qui étant plus conforme à l'ordre des choſes & à la conſtitution des ſujets, il n'y a perſonne qui ne puiſſe le compren-

(*) Voïez le Dict: de Bayle Art: d'Adam pag: 95.

dre. Rien ne peut rehauſſer d'avantage les idées que nous avons de la grandeur & de la bonté de Dieu, que ce ſentiment de la multiplication éternelle de créatures raiſonnables, & de penſer à cet accroiſſement qui ſe fera de ſa céleſte famille, qui ſe multipliera juſqu'à l'infini, par la génération de nouveaux habitans qui naîtront à tous momens & ſans nombre les uns des autres, pour participer à une félicité qui ſurpaſſe notre imagination, & être occupés à ſervir & prier leur Créateur ſans ceſſe & à jamais.

Après tout, le deſſein de notre religion n'a jamais été d'exclure de notre Paradis les joies de l'ame, qui certainement ſurpaſſeront de beaucoup les plaiſirs du corps: nous ſommes ſi éloignés de cette penſée, que nous croyons que ces plaiſirs ſpirituels ſeront ce qu'il y aura de plus excellent & de plus épuré dans le bonheur de notre Paradis. Tout ce que nous prétendons, c'eſt que notre Créateur infiniment ſage & infiniment bon, conformera les délices dont nous y jouirons, à la maniere dont il nous a compoſé, & qu'il nous donnera ſujet de re-

doubler nos louanges pour nous avoir mis dans la jouiſſance de tous les plaiſirs dont & notre ame & notre corps étoient capables, vous faites excluſion des derniers ſans être fondé ni ſur la raiſon ni même ſur vos écritures, qui ne déterminent rien en particulier ſur la forme de la béatitude dont vous jouirez dans les Cieux.

Puiſſiez-vous vivre longtems comblé de joie, de ſatisfaction & de bonheur en ce monde, juſques à ce que vous poſſédiez une félicité éternelle dans votre céleſte Paradis!

De Paris ce.....

Fin du Tome Premier.